de son nouveau maître, est pour ce pays une époque bien douloureuse à tous égards, par la manière violente dont furent rompus, en ce circonstance, les nœuds qui avaient, jusqu'à tems, uni cette région à la France, et dont, outre, l'on crut devoir cimenter le gouvernement étranger qui y fut dès-lors établi, sans la participation et contre le vœu formel des Colons; violence assez caractérisée, soit par l'assassinat juridique, l'enlèvement, et la longue détention dans les fers de plusieurs des principaux d'entr'eux, soit par l'expulsion tyrannique de beaucoup d'autres, les confiscations de biens, les recherches inquisitoriales et les voies de rigueur mises en œuvre, à tout propos, par le nouveau gouvernement, et enfin par la terreur générale qui accompagna cette prise de possession. Je n'exagère en rien l'impression de douleur et d'effroi répandue, en ces tems malheureux, dans toute la Colonie, impression si forte en elle-même, que j'ai vu et vois journellement d'anciens Colons, témoins de ces scènes tragiques, en être tellement frappés, qu'après un espace de trente années et plus, ils n'en font le récit qu'avec des témoignages sensibles de la tristesse, de l'épouvante, et de l'horreur, dont ils furent tous pénétrés, à cette ère vraiment affreuse pour eux, et gravée dans leur mémoire en caractères ineffaçables.

Cette Colonie, à la prendre dans son étendue en-

13785/B.

55350

DISSERTATION

SUR

LA DOULEUR,

Par HYPP. BILON, Médecin.

La Douleur est la sentinelle de la vie.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
rue Pierre-Sarrazin, n° 7.

AN XI. — 1803.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

HOMMAGE

A CEUX DE QUI JE TIENS LA VIE

ET LE BONHEUR.

HIPP. BILON.

A MON PÈRE.

Avec son père on est au sein de sa famille, et on peut user, en lui parlant, de plus de liberté qu'on n'oseroit s'en permettre dans ce que l'on intitule *préface* ou *avant-propos*. A mon premier maître, à mon meilleur ami, je ne chercherai point à exprimer ma reconnoissance pour des bontés toujours nouvelles, ma tendresse pour une amitié toujours croissante : les sentimens les plus vifs se peignent trop foiblement; et puis c'est moins avec son cœur qu'avec son esprit que je dois m'entretenir.

Disons-lui d'abord combien est embarrassé un étudiant en médecine au moment où il termine ses actes publics par une dissertation sur un point quelconque de son art. Encore sur les bancs, n'osant secouer la poussière dont on s'y couvre, n'ayant d'idées que celles de ses professeurs, amalgamant les principes qu'il reçut de l'un avec ceux qu'il puisa chez l'autre, mesurant le degré de son instruction sur le nombre de cours qu'il a suivis, boursouflé, en un mot, d'un amas indigeste de connoissances, il faut qu'il parvienne à en extraire un sujet, un plan, des détails, tout ce qui constitue un ouvrage scientifique. Au lieu d'un guide il a des juges, au lieu d'amis il trouve des critiques. Voilà mon bien bon père, le tableau fidèle de notre position.

Jetons ensemble un coup-d'œil sur les thèses soumises à l'École : les unes (et c'est le plus petit nombre) se sentent du desir trop précoce qui tourmente leurs auteurs de quitter le nom d'*étudiant;* d'autres, animés d'un zèle louable, rassemblent avec ordre et discernement ce qu'ils ont lu dans les livres et ce qu'ils ont entendu dans les leçons; quelques-uns, s'abandonnant à leur imagination, y trouvent les matériaux d'un ouvrage qui leur appartient réellement.

Il en est qui ont réuni ces deux dernières classes, et mon amour-propre me disoit de les imiter. Longtemps incertain sur le choix d'un sujet qui me le permit, je me décidai enfin à traiter de *la douleur.* Les difficultés s'accumulèrent; j'essayai plusieurs routes pour les franchir : heureux si j'ai choisi l'une des plus convenables.

Mon excellent ami sait que *M. Petit* avoit écrit sur *la douleur* en général, et je n'ai pas besoin de lui rappeler que ce discours offre une touche délicate et facile, l'alliance heureuse du génie et du goût; que son auteur s'y montre par-tout homme sensible, écrivain aimable, médecin éclairé.

Si j'ai osé me hasarder dans les mêmes sentiers, c'est que je n'ai point tendu vers le même but, et que je suis dans une circonstance opposée, pour ainsi dire, à celle où se trouvoit *M. Petit.* Aussi cet essai diffère de son ouvrage et quant au plan et quant aux choses.

Il est divisé en deux parties : l'une est consacrée à étudier la douleur en elle-même, indépendamment des organes où elle réside ; dans l'autre elle est considérée en suivant chacun des systèmes qu'elle attaque, n'ayant égard qu'à ses différences locales afin d'en préciser le siége.

Cette dernière idée, qui me paroît neuve, et qui en d'autres mains auroit pu fournir à des résultats féconds, m'a été suggérée par la lecture de l'un des meilleurs ouvrages dont ce siècle puisse s'honorer, je veux dire le *Traité d'Anatomie générale.* L'amitié que son auteur eut pour moi, la reconnoissance que je lui dois sont gravées dans mon cœur en traits aussi ineffaçables que son nom l'est au temple de mémoire.

Tel est, mon tendre père, le plan que j'ai suivi : voici maintenant les formes.

Il convenoit que dans la première partie mes tableaux fussent embellis des fleurs de l'éloquence ; il falloit esquisser celui du plaisir avec des couleurs vives et gracieuses, peindre ceux de la douleur avec un ton sévère et des teintes rembrunies. Dans la seconde, au contraire, l'élégance devoit être sacrifiée à la clarté et à la concision. Mais à quoi sert la volonté de bien faire quand on manque de la puissance pour y réussir ?

Au lieu de hérisser cet écrit de citations, je n'en ai employé qu'autant qu'elles étoient bien nécessaires. Il me semble que le jeune homme qui abuse de

l'érudition pourroit être comparé à un muet qui croiroit se faire entendre en embouchant un porte-voix.

Telles sont les explications que je voulois donner à mes lecteurs, et sur-tout au meilleur des pères: mériter son suffrage est le plus ardent de mes vœux, l'obtenir seroit ma plus douce récompense.

Puisse mes sentimens répandre sur toute sa vie autant de bonheur que j'en dois à son amitié.

HIPP. BILON.

DISSERTATION

SUR

LA DOULEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

De la Douleur considérée en elle-même.

IDÉES GÉNÉRALES.

TOUTES les opérations de la nature tendent à une double fin, conserver l'individu, multiplier l'espèce. Toutes les actions des animaux se dirigent vers un double but, éviter la douleur, rechercher le plaisir; et telle est l'harmonie générale, que c'est la crainte et l'impression de la douleur qui nous portent à la nutrition de l'individu, l'espoir et l'amour du plaisir qui nous conduisent à la propagation de l'espèce.

Les sens avertissent le cerveau des dangers qui nous environnent; celui-ci les juge, et commande aux organes locomoteurs de nous y soustraire par la résistance ou par la fuite.

Mais il est d'autres dangers que les sens ne peuvent connoître, ils sont inhérens à notre être, et c'est la douleur qui est chargée de les dénoncer au cerveau. Un

muscle s'est trop exercé et il souffre de lassitude ; un mouvement a été trop considérable, et les ligamens distendus éprouvent la douleur ; l'estomac n'obtient pas les alimens dont il a besoin, et la faim et la soif le tourmentent ; le sommeil ne repose point nos organes fatigués, et un mal-être général exprime combien il étoit nécessaire. Dans tous ces cas la douleur nous prévient du péril, et le cerveau prend une détermination qui en fait cesser la cause ; ainsi nous ne croyons fuir que l'aiguillon dont elle nous perce, et c'est le péril lui-même que nous évitons.

Il existe donc en nous comme hors de nous des causes qui peuvent nous nuire, et les agens puissans qui nous entourent ne sont pas plus redoutables que l'abus de nous-mêmes. Or, pour veiller aux dangers qui sont hors de nous la nature nous donna des sens ; pour veiller à ceux qui sont en nous, elle nous donna la douleur. Sous le rapport de la conservation de l'individu, celle-ci est donc pour nos propres fonctions ce que ceux-là sont pour tout ce qui nous environne : eux et elles sont véritablement les sentinelles de la vie.

Un charme indiscible enchaîne les deux sexes l'un à l'autre, l'espoir de la jouissance les attire, le desir les raproche, le besoin les entraîne, et ils ont trouvé le plaisir : son attrait est si puissant qu'en vain on voudroit lui résister ; il faut suivre la route qu'il nous trace, il faut atteindre le but qu'il nous promet ; la vie de l'univers en dépend puisque la multiplication de l'espèce en est la suite.

Si le plaisir préside seul à cette grande moitié des fonctions des animaux, la douleur ne fut pas instituée seule

pour l'autre, je veux dire la conservation de l'individu. En effet, avant que sa voix impérieuse nous commande, le langage insinuant du plaisir nous invite ; nous n'éprouvons le sentiment cruel de la faim que lorsque nous n'avons pas pris les alimens que demandoit l'appétit ; et celui-ci, réuni avec le goût, est une source de jouissances. L'air frais que nous respirons nous est agréable : cherchons-nous à nous en passer un instant, la douleur aussitôt nous fait sentir qu'il faut respirer sous peine de la vie. Un exercice convenable nous procure un bien-être réel, sa nullité et son excès nous sont pénibles, et nous sommes obligés d'éviter ces extrêmes. Ces plaisirs que l'habitude émousse pourroient être abandonnés pour d'autres beaucoup plus vifs, si la douleur ne suivoit immédiatement leur privation, et pour nous forcer à vivre elle nous entoure de ses épines dès que nous négligeons un instant leurs fleurs.

Avant de songer à l'espèce, il falloit s'occuper de l'individu ; aussi, pour le protéger, la nature a réuni les deux balanciers, moteurs de toutes nos actions, plaisir et douleur ; mais elle ne nous punit par l'une que lorsque nous avons refusé les récompenses de l'autre, et le besoin ne nous tourmente que lorsque nous n'avons pas satisfait au desir qui nous flatte.

D'après ce que nous venons d'exposer, pourroit-on tirer cette proposition générale, que le plaisir fut créé pour nous porter à tout ce qui entretient la vie, et la douleur pour nous éloigner de tout ce qui pourroit causer la mort.

Toujours lié au rapprochement de plusieurs êtres, le plaisir est à la fois la cause et l'effet de nos réunions ;

c'est lui qui forme l'anneau le plus solide de la chaîne sociale, et qui devient la source de notre philantropie.

La douleur, au contraire, nous éloigne de nos semblables, nous concentre en nous-mêmes, et nous conduit à la misantropie. L'homme qui souffre sent accroître ses maux par la vue de celui qui est exempt de peines; et il faut être doué de la bonté la plus compatissante pour ne pas en être haï ou tout au moins rebuté; cependant si nous allégeons le poids de ses souffrances, alors une douleur moindre est un plaisir pour lui, et il nous paye par l'amitié et la reconnoissance. Ainsi, dans la société comme dans la nature, ces deux sensations tendent vers le même but : l'une est toujours relative à l'homme seul, son influence s'étend à peine sur l'espèce que l'autre veut constamment réunir et multiplier.

L'excès du plaisir détermine souvent la douleur, et je ne sache pas que le contraire s'observe. Le premier entre pour beaucoup dans l'exercice de nos fonctions; la seconde n'est que le résultat de leur abus : celle-ci produite par les corps extérieurs, ne l'est que parce que le plus souvent il y a une lésion organique; celui-là n'en suppose aucune et même les exclut. Ces faits porteroient-ils à penser que la douleur n'est pas une sensation positive, qu'elle n'est que la négation du plaisir, comme les ténèbres le sont de la lumière, comme le froid l'est du calorique? Et ce qui est plus probable, le mot indifférence ne peindroit-il qu'un état imaginaire, hétérogène à la nature de l'homme, ne réalisant jamais l'idée qu'on y attache, impossible à démontrer par des exemples, et n'étant en effet que le minimum de la douleur ou du plaisir?

Ces questions me paroissent très-proposables, non que je veuille les soutenir, non que je croye à leur solution affirmative, mais parce qu'elles sont dignes d'attention, et que des hommes de mérite n'ont pas paru fort éloignés de croire à leur réalité; et puis il seroit satisfaisant de se dire : je suis né pour le plaisir, c'est mon élément naturel; je souffre, il est vrai, mais c'est un accident, et je n'éprouve la douleur que faute d'avoir su fixer le plaisir. Par ces idées nous obtiendrions encore de nouvelles armes contre ces philosophes atrabilaires, assez ennemis du genre humain pour vouloir lui persuader que la somme des maux surpasse celle des biens. Ils disent : la douleur est une perception que nous voudrions changer contre le plaisir, ou du moins contre le sommeil : en force, en durée, en fréquence, elle est au-dessus de tout ce que nous pouvons éprouver d'agréable; et toutes les fois que nous la ressentons, le néant est préférable à l'être. Quelle fausseté dans le principe! quel danger dans la conséquence! Le fer du suicide ne sortiroit jamais de nos mains!

Combattrai-je l'opinion de *Descartes* et de plusieurs théologiens qui privent les bêtes d'ame et de sensations, fondés sur ce que, placées hors du cercle de l'éternité, ne pouvant prétendre comme nous aux jouissances d'une autre vie, elles ne sauroient, sans injustice, éprouver les douleurs qui nous tourmentent dans celle-ci? Non sans doute : dès long-temps le sens commun physiologique a fait raison de ces erreurs, et beaucoup de théologiens regardent l'automatisme comme destructeur de la religion.

D'autres ont donné aux brutes une ame sensitive et

leur ont refusé une ame pensante ; comme s'il n'étoit pas aussi impossible qu'il y eût des sensations sans pensées, que des pensées sans sensations. Il me semble voir un homme qui voudroit lire ou tracer des mots si l'écriture n'existoit pas.

Mais concentrons-nous dans notre sujet, et parlons moins du plaisir pour nous occuper davantage de la douleur.

Définitions de la douleur.

Chacun a voulu la définir, et il n'est pas un seul homme pour qui cette définition soit nécessaire. Le plus grand nombre dit que c'est une sensation qu'on voudroit fuir. *Maupertuis* « que c'est une perception que l'ame » aimeroit mieux ne pas éprouver qu'éprouver, etc. ». Mais ces phrases ne sont-elles applicables qu'à la douleur? ne désignent-elles pas plutôt une détermination prise, qu'une impression reçue? nous donnent-elles une idée précise de ce que par elles on veut peindre?

Pressavin la regarde comme le sentiment poussé à son dernier période ; d'où il faudroit conclure que le plaisir, quand il est vif, est également une douleur.

Dans la définition qu'en offre le docteur *Petit*, il s'exprime ainsi : « La douleur est cet état d'une ame » qui, comparant sa position présente à son état passé, » juge que le corps éprouve dans quelques-unes de » ses parties sensibles ou dans son ensemble, des dé- » chiremens ou des altérations qui en dérangent l'har- » monie ». Mais l'auteur ne parle point de la douleur morale, il se jette dans des abstractions qui ne lui permettroient guère de dire quand a pu avoir lieu la pre-

mière douleur : celle qu'éprouvent les animaux seroit mal rendue en ayant égard au cercle ordinaire de nos idées ; enfin plusieurs mots de la définition en exigeroient une nouvelle.

Le sentiment est la sensibilité mise en action d'une manière agréable ou pénible, de-là les sensations plaisir et douleur. Cette définition seroit sans doute la meilleure, si on avoit d'abord dit ce qu'on entend par ces mots : sensibilité, sentiment, sensations pénibles, agréables.

De toutes, la plus juste comme la plus laconique c'est de prononcer le mot *douleur*. On présente ainsi au premier coup-d'œil toutes les idées qu'il faut analyser, étudier dans les autres. Ce mot est compris dans toutes ses acceptions, que l'on soit ignorant ou que l'on soit instruit, parce que tout le monde a éprouvé ce qu'il exprime. Clarté, exactitude, laconisme, voilà trois conditions exigibles dans toute définition ; or, parmi celles que nous avons relatées, le mot douleur est le seul qui les réunisse : pourquoi donc chercher à l'obscurcir par une prétendue explication, par un inutile commentaire ?

La douleur, considérée comme symptôme de maladie a tellement frappé quelques médecins, qu'ils l'ont prise pour la maladie elle-même, et confondant l'effet avec la cause, ils ont fait, dans leurs cadres nosologiques, une classe d'affections qu'ils nomment *douloureuses*. Dans *Sagar* et *Linnée* elles forment la quatrième classe ; c'est la septième de *Sauvages*, et la troisième du citoyen *Vitet*. Comme dans la plupart des cas il y a douleur, celle-ci ne peut servir pour donner le caractère d'une classe, ce que ne permettent non plus ses variétés dans chaque organe et dans chaque affection ; aussi est-il presque ridi-

cule, dans l'état actuel de nos connoissances de trouver à côté l'une de l'autre l'ophtalmie, la pleurésie, les maux de tête, les coliques, etc., et remarquez que pour être considérée ainsi, la douleur elle-même n'en est pas mieux analysée : pour la bien étudier il faut n'avoir égard à la maladie qui la fait naître qu'après avoir tenu compte de la partie où elle siége ; sans cela point de clarté dans l'ensemble, point de précision dans les détails, toujours on voit le sentiment varier, jamais on n'en obtient le caractère véritable. Si au contraire la douleur est observée dans chacun des systèmes qu'elle attaque, les rapprochemens les plus lumineux en découlent sans effort ; nous parvenons à classer ses différences, à nous rendre raison de ses phénomènes, et nous ne réunissons plus, par cela seulement qu'elles sont toutes douloureuses, des affections isolées par leur siége, par leurs symptômes et par leurs moyens curatifs.

Différences.

La douleur est appelée physique quand elle tient à la lésion de la sensibilité animale, lorsqu'elle dépend de l'altération d'un organe susceptible de transmettre au cerveau l'impression qu'il a reçue. Elle prend le nom de morale ou de peine morale si elle est née par le fait de nos passions, si elle est étrangère à l'idée de désorganisation essuyée par les solides. On voit ensuite l'une et l'autre s'influencer et se produire réciproquement.

La douleur physique varie suivant ses causes et suivant son siége : c'est de cette double source que découlent tous ses phénomènes d'intensité, de foiblesse, de continuité, d'intermittence, de caractère, etc. Chaque maladie dont

elle est le symptôme, chaque lésion organique qui la fait naître, lui impriment des nuances particulières; dans tous les tissus où elle réside, dans tous les organes qu'elle atteint, sa nature est sur-tout différente; c'est pour cette dernière raison qu'un homme courageux et dont rien ne pouvoit altérer le sang froid, demandoit à *Bichat*, après qu'on lui eut amputé la cuisse, pourquoi la sensation changeoit à mesure que le fer pénétroit davantage dans ses parties? Les anciens avoient bien connu ces divers modes de sentir, mais peu instruits sur la vie propre à chaque système, ils avoient presque tout attribué à la nature de la cause morbifique et très-peu à la texture de la partie qui souffroit. Ils voulurent rallier sous quelques chefs principaux toutes les différences appréciables dont la douleur peut être susceptible; ils s'en firent en conséquence des idées plus ou moins justes, alors il ne leur falloit plus que des mots pour les rendre, et ils créèrent ceux de douleurs *gravative*, *tensive*, *pulsative* et *pongitive*: constans à leur théorie des humeurs, ils les regardèrent comme cause matérielle et leur firent jouer le même rôle que dans les tempéramens et les maladies.

Douleur gravative. A celle-ci on rapporta la lassitude, résultat d'un exercice forcé, le sentiment causé par des viscères tuméfiés, par des glandes squirreuses, par des inflammations chroniques, par des amas de liquides séreux, etc., et on disoit c'est une sorte de pesanteur, d'engourdissement, de gêne plus pénible que douloureuse: la cause humorale, c'est la pituite.

Douleur tensive. Tout ce qui distend nos parties, les allonge au-delà de ce qu'elles doivent l'être et produit une sensation analogue à celle que l'on conçoit avoir lieu

si elles étoient prêtes à se rompre, détermine cette espèce de douleur et en exprime le caractère. Si le sentiment devient plus fort, si la partie semble plus tendue, sa rupture plus prochaine, c'est ce que l'on nomme la douleur *divulsive*. Ici on rangeoit celle de certaines tumeurs, des luxations, celles appelées ostéocopes, celles qu'éprouvoient les malheureux soumis aux supplices de l'estrapade et de l'écartellement. Comme il falloit aussi une humeur pour les produire et que celles connues n'auroient pas eu le temps de se porter à la partie assez promptement, la douleur dépendant d'une cause instantanée, on imagina de charger de ce soin les esprits animaux.

Douleur pulsative. Elle a lieu dans toutes les inflammations aiguës avec tumeur manifeste; elle se caractérise par des pulsations plus ou moins fortes et fréquentes, comme d'un marteau qui frapperoit la partie de dedans en dehors; si les élancemens sont plus énergiques, si cette espèce de percussion semble résulter d'un corps plus aigu, la douleur est appelée *lancinante*. Le phlegmon, l'hépatitis, le néphritis, les cancers, sont les maladies où on observe l'une de ces deux nuances : l'humeur productrice, c'est le sang trop abondant ou dépravé.

Douleur pongitive. Des pointes semblent pénétrer la partie, on diroit que des fourmis la parcourent, et on place dans ce genre la démangeaison, le prurit et le fourmillement; le mal redouble, ce sont des morsures qui nous déchirent, un feu qui est proche de nous : c'est alors *la douleur mordicante* propre à quelques érysipèles, aux phlegmasies séreuses, aux accès de goutte : elle prend le nom de *térébrante*, si sa violence est plus considérable, et on cherche à en donner l'idée par l'effet que produiroit sur la peau

une couronne de trépan, une tarrière qui la pénétreroient d'une manière lente et continue; l'anthrax, le furoncle se rangent dans ce dernier cas : les deux premiers degrés reconnoissent pour cause l'influence de la bile; dans le troisième c'est l'atrabile personnifiée.

D'autres auteurs se servirent de noms différens pour désigner la même chose, et comparant l'organe général du tact au sens particulier du goût, ils voulurent nous faire connoître les qualités sapides de la douleur comme celles d'un aliment placé dans la bouche; de-là leur division en douleurs douces, amères, acides, âcres, brûlantes, etc. etc.

Les uns et les autres se sont éloignés du véritable but, et cette manière de considérer la douleur d'après sa nature toujours mal rendue, et ses causes matérielles toujours supposées, cette manière, dis-je, doit être subordonnée aux caractères tirés du siége, c'est par celui-ci qu'il faut commencer, c'est à lui sur-tout qu'on doit avoir égard, sans cela les idées varieront comme les hommes, on perdra tous les secours que peut offrir une méthode sûre, on se jettera dans un labyrinthe inextricable dans ses détours, comme innaccessible dans son issue. Je ne parlerai pas de ces causes humorales; dès long-temps on est saturé de leur existence chimérique, des systèmes qu'elles ont enfantés, je dirois même des critiques inutiles qu'on accumule contre elles; mais j'observerai que ces quatre sources de distinctions anciennes sont bien loin de rendre l'idée de toutes les douleurs, qu'elles appliquent souvent à l'une ce qui conviendroit à l'autre, et qu'elles réunissent sous un même point de vue celles qui devroient être séparées.

La physiologie est, pour ainsi dire, la science qui sert d'intermédiaire et de lien à la physique et à la métaphy-

sique ; elle réunit aux faits constans de l'une les hypothèses brillantes de l'autre : si elle se sert en tout de la première pour expliquer les phénomènes dont elle se compose, elle suit une route qui aboutit à l'erreur ; si elle veut trop empiéter sur le domaine de la seconde, elle s'égare dans ses sentiers tortueux et finit par tomber avec elle dans une mer qui n'a point de rives.

D'après ces idées ne devrois-je pas repousser l'intention de m'occuper de la douleur morale ? je ferois bien sans doute, mais mon sujet ne me le permet pas, mais mon plan en souffriroit, aussi je puise dans l'un et l'autre un moyen conciliateur, c'est d'exposer les caractères qui la distinguent de la douleur physique : n'essayant ce parallèle que pour mieux faire connoître celle-ci, il ne sauroit me conduire trop loin.

Ces différences portent sur les causes, sur les moyens d'expression, sur les organes spécialement affectés : les causes de la douleur physique sont les mêmes pour chaque individu, c'est toujours lésion des propriétés vitales ou de l'organisation. Dans quelque circonstance qu'on se trouve, une inflammation aiguë, une coupure feront toujours souffrir : les différences ne porteront que sur l'intensité qui sera pire ou moindre, mais la douleur n'en existera pas moins, quel que soit l'âge, le tempérament, le climat, etc.

Les causes de la douleur morale varient, au contraire, sont même opposées pour chaque homme. Celui-ci s'afflige de la perte d'un parent, et voudroit racheter sa vie au prix de toute sa fortune ; celui-là ne pleure qu'un héritage, et il est assez vil pour maudire le frère qui est mort sans le lui laisser.

Les circonstances changent encore notre disposition à

éprouver des peines, et ce qui nous plaisoit hier nous devient insupportable aujourd'hui. Tu n'étois bien qu'auprès de ton épouse, tu n'éprouvois de chagrins que lorsque tu t'éloignois d'elle; pourquoi es-tu si sombre quand tu l'approches? pourquoi la fuis-tu? Pourquoi? c'est que la passion du jeu me dévore, c'est que je m'abreuve dans la coupe sans fond qui contient ses innombrables maux.

C'est par chaque sens en particulier que pénètre en nous la douleur morale, elle accompagne la plupart des passions, aussi elle est opposée dans ses causes pour tous les individus, comme leurs tempéramens, comme leurs caractères. C'est de l'altération de la sensibilité générale que résulte la douleur physique, et elle ne varie dans chaque homme que par sa force et son énergie, par la raison toute simple que la sensibilité existe chez tous et n'offre que des différences de suceptibilité, à l'inverse des tempéramens et des caractères qui présentent les oppositions les plus marquées.

La douleur éprouvée dans une partie quelconque est transmise par les nerfs, perçue par le cerveau qui la rapporte au point d'où elle part réellement. L'organe encéphalique ainsi affecté, emploie pour exprimer ce qu'il éprouve les seuls agens qui lui soient soumis, savoir, les organes locomoteurs et vocaux. Voyez le malheureux que la douleur physique tourmente, ses muscles, ses cris, sont les moyens uniques qui en font connoître l'excès; des mouvemens convulsifs agitent ses membres, des contorsions les déforment, chaque muscle roidi est une corde inflexible, les contractions de ceux de la face lui impriment un aspect à-la-fois hideux et terrible qui inspire et la commisération et l'effroi; ils la sillonnent de rides pro-

fondes, ils en froncent tous les traits, les mâchoires frottées l'une sur l'autre produisent ce grincement, ce claquement de dents qui appartiennent l'un à la colère, l'autre à la crainte, et tous les deux à la douleur. Rien ne peut résister à la force qui est doublée et même triplée; les entraves les plus puissantes cèdent avec facilité. A cet ensemble effrayant se joignent des cris dont la violence, la durée, l'accent, font frémir davantage celui qui est témoin de ce tableau.

De pareils tourmens ne peuvent long-temps être supportés, il faut y succomber s'ils ne cessent; et quand la mort trompe ainsi la douleur, c'est par le cerveau qu'elle a lieu; les fonctions animales cessent les premières; c'est une sorte d'apoplexie par excès d'irritation locale (1).

La douleur morale, avons-nous dit, trouve ses sources dans nos sensations, elles arrivent au cerveau, et c'est par la réaction de ce dernier sur les organes épigastriques, et notamment sur le cœur, que nous éprouvons des peines morales. Nous allons en trouver les preuves par la manière dont elles se peignent à l'extérieur, et par les effets intérieurs qu'elles font naître

Le cœur, disons-nous, est sur-tout affecté, il tient sous sa dépendance toute la vie organique (2), et elle seule des-

---

(1) Nous nous réservons de parler ailleurs des effets lentement produits sur nos organes par une douleur supportable dans sa longue continuité.

(2) Les mots *vie et sensibilité animale, vie et sensibilité organique*, revenant à chaque instant, je dois l'énoncé succinct de ce qu'ils désignent.

1°. La vie animale établit nos rapports avec les êtres

sine le tableau de nos douleurs morales : sont-elles légères, nos larmes coulent, des soupirs s'échappent et cherchent à diminuer le sentiment d'oppression qui déjà fatigue notre poitrine. Mais un bon fils a-t-il vu périr son père, une tendre épouse survit-elle à son époux, leurs yeux n'ont plus de larmes, ils sont fixes et regardent sans voir; une ligne rougeâtre et comme sanglante sillonne les bords d'une paupière desséchée, les traits sont affaissés, les lèvres livides, le visage terne, inanimé, quelques sanglots se font seuls entendre, ils ont lieu par un pénible effort; une angoisse insupportable, un poids étouffant permettent à peine de respirer, le corps est mu par un balancement automatique, les muscles ne peuvent le soutenir, et les genoux se dérobent sous un fardeau qu'ils ne sauroient supporter.

Ici tout dépend de la circulation, dans la douleur physique tout est exprimé par les muscles; leur force est ex-

---

extérieurs par un cercle perpétuel d'impressions reçues par les sens, transmises par les nerfs, perçues par le cerveau, et de volitions prises par l'organe encéphalique, communiquées par les cordons nerveux, exécutées par les muscles.

La sensibilité animale suppose la première moitié du cercle. C'est la faculté de sentir, plus, de rapporter la sensation à un centre commun.

2°. La vie organique consiste aussi dans une double série de fonctions. Les unes, comme la digestion, assimilent les substances introduites en nous; les autres, comme les sécrétions, rejettent ce qui nous nuiroit.

La sensibilité organique résulte d'une excitation portée dans un organe sans que le cerveau en ait la conscience: c'est la faculté de sentir concentrée dans la partie.

trême dans cette dernière, dans la première leur débilité est portée à l'excès ; dans celle-là le système capillaire ne change point la coloration de la face, dans celle-ci il y porte une teinte cadavéreuse.

Il est à observer que la foiblesse qui frappe les organes musculaires dans la douleur morale dépend réellement de la vie organique, et ne tient qu'à un colapsus du cerveau, déterminé par la moindre quantité de sang que le cœur y lance, et par le peu de force avec laquelle il y arrive. Au contraire leur état convulsif dans la douleur physique est produit par une irritation portée directement sur l'organe cérébral.

On se convaincra de ces différences dans le mode d'expression des douleurs physiques et morales ; si on jette un coup-d'œil sur les auteurs anciens, sur les tableaux des grands maîtres, on verra avec quelle vérité ils rendoient l'image extérieure de l'homme souffrant, quoiqu'ils n'en connussent pas les ressorts intérieurs.

Virgile ne met point dans la bouche de *Didon* des clameurs effrayantes, il ne dit pas qu'elle fut agitée par des mouvemens brusques et convulsifs, il nous la représente pâle, se soutenant à peine, baignée dans ses pleurs, oppressée par ses sanglots.

Fénélon, décrivant la mort d'*Hercule* d'après un passage de *Sophocle*, nous offre un tableau opposé ; dévoré par le poison dont fut imprégnée la tunique du centaure *Nessus*, *Hercule* pousse les cris les plus terribles, il arrache les arbres qui l'entourent ; *Lychas* veut l'approcher, il le saisit et le lance dans la mer ; mais pas une larme ne coule, pas un soupir ne s'échappe.

Voulez-vous voir la douleur physique seule dans sa

plus effrayante simplicité ? *Milon* qui ne peut se défendre du *lion* qui le dévore, le juge prévaricateur écorché par l'ordre de *Cambyse*, vous feront frémir d'horreur.

Cherchez-vous la douleur morale la plus forte, la plus vraie, indépendante de tout ce qui tient au physique ? Vous la trouverez dans la Magdelaine de *Lebrun*. Un tableau de *Rubens*, représentant le Christ mort, offre entre autres figures celle de la vierge, on la contemple avec un attendrissement mêlé de respect et les larmes coulent de ce que les siennes ne peuvent plus couler (1).

Enfin, vous demandez un exemple de la douleur morale et de la douleur physique confondues, identifiées ? Admirez le groupe du *Laocoon*, et vous aurez l'idée des tourmens qu'elles réunissent. *Dupaty* seul a rendu avec assez de chaleur le choc qu'en reçoit un cœur sensible.

Par son effet subit et inattendu la douleur morale produit souvent la syncope, et on sait aujourd'hui que ce phénomène porte d'abord sur le cœur. Quand son excès peut déterminer la mort, c'est encore par le cœur que celle-ci commence, et les fonctions organiques s'éteignent aussitôt.

Lorsque moins vives, nos peines s'enchaînent dans une longue suite de jours et de mois, elles influent sur toutes les opérations de la vie et sur l'organisation elle-même ; c'est à elles qu'on doit la plupart des hypocondries, beaucoup de cancers au pylore, le plus grand nombre

---

(1) En parlant du tableau de Marcus Sextus, madame de Staël dit : « Tout rappelle la mort dans ce tableau ; il n'y a » de vivant que la douleur ».

des anévrysmes du cœur ; et peut-être que sans les maux qui ont accompagné la révolution, le professeur *Corvisart* ne compteroit pas parmi ses titres à la gloire médicale la clarté qu'il a répandue sur ces dernières maladies. *Desault* avoit même remarqué qu'elles se multiplioient à mesure qu'un malheur de plus marquoit les pas que nous faisions dans le chemin de l'anarchie.

Le langage vulgaire établit encore cette influence de la douleur morale sur le cœur. Ces expressions : *mon cœur se serre, il se gonfle, il est gros de soupirs, il se brise, il succombe aux sentimens de ses maux*, etc., désignent une affection triste, et c'est avec raison qu'on la dit profondément ressentie.

Enfin, pour exprimer une peine morale, c'est sur le cœur qu'on porte la main, c'est toujours lui que l'on désigne comme la partie souffrante, comme oppressé sous un poids qui le gêne et le fatigue.

De tout ce que je viens d'exposer je tire ces conclusions :

1° Que la douleur physique a sa cause dans la sensibilité générale, porte ses effets sur le cerveau, trouve ses moyens d'expression dans les organes musculaires et les fonctions qui en dépendent.

2° Que la douleur morale a sa cause dans l'action des sens, porte ses effets sur le cœur, trouve ses moyens d'expression dans les organes circulatoires et les fonctions qui en dépendent.

Si la douleur physique n'est qu'une modification vicieuse de la sensibilité universellement répandue, doit-on la considérer ainsi que cette dernière, 1° comme concentrée dans la partie qui l'éprouve, sans conscience de

la part du cerveau et prenant le nom d'*organique;* 2° comme transmise à l'organe cérébral qui la perçoit et recevant la dénomination d'*animale?*

On ne peut admettre cette distinction, car il n'y a de douleur réelle que lorsque l'impression existe pour le cerveau.

Cette douleur organique est bien ressentie par l'organe, puisqu'il se meut sous le corps qui l'offense; mais le sentiment ne s'étend point au-delà, et même le mot sentiment rend mal la chose : ceux d'irritation sans perception en donneroient l'idée.

La sensibilité animale est donc seule susceptible de causer la douleur; et si des parties qui ne la possèdent pas nous font souffrir dans quelques maladies, c'est que l'exaltation de la sensibilité organique l'a transformée en animale.

Un système nerveux, un cerveau, semblent d'après cela indispensables pour la production de la douleur; cependant quelques animaux en sont totalement dépourvus, et ils paroissent encore sentir. Le zoophite se resserre quand la lumière le frappe; l'hydatide se fronce si on la plonge dans l'eau. Mais n'est-ce point ici l'irritation sans perception, le cœur qui se contracte après l'avoir arraché d'un animal vivant? Oseroit-on dire c'est la douleur des plantes ? Dans le cas affirmatif, il seroit permis de tirer cette induction, que si à ces plantes, à ces hydatides, à ces zoophites, la nature avoit donné un cerveau et des nerfs, elle les eût rendu aptes à la douleur, et la partie qui n'étoit qu'irritée fût devenue souffrante. Alors il leur eût fallu de plus un appareil locomoteur, car à quoi serviroit de pouvoir éprouver le

plaisir, s'il falloit attendre qu'il vînt nous chercher? Ne seroit-il pas injuste de donner des organes susceptibles de douleur, et de laisser manquer de ceux qui pourroient y soustraire.

Causes.

Les causes générales de la douleur physique sont externes ou internes : les unes et les autres ont une action directe sur les parties, y arrivent par la circulation ou s'y développent par sympathie.

Causes extérieures locales.

Elles sont les plus ordinaires; les coups, les chutes, les blessures, l'action des poisons corrosifs, etc. viennent s'y rallier.

Le sentiment né de quelques-unes est le plus pénible qu'on puisse éprouver; mais il ne dure que peu d'instans, et il en succède un autre qui, supportable, se prolonge plus ou moins, suivant les circonstances. On fait une incision, et dans le moment la douleur est cruelle : quelques secondes après, il n'y a que celle résultante de la plaie qui s'affoiblit de jour en jour.

Ces causes étendent quelquefois leurs effets jusques aux organes voisins de ceux qu'elles atteignent, et les font souffrir, malgré qu'elles n'agissent sur eux que d'une manière médiate. Un vésicatoire appliqué sur la peau produit une roideur pénible des muscles environnans, etc.

Causes extérieures agissant par la circulation.

Le sang sert de véhicule à diverses substances hétérogènes, qui roulant avec lui, vont irriter tel ou tel organe. Pour se mêler avec le fluide sanguin, une double voie leur est offerte : l'absorption cutanée et l'absorption muqueuse.

La première admet plusieurs des médicamens dont on frictionne la peau. Les purgatifs ainsi introduits se rendent aux intestins; les cantharides parviennent à l'appareil urinaire : il y a toujours une partie irritée, mais il n'y a pas constamment douleur.

De même l'absorption qui a eu lieu sur les membranes muqueuses, puise dans les matières extérieures des causes de maladies très-souvent douloureuses. Le mercure, les cantharides pris intérieurement, vont porter la douleur aux organes avec lesquels ils sont en rapport.

Dans les plaies il se fait quelquefois une absorption qui a des résultats semblables. *Saucerotte* a vu une diarrhée opiniâtre et de fortes coliques, chez un homme dont on pansoit un os carié avec la teinture de myrrhe et d'aloès; il fit supprimer ce dernier, et les douleurs et les évacuations cessèrent aussitôt, preuve qu'elles n'étoient dues qu'à l'absorption de ce suc drastique.

En appliquant de l'onguent brun sur les ulcères vénériens, l'oxide rouge de mercure qui entre dans sa composition a été pompé par les lymphatiques, et a déterminé une salivation abondante, une inflammation de toute la bouche, avec des aphtes fort douloureux.

Causes extérieures sympathiques

Par celles-ci le phénomène est produit, et on ignore le mécanisme de sa production ; aussi ne peut-on que citer des exemples. On prend quelquefois mal à la tête lorsqu'on pose les pieds sur un corps très-froid, un coup au crâne cause une douleur aux hypocondres ; l'action des poisons corrosifs sur les membranes muqueuses s'accompagne de tiraillemens dans tout le corps, celle des narcotiques fait éprouver aux muscles le sentiment de lassitude ; un membre est amputé, et long-temps après le malade se plaint de la douleur qui lui paroît y siéger encore. M. *Petit* en a vu qui la ressentoit plus de six années après l'opération. Il est bien difficile de concevoir et d'expliquer comment une sensation qui n'a plus de cause, peut se continuer pendant un laps de temps aussi considérable, le cerveau seul en ayant conservé l'habitude et l'impression.

Causes intérieures locales.

Un viscère est irrité, il souffre et s'enflamme ; une glande éprouve les douleurs lancinantes d'un cancer ; un ulcère du poumon dépraye sa vitalité et le rend très-sensible ; les reins, la vessie, sont tourmentés par un calcul, etc. ; voilà des causes intérieures de la douleur qui doivent être regardées comme locales, et dans lesquelles le trouble de l'organe a précédé celui de la circulation.

Ces causes peuvent agir sur les parties adjacentes à celles où elles résident ; ainsi la pleurésie et la péripneu-

monie se compliquent réciproquement : la dysenterie et la péritonite se produisent l'une par l'autre, etc.

Causes intérieures agissant par la circulation.

C'est dans le dérangement des organes circulatoires ou dans les altérations de leurs fluides, qu'est la source de la douleur éprouvée. Ainsi, les aphtes qui surviennent dans les fièvres adénoméningées, les phlegmasies qui sont l'effet des fièvres inflammatoires, le sentiment pénible qui annonce les hémorragies actives, les douleurs par l'action des divers virus, etc.

Qu'un autre cherche à déterminer exactement le rôle des liquides dans les maladies et leurs symptômes, qu'il apprécie jusques à quel point ils peuvent être viciés, qu'il demande même s'ils peuvent souffrir : je sens trop ma foiblesse pour exquisser le moindre trait sur un sujet aussi difficile.

Causes intérieures sympathiques.

On pourroit relater pour cette classe la plupart des sympathies de sensibilité animale, et les ouvrages de *Tissot*, *With*, *Pomme*, *Pressavin*, *Reiga*, *Barthez*, *Bichat*, fourniroient de riches matériaux ; mais quelle est l'utilité d'une stérile compilation ? et d'ailleurs qui ne préfère puiser abondamment à la source que dans le petit filet d'eau qui lui a été dérobé ? il suffira donc de quelques exemples. Certaines fièvres ataxiques ont pour symptôme prédominant une douleur déchirante, affreuse, soit au cardia, dans les intestins, les membres, etc. ; l'hépatitis rend l'épaule sensible, les embarras gastriques déterminent la

céphalalgie, l'hystérie donne lieu au sentiment d'une boule qui remonte de la matrice et produit une sorte d'étouffement, etc. etc.

Sur ces causes internes il peut arriver qu'on ne soit pas d'accord ; les uns regardant comme local ce que les autres croiront dépendre de la circulation, et ce qu'un troisième attribuera peut-être à un lien sympathique. Mais si la manière d'expliquer amène un vice plus ou moins radical dans les divisions, les faits n'en subsistent pas moins, toujours ils servent de fondement aux sciences, tandis que les divisions ne sont qu'un appui pour la mémoire de ceux qui les cultivent.

La douleur survit-elle, pour ainsi dire à la mort, en se faisant ressentir après la décollation? Quelques physiologistes l'ont pensé, et MM. *Sœmmering* et *Œlsner* prétendent que la tête d'un guillotiné souffre des tourmens horribles. M. *Sue le jeune* va plus loin, en disant que chaque partie du corps éprouve une douleur réelle, malgré qu'elle n'ait plus de communication avec le cerveau.

MM. *Cabanis*, *Léveillé* et *Petit* ont réfuté avec succès ces effrayantes opinions, et c'est une obligation que leur a tout homme sensible. Sans pouvoir rien ajouter aux excellentes raisons qu'ils allèguent, je ferai toutefois une remarque ; c'est que Sœmmering tire toutes ses conséquences de deux principes qu'il suppose admis de tout le monde, et dont l'un ne l'est de qui que ce soit. Personne ne croit en effet que le cerveau puisse remplir ses fonctions lorsque la circulation ne s'y fait plus, lorsqu'il est privé de l'influence du cœur. C'est néanmoins ce qu'avance le célèbre professeur de Francfort : or, la base étant sapée, nécessairement, l'édifice doit crouler.

Effets.

Toujours fâcheuse en elle-même, la douleur est le plus souvent bienfaisante dans son but ; elle est un fléau redoutable, elle est un mal nécessaire ; c'est un violent effort de la nature, c'est son cri le plus énergique à l'aspect de la destruction.

N'exagérons pas et observons que la manière la plus utile dont elle agisse, c'est de nous porter à la fuir quand nous l'éprouvons, à l'éviter quand nous en sentons les approches ; ce qui conduit à une proposition presque générale, savoir : qu'elle est salutaire lorsqu'elle est de courte durée, qu'elle est pernicieuse lorsqu'elle se prolonge.

C'est dans ce dernier cas qu'on la voit influer sur toutes nos fonctions, altérer tous nos organes.

Nous avons dit plus haut que la douleur physique ne portoit que sur la vie animale, ne s'exprimoit que par elle. Oui, quand elle est instantanée et poussée à l'excès comme dans une opération chirurgicale, comme dans un supplice cruel ; mais si elle est le symptôme d'une longue maladie, si des années entières en mesurent le cours, elle affecte également la vie organique, et ronge, pour ainsi dire, avec autant de sûreté que de lenteur tous les liens qui nous attachent à l'existence.

La digestion est pénible et languissante, des rapports nidoreux l'accompagnent, une diarrhée débilitante la suit, quelquefois il y a constipation opiniâtre : les sucs mal préparés forment un chile trop imparfait et trop attendu par le sang pour alimenter convenablement la vie.

La respiration est courte et laborieuse, le malade ne peut faire de l'exercice sans être oppressé et haletant, l'air ne vivifie qu'à peine un sang qui ne lui offre plus les mêmes principes.

La circulation, troublée dans ses organes et dans ses fluides, offre un sang plus terne et moins consistant, une précipitation ou une lenteur extrême dans les mouvemens du cœur. Les capillaires portent à la peau une pâleur cadavéreuse : on a vu les cheveux blanchir.

Les sécrétions fournissent des liquides mal élaborés, les unes sont plus actives, d'autres diminuent dans leur produit.

L'absorption devient plus facile, elle donne aisément accès aux germes contagieux, et ils vont agir sur des organes plus susceptibles.

Les exhalations varient en plus ou en moins, la peau se couvre d'une sueur gluante, ou, privée de transpiration, elle est sèche, âpre, rugueuse. Le tissu cellulaire s'infiltre de sérosité ou s'affaisse sur lui-même ; les membranes séreuses contiennent assez de fluides pour former de légères hydropisies, ou elles n'ont pas même le halitus qui leur est naturel.

La colorification présente la même instabilité ; tantôt une chaleur âcre et brûlante déssèche toutes les parties, tantôt un froid rigoureux les crispe, d'autres fois des bouffées de chaleur, des frissons les parcourent.

La nutrition est sur-tout lésée, chaque organe languit, la peau semble détachée des muscles, des rides nombreuses la parsèment, tout le corps est flasque, il diminue, il s'épuise faute d'aliment ou par un aliment vicié. Le marasme parvient au plus haut période, et la vie géné-

rale survit en quelque sorte à l'extinction successive des vies particulières.

Les fonctions des sens deviennent presque toujours la source de nouvelles peines, ce qui nous flattoit nous ennuie, ce que nous aimions nous déplaît, le goût se déprave, l'odorat se perd, la vue s'affoiblit, le moindre bruit fatigue l'oreille, tout ce qui nous entoure augmente nos maux.

L'entendement participe à ce trouble universel, la mémoire ne veut s'exercer que sur la douleur qu'on éprouva, et pour la mettre au-dessous de celle qu'on éprouve; l'imagination n'existe que pour doubler les maux, pour en créer de plus terribles, pour en deviner l'issue funeste. L'attention et la réflexion ne se portent que sur nos souffrances, que sur les conversations dont elles sont l'objet : tout le reste ne sauroit les fixer. Le jugement ramène tout à ces deux idées, souffrir et mourir, ses matériaux sont vicieux, ses opérations fausses, ses conséquences exagérées, il voit tout en noir.... c'est le symbole de la douleur.

Les mouvemens, les forces musculaires sont frappés d'une atterrante débilité qui nous enchaîne sur le lit de nos souffrances.

Le sommeil n'est plus un bienfait, ses intervalles très-courts sont marqués par des maux fantastiques aussi pénibles que les maux réels. Celui qui souffre rêve douleur et destruction, comme celui qui jouit songe existence et plaisir.

Pour comble de tourmens, l'homme de la douleur conserve sa présence d'esprit jusqu'à sa dernière heure; il sonde à loisir l'abîme de l'éternité, il en calcule la

profondeur, et il souffre encore lorsque la mort l'y plonge.

Dans ce tableau descriptif, qui malheureusement n'est pas exagéré, on voit que j'ai choisi les extrêmes. Il convient aussi à ces douleurs morales qui se perpétuent de jour en jour, qui continuent d'être par cela même qu'elles ont été.

On conçoit, et je n'ai pas besoin de le dire, qu'il y a une foule de variétés relatives à la nature de la maladie, à son époque, à la force de la douleur, aux individus, etc. etc.; mais mon but ne sauroit être de les indiquer; un volume ne suffiroit pas, et je dois me borner aux vues les plus générales.

En opposition à cette douleur, dont la constante opiniâtreté épuise peu à peu les sources de la vie, nous allons jeter un coup-d'œil sur celle qui, forte dans sa courte durée, tend au contraire à la conserver.

Une partie est irritée, la douleur vient d'y naître, aussitôt afflux des humeurs, développement de l'inflammation, activité des forces vitales, périodes de la maladie rapidement parcourues, terminaison promptement effectuée. Si la douleur diminue, si elle cesse, la marche est entravée, la lenteur remplace la célérité, le caractère aigu se change en chronique, et des mois de langueur et d'ennui, remplacent quelques jours de souffrances; des années même se succéderoient, si la douleur ne survenoit de nouveau pour achever une guérison à laquelle elle est absolument nécessaire.

C'est pour cette fin que l'art, imitateur de la nature, avive une inflammation languissante, irrite le foyer d'un dépôt froid, stimule, ranime la vitalité, appelle,

excite la douleur, et met un terme aux maux les plus durables.

Si dans la partie enflammée le sentiment est poussé au plus haut degré, si l'afflux humoral continue, la quantité des fluides n'est plus proportionnée à l'extensibilité des solides, les efforts de la nature sont vains, et bientôt la vie locale est éteinte. Voilà un des effets les plus terribles de la douleur, c'est son intensité qu'on doit accuser, et ce n'est que son intensité qu'on devoit combattre : en la rendant moins violente ont l'eût rendu salutaire.

Ces gangrènes par excès d'inflammation et sans cause intérieure, sont d'ailleurs les plus rares, elles sont presque aux affections locales ce que la fièvre inflammatoire est aux maladies générales ; en poursuivant la comparaison on diroit, il y a fièvre angioténique locale, et la réaction est si violente que la vie s'épuise, le colapsus arrive et l'adynamique en est le résultat. Les moyens curatifs appuieroient ce rapprochement.

Tous les cas de gangrène ne sont pas un mal, et le plus souvent on doit se féliciter de la douleur qui en est la cause. Le sacrifice de la partie est un moyen que prend la nature pour la conservation du tout : elle produit une irritation locale, celle-ci attire les humeurs, et l'organe où elles vont se déposer est le seul qui succombe à leur influence délétère. L'anthrax, la pustule maligne, le sphacèle lorsqu'on s'est nourri de seigle ergoté, les escarres de plusieurs fièvres, les charbons pestilentiels, quelques gangrènes presqu'épidémiques dans les hôpitaux, peuvent être considérés comme de véritables crises : si elles ne sont pas constamment heureuses, c'est à l'excès de la maladie générale qu'il faut l'attribuer.

Nous suivons encore ici les traces indiquées par la nature, et le médecin augmente la douleur par les irritans, désorganise la partie qui n'étoit qu'enflammée, afin d'y amener plus sûrement le principe morbifique dont il redoute les effets.

On regarde comme un signe favorable la douleur des membres, qui dans une maladie survient les jours critiques ; on craint de voir disparoître celle qui accompagnoit une affection aiguë.

La douleur du plus grand nombre des opérations chirurgicales semble se lier à leur succès, et celles qui sont faites le plus promptement, où la célérité de l'opérateur épargne la moitié des souffrances, ne sont presque jamais celles qui réussissent le mieux. Idée consolante pour le malade qui voit une utilité de fait dans les maux qu'il est obligé d'endurer ! idée consolante pour le chirurgien qui reconnoît un avantage immédiat aux souffrances inséparables de ses procédés.

Nous verrons dans chaque système combien la douleur peut y être salutaire, soit comme instrument de la nature, soit comme moyen de l'art. Nous avons dit ailleurs comment, liée à l'exercice de nos fonctions, elle servoit à en prévenir l'abus ; ainsi elle nous avertit de fermer la paupière quand une lumière trop vive frappe la vue, de détourner la tête quand des sons trop forts pourroient léser l'ouïe ; dans le goût et l'odorat, elle nous fait connoître les qualités vicieuses des substances sapides et odoriférantes ; dans l'estomac, elle nous force à prendre l'aliment qui doit entretenir la vie ; dans les muscles, elle nous empêche de les exercer encore lorsque déjà ils sont fatigués ; dans les ligamens, elle nous annonce que tel mouvement porté

plus loin causeroit le déplacement des surfaces osseuses; dans les membranes muqueuses, elle nous porte à rejeter l'humeur qui les irrite; en un mot, par-tout elle a son but avantageux; et, comme le dit l'éloquent *Desèze*, « nos » sensations voluptueuses et douloureuses sont manifeste- » ment une action du principe conservateur inné en nous, » action utile, action vitale qui entretient, qui prolonge » la durée des êtres animés ».

La plupart des organes animaux se resserrent sous la douleur et se dilatent pour le plaisir. L'irritation est suffisante pour mettre en jeu cette contractilité qui rapproche toutes leurs parties; le desir suffit aussi pour qu'ils se déploient et s'épanouissent : on diroit, comme l'observe *Roussel*, qu'ils veulent s'anéantir pour échapper aux impressions douloureuses, et se multiplier pour offrir plus de surface à la volupté.

Parmi les moyens d'expression de la douleur physique, nous avons rangé les agitations musculaires et les cris. Nous renvoyons pour ces mouvemens convulsifs aux auteurs qui ont traité du tétanos. Quant aux cris, il est remarquable qu'ils changent dans leur accent comme la douleur dans sa nature, qu'ils varient dans leur force comme elle dans son intensité : de-là ces épithètes *de plaintifs, déchirans, foibles, énergiques*, etc.

En faisant abstraction de l'influence des âges, des sexes, des tempéramens, etc. on trouveroit que l'homme qu'on opère de la taille jette des cris différens de celui à qui on extirpe une tumeur, qu'ils varient aussi à mesure que dans une amputation le couteau pénètre plus avant. M. *Cartier* (chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de *Lyon*) a observé

que ceux arrachés par l'instrument tranchant appartiennent aux sons aigus, et que ceux qui ont lieu dans l'application du cautère actuel dépendent des sons graves.

D'après cela il ne seroit peut-être pas impossible de reconnoître que tel ou tel organe est affecté de telle maladie douloureuse en étudiant bien le mode de plainte dont elle s'accompagne : les cris et les gémissemens sont un des traits de la physionomie, de la douleur ; pourquoi ne pas les observer comme l'on observe ceux qui appartiennent aux caractères et aux passions?

Souffrir sans se plaindre est sans doute une marque de courage, mais se plaindre quand on souffre n'est pas une preuve de foiblesse : je dirois au contraire que c'en est une de raison, et il me paroît aussi naturel de crier quand on éprouve la douleur que de manger quand le besoin nous presse ; les cris semblent même alléger la souffrance comme les spiritueux appaissent un instant la faim. On a vu des hommes braver les tourmens qu'ils enduroient sans exhaler une plainte, sans se permettre un mouvement : cet héroïsme a causé leur mort ; en effet, l'irritation doit s'accroître par la contrainte qu'on s'est imposée, et quand elle est parvenue à un certain degré, il ne faut qu'une nuance de plus pour que la vie ne puisse y résister.

L'excès de la douleur use la sensibilité, et quand elle est portée au plus haut degré, elle finit par ne plus être ressentie. Les organes sont fatigués de souffrir, les nerfs sont fatigués de transmettre la souffrance, le cerveau est fatigué de percevoir la douleur ; leurs fonctions ne peuvent plus se remplir par cela qu'elles l'ont été avec trop de continuité et d'énergie, le repos devient nécessaire pour quel-

ques instans, en vertu de cette grande loi de la vie animale qui impose à tous ses phénomènes la nécessité de l'intermittence d'action.

Vainement on redouble alors les moyens irritans, ils éteignent davantage l'aptitude à la douleur, le repos seul peut finir l'espèce de sommeil dans lequel la sensibilité est plongée ; on a vu des malheureux éluder la rage des bourreaux en s'endormant au milieu des plus affreux supplices : c'est par la même raison que le sommeil suit fréquemment les grandes opérations de chirurgie.

Si maintenant on veut un corolaire général sur les effets de la douleur, voici le résumé qu'on peut offrir : ils sont instantanés ou s'exercent pendant long-temps, ils ont un but utile et un côté désavantageux, ils ne lèsent qu'un organe ou affectent toute l'économie, ils portent sur les propriétés vitales seules ou intéressent l'organisation ; leur continuité suppose leur foiblesse, leur force nécessite leur intermittence ; enfin, ils se propagent par contiguité, circulation ou sympathie.

Moyens de produire la douleur.

La douleur ayant des effets avantageux dans plusieurs circonstances, nous devons dire un mot des moyens propres à l'exciter, et de plus énoncer les divers cas où le médecin lui fait jouer un rôle, soit qu'elle se lie d'une manière inévitable quoiqu'inutile au traitement des maladies, soit qu'elle concoure réellement à leur guérison ; nous examinerons en conséquence la nature, le mode d'action et le but des moyens qui la font naître ou qui l'augmentent.

1°. *Nature de ces moyens.*

Sous ce rapport ils se divisent en mécaniques, chimiques et spécifiques.

Parmi les mécaniques se rangent les incisions qui divisent nos parties, les bougies qui les dilatent, l'urtication qui les enflamme, les ventouses qui les irritent en faisant le vide.

Au nombre des chimiques, il faut compter le feu et les caustiques qui portent avec eux la désorganisation et la mort, les vésicatoires et les sinapismes qui bornent leur effet à l'inflammation.

Enfin, dans les irritans spécifiques, on met l'électricité et le galvanisme; peut être conviendroit-il d'y ajouter le chatouillement.

2°. *Mode d'action de ces moyens.*

On peut réduire à cinq les effets généraux qu'ils produisent; ils divisent, dilatent, compriment, enflamment ou désorganisent nos parties.

Pour diviser nous avons recours à des agens mécaniques qui coupent, piquent ou déchirent.

Les coupures ou incisions détruisent la continuité des organes en écartant comme les coins, et en déchirant à la manière des scies.

Les piqûres courbent et rompent par le seul effort de la pression.

Les déchirures ont lieu par une suite de tiraillemens qui allongent nos tissus au-delà de leur extensibilité naturelle.

Pour dilater on emploie des substances qui agissent mécaniquement : les unes sont actives, se gonflent par l'humidité qu'elles absorbent, et éloignent les parois avec lesquelles elles sont en contact ; les autres sont passives, et s'opposent simplement à la tendance que les canaux ont à se resserrer.

Pour comprimer, l'effort est encore mécanique, il s'exerce sur un seul point ou s'étend sur tout un membre : son action est immédiate ou médiate ; s'il s'agit de redonner du ton et de la force à une partie, comme dans les ulcères variqueux, la compression doit être générale ; elle sera concentrée si on veut condenser un organe, lui empêcher de remplir ses fonctions ; ce qui a lieu pour les vaisseaux anévrysmatiques sur lesquels on presse médiatement ou immédiatement.

Pour enflammer, les moyens dont on se sert sont, les uns mécaniques, comme l'urtication, la flagellation, les ventouses, les sangsues ; les autres chimiques, tels les vésicatoires et les sinapismes.

La flagellation, l'urtication activent les propriétés vitales, appellent les humeurs par l'excitement qu'elles produisent.

Les ventouses ont le même effet et l'obtiennent par une cause de plus, c'est-à-dire en faisant le vide.

Les sangsues par leur suçoir et la triple scie dont elles sont armées, font à la fois le vide et des piqûres ; elles sont semblables à des ventouses scarifiées, par lesquelles on cherche sur-tout à déterminer une évacuation.

Les vésicatoires, les sinapismes ont une vapeur âcre et subtile qui pénètre nos parties, qui se combine avec

elles : assertion bien plus probable que celle où l'on suppose hérissées de pointes aiguës les cantharides et la moutarde.

Pour désorganiser, c'est du cautère actuel et des caustiques dont on fait usage.

Le premier prend le nom d'*objectif* quand on l'approche sans le mettre en contact, alors il exhalte les forces vitales. *Faure* le recommande dans la plupart des ulcères. On l'appelle *transcurrent* lorsqu'on le promène rapidement sur une surface du corps qu'il sillonne d'escarres superficielles : les Mèdes, les Persans, l'employoient ainsi pour les tumeurs des articulations. Enfin le cautère reçoit le titre d'*inhérent*, si on le laisse séjourner jusqu'à ce que il ait fait une escarre profonde : ici se rallient le moxa, et ces applications de fers incandescens sur des parties qu'on a l'intention de consumer. Le feu agit par la combustion, et il seroit superflu d'en rappeler la théorie.

Relativement à leur mode d'action, les caustiques se divisent en deux classes. Les acides concentrés, par exemple, brûlent de même que le feu, avec quelques différences entr'eux résultant du radical qui est uni à l'oxigène. Les alkalis, au contraire, se combinent à nos parties, et donnent naissance à un composé nouveau. L'hydrogène et le carbone de la peau se dégagent ; l'huile qui en est le produit s'unit à la potasse caustique, d'où se forme une espèce de savon animal.

3°. *But de ces moyens.*

Ce n'est que lorsqu'on donne lieu à l'un des cinq effets précédens que nos parties éprouvent de la douleur : voyons quelles indications chacun d'eux peut remplir.

On divise, 1°. pour séparer les parties, qui naturellement ne doivent pas être unies, et par-là on remédie à l'imperforation des paupières, etc.

2°. Pour évacuer, extraire des corps étrangers ou enlever des parties malades; de là l'incision d'un abcès, l'opération de la taille, l'extirpation d'un cancer.

3°. Pour faire des ouvertures artificielles; ainsi les méthodes de *Woolhouse* et de *Hunter* pour la fistule lacrymale.

On dilate, 1°. pour élargir un canal resserré, et à cet effet on glisse une sonde dans l'urètre.

2°. Pour entretenir une ouverture naturelle dont on a détruit l'imperforation; par exemple, on place une sonde dans les narines qu'on vient d'ouvrir.

3°. Pour agrandir ou conserver un orifice fistuleux; tel est l'usage de la plupart des sétons.

On comprime, 1°. pour effacer une tumeur, comme certaines loupes.

2°. Pour empêcher la sécrétion d'une glande, ce que l'ont fait à la parotide dans quelques fistules salivaires.

3°. Pour changer le mode de circulation des fluides; ainsi dans les anévrysmes, les ulcères variqueux.

On enflamme, 1°. pour imprimer un caractère différent à une maladie locale, soit un dépôt froid dont on irrite le foyer.

2°. Pour favoriser la crise d'une maladie générale: dans cet objet, on applique un irritant sur une parotide critique.

3°. Pour exciter les forces dans tout le système; et à cette intention, on prodigue les rubéfians contre les fièvres adynamiques.

On désorganise, 1°. pour porter la mort dans les parties où la vie est dépravée, ce qu'on exécute dans les caries par le cautère actuel.

2°. Pour fixer sur un point un principe morbifique universellement répandu, ou prévenir l'infection générale, et on y réussit lorsqu'on place un caustique sur une pustule maligne, lorsqu'on brûle avec un fer chaud la blessure qu'a faite un animal enragé.

3°. Pour accroître les propriétés vitales et fournir consécutivement à un foyer de suppuration ; ici on classe les affections qui reclament le moxa, etc.

Le simple exposé de ces divers objets suffit au plan que je dois remplir. Je conçois qu'à peine il sera compris de ceux qui débutent dans la carrière médicale, mais une dissertation inaugurale est bien moins faite pour instruire des élèves que pour montrer aux professeurs jusqu'à quel point on a profité de leurs leçons.

Moyens de remédier à la douleur.

Lorsque l'intensité de la douleur est redoutable, lorsqu'elle nous frappe avec continuité, alors le médecin doit la combattre et déployer ses moyens les plus puissans ; s'ils sont infructueux, malheur et mort sur celui qui est dompté par une maladie douloureuse.

Toutes les sources où puise la médecine sont ouvertes contre la douleur : la matière médicale, les secours chirurgicaux, ceux de l'hygiène physique et morale.

Les impressions pénibles sont reçues, transmises et perçues ; or, on peut les affoiblir ou les faire cesser en agissant sur la partie qui reçoit, sur le nerf qui transmet,

ou sur le cerveau qui perçoit. Triple mode que nous allons examiner de la manière la plus générale, évitant des détails dont l'étendue seroit immense.

1°. Lorsqu'un organe souffrant est accessible à nos moyens par sa position, ils ont en général une efficacité bien plus grande ; ainsi nous prévenons la douleur et l'inflammation qui en seroit la suite en appliquant des substances froides et répercussives. Par là on empêche les suites d'une brûlure récente, les accidens qui suivent si souvent les entorses, les luxations spontanées du fémur, effets des chutes sur le grand trochanter, etc. etc.

Si la peau et le tissu cellulaire sont enflammés, on les assouplit par les émolliens, on les calme par les anodins, ou bien même un vésicatoire appliqué au milieu du plus vif érysipèle, d'un phlegmon très-douloureux, y fait bientôt cesser tout sentiment pénible et procure une douce résolution, ce qu'a prouvé la pratique de M. *Petit* à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Les opérations chirurgicales sont souvent les calmans les plus subits. Une dent cariée cause une douleur intolérable, un instant nous en délivre ; la machoire luxée en produit une non moins forte, aussi peu de temps suffit pour y remédier ; le sillon que trace si rapidement un bistouri anéantit sur-le-champ le sentiment cruel qui accompagne les panaris, celui moins pénible du phlegmon suppuré, celui si pernicieux d'une glande cancéreuse ; ainsi on fait lutter la douleur avec la douleur elle-même, et les moyens qui la déterminent sont également ceux qui la font cesser.

Nous portons jusques dans l'intérieur des organes que tapissent les membranes muqueuses, des substances qui

vont y diminuer la douleur ; les gargarismes calment celle de diverses angines ; on appaise la cuisson des aphtes en les touchant avec du miel ; les délayans, les émulsions, les mucilagineux rafraîchissent, consolent un estomac que brûle un poison corrosif ; des lavemens doux et émolliens suspendent les épreintes et les coliques résultans d'une dysenterie ; des injections huileuses et opiacées rendent supportables le sentiment d'ardeur et de déchirement qui accompagne les blennorrhagies, et trompent pour quelques instans les douleurs affreuses d'un cancer utérin.

En enflammant la peau on diminue l'irritation, on affoiblit la douleur qui siége dans les organes voisins, et de là l'emploi des vésicatoires sur la tête dans les inflammations cérébrales, sur la poitrine dans la pleurésie et la péripneumonie, sur l'abdomen dans la péritonite, aux membres dans le rhumatisme et la sciatique.

Si le mal est plus opiniâtre on a recours à des moyens plus énergiques, on est allé jusqu'à faire de grandes incisions autour de la tête, jusqu'à l'application du moxa, pour combattre certaines céphalalgies ; ce même cylindre de coton brûlé aux environs de l'ombilic, des ventouses scarifiées sur le ventre ont calmé les coliques les plus atroces. Les Grecs, les Arabes et les Romains piquoient une partie, siége de douleurs fortes et rebelles, puis y laissoient consumer un combustible qu'ils y croyoient approprié. C'est sur tout à ces douleurs locales qu'il faut appliquer cet aphorisme d'*Hippocrate : quæ medicamentum non sanat, ferrum sanat, quæ ferrum non sanat, ignis sanat, quæ ignis non sanat insanabilia sunt.*

Une douleur dont la cause est sympathique est effica-

cement combattue par des moyens qui agissent sur l'organe d'où part la sympathie ; c'est ainsi que l'émétique dissipe comme par enchantement ces céphalalgies sus-orbitaires, compagnes pénibles et presqu'inséparables des embarras gastriques.

A ces diverses ressources nous unissons les médicamens dont la circulation est en quelque sorte le véhicule, et quelquefois même ils sont les seuls que nous permettent la nature et le siége de la maladie : c'est par les saignées, par les délayans, par les émulsions nitrées, par des boissons copieuses que nous atténuons et guérissons même la plupart des phlegmasies viscérales.

Ainsi, pour diminuer ou éteindre la douleur en agissant sur l'organe qui l'éprouve, nous le faisons de quatre manières, directement, par contiguité, par sympathie, par la circulation. Je n'ai rien dit des bains, des lotions, des frictions, des épithèmes, des cataplasmes, etc. mais il est aisé d'en rapporter l'usage aux distinctions établies ; tout d'ailleurs ne peut trouver place dans des généralités.

2°. Dans plusieurs circonstances nous dirigeons nos agens curatifs sur l'organe qui transmet au cerveau l'impression douloureuse ; et, par exemple, les remèdes appelés antispasmodiques semblent agir sur les nerfs par l'intermède de la circulation : ils ont pour eux une affinité analogue à celle des narcotiques pour le cerveau, des purgatifs pour les intestins, etc. C'est ainsi que la liqueur d'*Hoffmann*, les différens éthers, le camphre, les eaux de tilleul et de fleur d'orange, etc. calment les douleurs contre lesquelles ils sont employés, sur-tout celles vagues, errantes, sujettes aux variations atmosphériques, dont les femmes délicates

sont communément tourmentées, et qu'on appelle maux de nerfs.

Lorsque, sur une partie enflammée l'on applique une substance narcotique, c'est engourdir la sensibilité nerveuse et la rendre moins apte à propager l'impression qui lui est confiée (1).

Les compressions exercées sur un membre dans la vue d'atténuer la douleur qu'il éprouve ou d'amortir celle qu'on va lui causer, ont évidemment la même manière d'agir.

Dans le tic douloureux, dans toutes les névralgies locales où l'on peut couper le nerf affecté, lorsqu'on brûle celui qui n'étoit qu'imparfaitement divisé, quand on fait des incisions au fond d'une plaie récente et déchirée, on remédie par ces moyens à la douleur et dans la partie qui en est le siége et dans celle qui la transmet.

Si, comme l'a proposé M. *Petit*, on désorganisoit le tronc nerveux qui se rend à un membre entrepris d'un cancer, d'un osteosarcome, d'un *spina ventosa* incurables, ce seroit arrêter la douleur, non pas dans sa source, mais dans son cours, et le cerveau n'en ayant plus la conscience, elle deviendroit nulle pour l'individu.

3°. Ne pouvant vaincre le sentiment pénible dans l'organe où il naît et qui l'éprouve, nous étendons nos ressources jusqu'à celui qui le perçoit, qui seul a le pouvoir de le juger, nous trompons en quelque sorte la cruauté de la maladie, et malgré elle nous arrachons pour quelques instans le malade à la douleur; mais nous ne pouvons agir d'une manière continue; heureux encore que nous sachions

---

(1) La belladona, si employée dans ces derniers temps, agit de cette manière.

pallier ce que nous ne savons guérir : bientôt les progrès du mal et l'influence de l'habitude viennent annuler l'effet de nos moyens ; nous les changeons, nous les prodiguons vainement, leur quantité est insuffisante, leur variété est monotone.

C'est dans le cancer ulcéré, dans le squirre de la matrice, dans l'ostéo-malaxie, dans le pédarthrocace et quelques autres maladies que ceci est sur-tout applicable, et que nous devons agir sur le cerveau ; nous y réussissons par l'opium diversement préparé, et quelquefois même par le secours du vin : ils portent à cet organe un genre d'excitation particulier, nous plongent dans une demi-ivresse qui donne une nuance rosée aux teintes sombres du chagrin, et nous oublions au milieu des idées agréables qui naissent en foule, les maux cuisans dont nous sommes accablés.

Leur usage excessif et prolongé affoiblit les fonctions intellectuelles, produit un hébêtement véritable qui allège beaucoup les peines morales, suite nécessaire d'une douleur physique qui devient chaque jour plus forte. *Le baron Detott* dit qu'on voit à Constantinople, dans une place nommée le marché des mangeurs-d'opium, des Turcs que cette substance semble avoir frappés d'une apoplexie continuelle.

On agit encore sur l'organe qui perçoit la sensation lorsqu'on l'en distrait, lorsqu'on cherche à appeler ailleurs son attention ; ainsi on se présente au malheureux qui souffre avec un visage enjoué ; on ne lui offre que des images riantes, des idées qui contrastent avec les siennes : on lui oppose la vie à la mort, le plaisr

à la douleur. Son état commande tous les genres de consolation ; l'amitié doit des prévenances et des soins, l'indifférence du respect et des égards. La conversation tiendra le milieu entre cette gaîté bruyante qui annonce le vide de l'esprit, et cette triste monotonie qui indique celui du cœur ; le sentiment et la saillie doivent en faire tous les frais. On ne lui parlera de son mal que pour lui citer des exemples de guérison, pour lui prouver que sa santé s'améliore : l'espérance doit revêtir toutes les formes, et il est de sa nature de n'en prendre jamais que d'agréables ; c'est pourquoi l'homme la saisit sans s'en douter, et l'attire à lui tout en disant qu'il la repousse.

La lecture, si elle plaît au malade, deviendra d'un charme bien puissant. *Lafontaine* l'égayera, *gentil Bernard* le fera sourire ; on redonnera des idées de plaisir au jeune homme souffrant en lui lisant *Rousseau ;* on calmera la douleur du vieillard en lui récitant *Molière.*

On ne négligera pas la musique et plutôt le rondo léger que l'adagio langoureux : on préférera aux compositeurs allemands, qui donnent tout à l'harmonie et à la science, ceux de France et sur-tout d'Italie, dont les morceaux sont chantans et mélodieux.

Un air pur, une habitation saine, un paysage riant si on est à la campagne, un quartier retiré si l'on habite la ville, tout l'exercice que permet la maladie, autant de sommeil qu'elle en laisse goûter, des alimens doux et proportionnés aux forces qu'ils doivent soutenir, le moins de remèdes possibles, une société choisie parmi de bons parens et de vrais amis, des gardes prévenantes et tous

s'empressant pour soigner le corps et consoler l'esprit ; voilà ce qui peut rendre supportable le fardeau de la vie à celui qui traîne ses jours dans la douleur.

Variétés de la douleur.

Suivant les individus et les circonstances, la douleur offre de nombreuses variétés, relatives à la facilité de la produire, à la force avec laquelle elle se fait ressentir et aux effets qui en résultent.

Elle est influencée par les individus, et ici se rallient leur âge, leur sexe, leur tempérament et leur caractère.

Elle est influencée par les circonstances, et on y range les passions, l'habitude, les maladies et les climats.

Suivant les âges.

« Ainsi que ses plaisirs, chaque âge a ses douleurs ». Rien de plus vrai sans doute. Le jeune enfant vient de naître pour le monde, et il lui semble que le monde vient d'être formé pour lui. Chaque objet est l'occasion d'un desir, et chaque desir est la source d'un plaisir ou d'une peine ; aussi le même instant et tous les instans nous montrent le sourire sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux.

La prédominance du cerveau et des nerfs rendent cet âge bien plus sensible à la douleur physique que tous les autres ; celle qui chez un adulte seroit à peine ressentie, suffit pour donner lieu à des mouvemens spasmodiques, mais autant l'orage est prompt à gronder, autant le calme est facile à rétablir.

La douleur et le plaisir considérés au moral sont les

sources d'où doivent un jour couler toutes nos passions ; dans la tendre enfance il n'existe que cette source, elle n'a point encore fourni ces torrens impétueux qui vont répandre sur toute la vie le bonheur ou l'infortune. Tous les sentimens se réduisent pour l'enfant à souffrir d'un refus, à s'en consoler sur l'instant, à jouir de ce qu'on lui accorde, à s'en dégoûter aussitôt.

Le jeune homme est affecté moins péniblement par la douleur physique, mais c'est chez lui que les peines morales se développent avec le plus d'énergie : nous avons vu qu'elles siégeoient dans le cœur, ce qui coïncide très-bien avec la prédominance du système sanguin remarquable à cet âge. Les passions qui portent sur l'organe hépatique, comme l'envie, la haine, l'avarice, sont hétérogènes à cette époque de la vie, mais celles qui semblent tenir au cœur en sont au contraire l'apanage ; ainsi l'amour, l'ardeur de la gloire, la colère explosive : elles sont la cause des peines et des plaisirs du jeune homme, et nul ne ressent les uns et les autres aussi vivement que lui. Mais cette force exclut la durée, la permanence d'un sentiment ne se liant jamais qu'avec sa foiblesse. Précaution bien sage de la nature, car si ces émotions si puissantes soit agréables, soit douloureuses, se prolongeoient long-temps, la santé, l'organisation, la vie même en seroient compromises.

Sous ce rapport on doit se féliciter, bien loin de s'en plaindre de ce que l'amour est si peu durable, sans cela ses plaisirs et ses peines ne pourroient être supportés. On veut lui donner la constance pour compagne, c'est une folie et ce seroit un mal ; dès le moment où il y a constance l'amour cesse d'exister, un autre sentiment

le remplace, et si l'on croit à sa continuité on se trompe sur sa nature.

C'est chez l'adulte que j'ai étudié la douleur dans tout le cours de cette dissertation : ici je ne dois donc en rien dire.

Durcis, condensés, les organes du vieillard n'éprouvent qu'une légère douleur des excitans qu'on y applique ; débiles, racornis, ils ne peuvent se dilater pour le plaisir : les années se sont accumulées sur la vie, et l'exercice de la vie a usé la sensibilité. Le moral est encore plus difficilement ému ; rien ne plaît, rien n'ennuie ; l'indifférence et la vieillesse marchent toujours de concert. Le cercle étroit des peines se prolonge dans l'avenir, celui des jouissances rétrograde vers le passé, aussi le vieillard ne vit que de souvenir, il est déjà mort à l'espérance.

Suivant les sexes.

Les muscles prédominent chez l'homme, les nerfs sont plus actifs chez la femme ; l'un eut la force pour apanage et l'autre la sensibilité ; tout s'en ressent dans la société, l'homme s'y fait obéir parce qu'on redoute sa puissance, la femme sait contraindre parce qu'on ne résiste pas à son adresse ; on préfère parmi les hommes celui qui est le plus vigoureux, on chérit parmi les femmes celle qui est la plus sensible : aussi dans nos conversations celle-ci exalte toujours la délicatesse de ses nerfs, celui-là vante constamment son énergie musculaire.

De-là il suit que les femmes sentent très-vivement, que la douleur et le plaisir ont sur elles le plus grand empire ; toutes leurs actions portent le cachet de la sensibilité la

plus exquise; pour elles il n'est point d'indifférence, tout devient une source de jouissances ou de peines; l'effet de ces impressions est plus salutaire ou plus pernicieux que chez l'homme, mais leur durée est moindre par cela même qu'elles ont plus de véhémence.

Sous ces rapports comme sous beaucoup d'autres, la femme se rapproche de l'enfant, n'est-ce pas même fraicheur, même graces, même légèreté? aussi on pourroit dire que la femme est à l'homme ce que le printemps est à l'automne.

En jetant un coup-d'œil sur l'apparence extérieure des deux sexes, on observeroit que les formes rudes et prononcées de l'homme semblent devoir rechercher le plaisir et braver la douleur, et que les contours adoucis et gracieux de la femme paroissent faits pour repousser la douleur et appeler le plaisir.

C'est parce qu'elle le ressent mieux, que la femme sait si bien nous l'inspirer, et c'est parce qu'elle éprouve si vivement la souffrance, qu'elle compatit à nos maux avec tant d'humanité.

Suivant les tempéramens.

L'organisation détermine l'espèce de tempérament, et de celui-ci dépend le caractère; pour les uns et pour les autres il faut compter pour beaucoup les changemens introduits par les mœurs et l'éducation; cette triple source de différences parmi les hommes en produit nécessairement dans leur manière de sentir; l'un en effet éprouve de vives souffrances par une cause si légère, qu'un autre en ressentiroit à peine l'impression; celui-ci est inaccessible à toutes les peines morales, tandis que, comme le dit

le nocturne *Young*, « il est des ames sensibles à qui la » douleur se communique et s'attache en un instant » comme un mal contagieux ».

En général les hommes nerveux et les athlétiques sont ceux sur lesquels la douleur physique a le plus de pouvoir; pour les premiers il suffit de la moindre cause, pour les seconds il en faut une puissante, mais aussi les effets sont terribles. Le Sybarite efféminé, et pour ainsi dire tout nerveux, souffroit de la chute d'une feuille de rose qui avoit frappé son pied: il falloit des blessures profondes pour que les Crotoniates, si renommés par leur énergie musculaire, ressentissent une véritable douleur; mais son intensité sembloit se proportionner à leur force.

Les tempéramens secs et bilieux résistent davantage aux impressions de la douleur, pour eux son aiguillon s'émousse; avec cela, doués d'un caractère âpre et sévère, ne voulant rien faire comme les autres hommes, ils mettent une sorte de gloire à la défier, tels furent la plupart des Stoïciens.

Suivant les passions.

La douleur reçoit des passions l'influence la plus marquée, tantôt elles la font naitre et l'exaltent, d'autres fois elles nous portent à la braver.

La haine, la jalousie, l'envie, affectent péniblement le moral, et à la longue étendent leurs effets sur le physique.

L'avare auprès de son trésor ne s'apperçoit pas de la faim qui le consume, du froid qui l'engourdit, la vue de son or le nourrit et l'échauffe. La superstition, le fanatisme soutenoient *Ravaillac* et *Damiens* au milieu des tourmens

qu'on leur faisoit endurer. Charles XII reçoit au pied une blessure qui lui cause les plus vives douleurs ; l'ambition, l'amour de la gloire les lui rendent supportables et lui permettent de commander à la bataille de Pultava. C'est une passion plus calme, mais c'est encore une passion qui faisoit dire à *Guatimozin* étendu sur des charbons ardens : *et moi donc suis-je sur des roses ?* Réponse sublime opposée aux cris de son favori qui brûloit à ses côtés ! Des joueurs qui perdoient exprimoient leurs désespoirs par des imprécations et des juremens ; un d'eux paroît calme et serein ; on lui demande comment il peut conserver un tel sang-froid, alors il montre sa poitrine qu'il déchiroit avec ses ongles et dit : *chacun a sa manière de jurer.*

C'est la douleur morale, celle née des passions, qui nous porte au suicide, et peut-être n'en citeroit-on pas un exemple déterminé par la seule douleur physique.

Celui que dévore un cancer incurable conserve des idées de guérison et l'amour de la vie, lorsque déjà un de ses pieds est dans la tombe ; et celui que la fortune accable de ses revers ne sait pas supporter des maux qui pourroient n'être que passagers, il attente à ses jours, et ne voit pas l'espérance qui cherche à se placer entre la mort et lui. Le penchant au suicide est un effet des passions, c'est une maladie dont elles sont la cause ; aussi le jeune homme tourmenté par un amour malheureux n'est pas plus le maître de ne pas s'arracher la vie, qu'il n'est possible à un malade d'empêcher la crise de sa fièvre. C'est donc dans sa source qu'on doit attaquer le suicide ; les philosophes qui déclament contre lui sont comme le médecin qui ne s'occupe que du symptôme : c'est la maladie que celui-ci doit combattre ; c'est contre

l'origine des passions que celui-là doit tonner. Si j'ai parlé du suicide, c'est qu'ainsi que l'observe ingénieusement M. *Petit*, il doit être considéré comme une douleur de la vie.

Suivant les maladies.

Chaque système nous montrera la douleur comme symptôme des maladies. Ici il est bon de jeter un coup-d'œil sur le rôle qu'elle y joue et l'influence générale qu'elle en reçoit. Dans les fièvres elle n'est que très-accessoire, et peut se rencontrer comme ne pas exister; dans les phlegmasies, c'est à elle sur-tout qu'on a égard pour fixer le siége du mal, indiquer son pronostic, baser son traitement; dans les hémorragies elle ne sert qu'à faire présager celles qu'on nomme actives; dans les affections lymphatiques elle varie, et dans son existence, et dans sa nature, et dans son intensité; enfin dans les névroses elle participe aux anomalies qui les caractérise. Parmi ces dernières maladies les unes portent spécialement sur le cerveau, comme la manie, l'apoplexie; les autres sur les nerfs, comme l'hystérie, l'hypocondrie. Il est très-remarquable que les premières affoiblissent la sensibilité, et que les secondes exaltent l'aptitude à la douleur; ainsi pour les affections dépendantes du cerveau, on voit les maniaques braver pendant leurs accès, et les coups dont l'inhumanité les frappe, et les intempéries de la plus rigoureuse saison. Dans l'apoplexie le malade sent à peine les vésicatoires et les sinapismes, qui cependant font soulever son épiderme. Dans l'extase, la catalepsie, l'épilepsie, on peut laisser tomber de la cire enflammée sur une partie, et rien n'indique la douleur qui devroit en

être le résultat : j'ai vu employer ce moyen pour reconnoître l'épilepsie simulée.

Au contraire, la moindre cause fait naître la douleur dans les maladies qui semblent affecter spécialement les nerfs eux-mêmes. *Pomme* cite une jeune personne dont les accès hystériques se métamorphosoient en convulsions terribles si on lui pinçoit légèrement la peau. Les hypocondriaques souffrent sans cesse, et au physique et au moral. Les femmes vaporeuses prétendent éprouver des tiraillemens, de vives douleurs, lors de chaque mutation atmosphérique ou par la moindre contrariété. Une d'elles me disoit : « il se passe en moi la même chose que si on me forçoit de rester assise lorsque j'ai la plus grande envie de me promener ». Ces divers faits suffisent, je pense, pour établir la vérité de notre assertion.

Il est une maladie dont presque aucune de nos parties n'est exempte, et qui dans toutes produit une douleur semblable, je veux parler du cancer, le fléau de l'humanité, et l'écueil de la médecine. Il commence tantôt par les glandes, tantôt par les membranes muqueuses, quelquefois par la peau, dans certains cas par le tissu cellulaire, et constamment c'est une douleur pulsative lancinante, comparée à des pointes qui perçent la peau, aux morsures d'un animal qui la déchire.

Cette affection est la seule qui présente ce phénomène ; on peut en rendre raison en observant que le cancer modifie tellement l'organisation, qu'il porte par-tout une même dégénérescence ; il convertit le tissu cellulaire, la peau, les membranes muqueuses, les glandes, en une matière lardacée, suifeuse, identique, qui ne varie que suivant le degré du mal. Cette explication est d'au-

tant plus plausible, qu'avant une certaine époque du cancer, l'organisation étant encore différente, les douleurs le sont également.

Suivant l'habitude.

L'habitude a sur la douleur et le plaisir un pouvoir sans borne quand elle s'exerce sur des sensations relatives, simples résultats de la comparaison avec un état antécédent; limité quand elle porte sur des sensations absolues qui sont toujours réelles et indépendantes des circonstances.

La douleur et le plaisir relatifs sont ramenés par l'habitude à leur plus foible degré, ou si l'on aime mieux à un état moyen qui est l'indifférence. Ainsi, une sonde est placée dans un canal que tapisse une membrane muqueuse, elle y séjourne; d'abord son impression est très-douloureuse, bientôt elle s'affoiblit, à peine est-elle ressentie, et on finit par ne plus s'en apperçevoir. Hier on souffroit cruellement de l'absence d'un objet aimé, aujourd'hui on la supporte avec moins de peine, demain on s'en consolera, après demain on cessera d'y songer.

Il en est de même pour le plaisir; les mets les plus savoureux à la longue nous deviennent insipides; les guirlandes qui lioient deux amans ne tardent guère à devenir des chaînes dont ils sentent tout le poids sans oser se l'avouer.

On desire, on obtient, on jouit, on se dégoûte; voilà pour nos plaisirs relatifs.

La transition est brusque, le sentiment est très-pénible, il est émoussé, il n'est plus; voilà pour nos douleurs relatives.

Ces sensations relatives ont, pour ainsi dire, une vie isolée, elles meurent parce qu'elles ont vécu, leur propre existence les épuise, et celle qui suit ne doit sa force qu'à son opposition avec celle qui a précédé. Ainsi la nature nous place toujours entre deux circonstances, deux états opposés; c'est la nuit et le jour, le sommeil et la veille, le repos et l'exercice, la succession des saisons, la variété des températures, etc. etc.

C'est à tort qu'on se plaint des effets de l'habitude; si elle ne détruisoit nos peines et nos plaisirs, jamais nous ne pourrions en changer. La première impression agréable seroit celle de toute la vie; la première douleur qui seroit éprouvée dureroit jusques à la mort. Nous tournerions sans cesse autour du cercle le plus monotone, traînant après nous notre première sensation, et n'en rencontrant jamais de nouvelle. Certes, il n'est pas un seul homme qui souhaite une pareille existence.

Les sensations absolues sont au contraire soustraites à l'empire de l'habitude; malgré elle l'appétit est un plaisir, et nous trouvons une jouissance dans l'acte qui nous multiplie (1). Malgré elle aussi une incision cause de la douleur, un cancer produit des souffrances intolérables.

On dit que quelques personnes sont parvenues à se couper à se brûler sans rien sentir; on cite les Fakirs indiens qui marchent sur des charbons ardens, qui s'enfoncent des clous jus-

---

(1) Cet acte qui conserve l'espèce, tend à détruire l'individu. On donne la vie à un grand nombre d'êtres, c'est aux dépens de la sienne propre. Le papillon qui s'est accouplé meurt au bout de peu de temps; il vit toute l'année s'il n'a point joui de ce plaisir.

ques dans les muscles pour vous en faire un cadeau très-précieux; mais ces faits sont-ils bien avérés, de tels hommes ne souffrent-ils pas? j'en doute, et dans le cas affirmatif je verrois là un état particulier du cerveau analogue à la catalepsie, à l'extase qui ne lui permet pas de percevoir la sensation qui lui arrive néanmoins dans toute sa force.

Saint-Dominique, surnommé l'encuirassé, se déchiroit le corps par trois cent mille coups de discipline qu'il se donnoit chaque semaine : je conviens qu'il ne devoit pas souffrir ce qu'un pareil supplice suppose, sans quoi il en seroit mort indubitablement; néanmoins chez lui l'habitude n'avoit point émoussé un sentiment qui étoit absolu, mais la peau étoit devenue dure, calleusse, épaisse (c'est ce qui l'avoit fait appeler l'encuirassé), et il eût fallu la lui enlever pour que les coups fussent de nouveaux aussi douloureux.

Ces faits ne contredisent donc point l'impuissance de l'habitude sur les sensations absolues.

Suivant les climats.

La température habituelle de l'atmosphère a une influence manifeste sur la douleur.

L'homme du Nord, dont l'enveloppe extérieure est resserrée et durcie par les frimats, supporte, sans presque souffrir, des impressions qui pour nous seroient très-pénibles : les Hurons, les Algonkins, les Iroquois tourmentent leurs prisonniers par mille cruautés, ceux-ci entonnent gaiement leur chanson de mort et ne l'interrompent que pour exciter la barbarie de leurs ennemis, en leur disant que le supplice est très-léger, et qu'eux-mêmes leur en auroient fait subir de bien plus terribles.

Les fonctions intellectuelles sont glacées comme l'air de ces climats, elles ne s'ébranlent qu'avec lenteur, et il faut les causes les plus vives pour qu'elles fassent naître des peines morales : celles sur-tout que produit l'imagination sont très-foibles et très-rares ; cette faculté n'est énergique que sous un ciel ardent, elle s'échauffe comme les zônes sous lesquelles on se trouve, et elle appartient, s'il on peut ainsi s'exprimer, à l'été de l'homme et à l'été du monde.

Dans les contrées méridionales, la douleur, au contraire, déploie toute sa violence, un rien suffit pour la déterminer avec l'appareil de toute sa force ; d'ailleurs, la température dispose à la mollesse, on s'y livre, et la susceptibilité s'en accroît. L'auteur de l'Esprit des lois disoit en parlant des habitans du Nord : *Ce n'est qu'en les écorchant qu'on les chatouille ;* on pourroit dire de ceux du Midi, on les chatouille, il leur semble qu'on les écorche.

C'est à l'excès de leur sensibilité qu'il faut attribuer les convulsions, les spasmes auxquels ils sont fort exposés, c'est à elle qu'on doit reprocher la gravité extrême de plusieurs de leurs maladies ; seroit-ce encore elle qui leur auroit fait inventer ces supplices aussi atroces que variés : que les lois du peuple et sur-tout le caprice du souverain font subir pour la moindre apparence d'un crime? Ne diroit-on pas, d'après ces observations, que ces climats brûlans sont la patrie de la douleur?

Chez ces nations, les peines morales sont puissantes et de peu de durée ; la plupart naissent de l'imagination, et tous les sentimens qu'elle enfante sont outrés et passagers.

Dans notre Europe, la douleur se présente aussi avec des nuances très-distinctes, relatives également au climat ; l'Allemand si difficile à émouvoir, demande le temps de

la réflexion, pour se certifier qu'il éprouve un sentiment pénible. L'Anglais ne sourit qu'au suicide ; quand nous le trouvons fort morose, lui-même se regarde comme très-joyeux ; le Français, dans un seul instant, souffre et jouit, il montre un visage gai et une physionomie triste ; l'Italien, pour le sujet le plus léger, se désole et jette les hauts cris ; l'Espagnol, phlegmatique par fierté bien plus que par nature, aime mieux souffrir que se plaindre, concentrer son plaisir que le faire partager.

En un mot, les hommes varient comme les climats, et la douleur varie comme les hommes.

SECONDE PARTIE.

De la Douleur considérée dans chaque système.

L'anatomiste étudie dans l'homme des tissus et des organes; le physiologiste y considère des propriétés vitales et des fonctions; le médecin y observe des lésions de celles-ci ou de ceux-là.

Par-tout le premier voit une structure particulière, le second une vie propre, le dernier des maladies différentes.

Mais plusieurs de ces tissus appartiennent à l'ensemble de l'économie; et ils offrent dans les diverses régions qu'ils occupent, des analogies frappantes de forme, d'organisation, de vitalité et d'affections. Ce sont eux qu'on connoît sous le nom de systèmes, comme le séreux, le cellulaire, etc; et ils se réunissent pour composer les organes, comme l'estomac, le cœur, etc. De même que l'organisme animal est constitué par leur ensemble, de même la vie générale qui nous anime résulte des vies particulières dont ils sont animés.

On ne suivroit point une marche rationnelle, on n'arriveroit point à un but utile, si l'on se bornoit à considérer les phénomènes de la vie d'une manière générale dans toute l'économie, ou même dans chaque organe. C'est dans les divers systèmes qu'il faut d'abord en prendre l'idée; on y trouve leurs élémens primitifs, le type le plus simple, autour duquel on rallie les faits les plus composés : si les logiciens analysent la pensée, nous devons analyser la matière. On peut dire que les systèmes

sont aux organes ce que les lettres sont aux mots, que les mots sont au discours ce que les organes sont à l'homme ; or ce n'est qu'en s'élevant par ces degrés successifs qu'on parvient à bien lire dans le livre immense de l'organisme animal.

En appliquant ce raisonnement à la douleur, on voit qu'elle change comme l'organisation du système qu'elle atteint, qu'elle varie comme la sensibilité dont il est doué. Là une cause légère la produit très-aiguë, ici on a de la peine à en développer les premiers rudimens, plus loin la possibilité de la faire naître est encore un problème, ailleurs elle trouve sa source dans nos fonctions, par-tout c'est un sentiment dissemblable en durée, en intensité et en caractère : comment donc réussir à la bien connoître, si on ne l'étudie dans chaque système pris isolément?

Je vais y procéder en allant de ceux où la douleur est la plus vive à ceux qui souffrent le moins, les rapprochant toutefois lorsque l'analogie du sentiment en indiquera la nécessité.

Dans tous, un coup-d'œil rapide sur leur texture et leur vie particulière, précédera l'examen détaillé des causes et des effets de la douleur ; ceux-ci seront quelquefois rassemblés pour obtenir, quand cela sera possible, des caractères généraux.

Cette partie de ma dissertation me paroît la plus importante, et c'est ce qui me donne la hardiesse d'essayer ; mais elle est aussi la plus difficile, et voilà ce qui m'ôte l'espoir de réussir : au moins indiquerai-je le but, un autre pourra l'atteindre, et ce travail lui sera peut-être de quelque utilité.

SYSTÈME NERVEUX.

Une masse encéphalique très-considérable, des nerfs proportionnellement très-petits, des ganglions nombreux disséminés sur les côtés de la colonne vertébrale, tel est le système nerveux de l'homme.

Chez les mammifères ce rapport de volume entre les nerfs et le cerveau devient graduellement inverse.

Quand on arrive aux mollusques, aux crustacés, aux vers, aux insectes, on ne rencontre qu'un ou plusieurs filets nerviformes, gonflés par divers ganglions d'où s'échappent des irradiations nerveuses.

Enfin dans les derniers genres de zoophites, il n'y a plus la moindre apparence de système nerveux, la nature a insensiblement dépouillé l'animal des caractères de l'animalité.

Nulle partie n'est douée d'une aussi grande aptitude à la douleur que les nerfs cérébraux : ceux des ganglions au contraire en semblent presque dépourvus. Les premiers se rendent sur-tout aux organes de la vie extérieure, les seconds sont spécialement destinés à ceux de la vie intérieure.

Les décroissemens successifs de la chaîne des êtres nous montrent les nerfs cérébraux insensiblement prédominés et bientôt remplacés par ceux des ganglions ; de même la vie animale s'affoiblit et l'organique reste à-peu-près seule. Or, les propriétés de l'une et de l'autre doivent subir des changemens semblables : ce n'est pas dire que la sensibilité animale s'éteigne, et que le poulpe, que l'écrevisse, que le ver de terre ne puissent ressentir la dou-

leur, mais il est présumable qu'ils doivent l'éprouver d'une manière toute particulière. Se répand-elle dans tout l'individu en circulant, pour ainsi dire, dans son système nerveux? ou bien est-elle perçue par le premier ganglion auquel le nerf qui l'a éprouvée la transmet? et concentre-t-elle ainsi ses effets dans une fort petite partie de l'animal? Voilà ce qu'on peut demander. Je serois assez porté à me prononcer pour la seconde question, en voyant la sauterelle, privée de la tête, accomplir l'acte de la génération, en voyant certains vers, coupés en deux, reproduire d'un côté une tête et de l'autre une queue : mais je ne crois ni n'affirme, au contraire je doute et propose.

La sensibilité réside-t-elle exclusivement dans les nerfs? non sans doute, et à cet égard on a renversé les prétentions de *Haller* et de ses sectateurs. Mais dans notre manière ordinaire de considérer la sensibilité, il est une distinction à faire; il convient de regarder les nerfs, 1° comme pouvant ressentir la douleur, 2° comme devant la transmettre : dans ce dernier cas ils ne sont pas organes souffrans, mais simples conducteurs de la souffrance qu'éprouve seule la partie où ils se distribuent. Incisez la peau, excoriez une membrane muqueuse, divisez un muscle, et les nerfs transmettront au cerveau trois douleurs différentes, parce que trois organes différens en auront reçu l'impression. Irritez immédiatement les nerfs qui se rendent à ce muscle, à cette membrane muqueuse, à la peau, et vous aurez trois fois une douleur identique, parce que trois organes identiques l'auront éprouvée.

Cette distinction devient indispensable pour rendre raison du caractère de la douleur dans chaque système; on ne pourroit le faire en disant que les nerfs varient par-tout

dans leur structure, car ils ne diffèrent réellement que dans les sens de la vue, de l'ouïe et de l'odorat, et remarquez qu'ils y reçoivent immédiatement l'impression des odeurs, des sons et de la lumière, ce qui prouve encore l'idée que nous défendons.

Mais venons aux douleurs nerveuses. Le professeur *Chaussier* leur a donné le nom de *névralgies*, et il a rassemblé dans un tableau synoptique tout ce qu'il y a de plus important sur ces maladies; service réel qu'il a rendu à l'art sur un point qui avant lui n'offroit que vague et incohérence.

Leurs causes sont immédiates, médiates, ou sympathiques.

Les causes immédiates qui agissent sur le nerf lui-même le font par une sorte de gradation, ou bien elles l'intéressent subitement. Dans le premier cas les effets ont peu d'intensité; ainsi un dépôt qui soulève un nerf, un anévrysme qui le distend, une exostose qui le comprime, ne produisent que l'engourdissement et une légère stupeur. Dans le second les accidens sont bien plus redoutables, et les nerfs dilacérés par une plaie, désorganisés en partie par une brûlure, agacés par des fragmens osseux, déterminent les convulsions et quelquefois le tétanos.

Le nerf n'ayant été divisé qu'imparfaitement, les symptômes sont toujours plus graves, plus prompts et plus nombreux. Il y a : 1° la portion blessée qui éprouve la douleur; 2° la portion intacte qui en ressent une autre plus vive, effet du tiraillement, et qui les transmet toutes deux au cerveau, réunies en une même sensation.

De-là il suit que le moyen de dissiper les maux qui

naissent en foule est de couper le reste du nerf lésé. Cette section complète semble les arrêter dans leur source et changer, pour ainsi dire, la sensibilité animale en sensibilité organique, en sorte qu'il n'y a plus pour le cerveau que la douleur de la plaie sans aucune douleur nerveuse.

Le nerf étant blessé dans sa partie qui communique au cerveau, il doit y avoir la douleur résultante de la lésion même : sans doute, et cela fortifie l'opinion émise. La portion du nerf continue au cerveau ne fait plus éprouver de douleur, parce que le propre des névralgies est de n'exister que de l'endroit intéressé aux organes où le nerf se distribue, et de ne point se propager de ce même endroit vers le cerveau. On en a la preuve dans la fièvre topique, où les ramifications de la branche frontale de l'ophtalmique sont le siége d'une douleur dont l'échancrure surcilière semble être l'origine. Lorsque se frappant le coude, le nerf cubital a été pressé, le sentiment se prolonge jusqu'aux doigts annulaire et auriculaire : au-dessus du coude on ne ressent absolument rien. Quant à la souffrance qui dépend de la plaie, il suffit pour s'en rendre raison des anastomoses avec les nerfs voisins, ou même avec des branches supérieures de celui qui est blessé ; or, ces anastomoses transmettent la douleur qu'éprouvent les autres parties dont la continuité est détruite, douleur toute différente de celle qui réside dans les nerfs.

L'électricité et le galvanisme paroissent agir sur les nerfs, et y agir directement, malgré qu'on les applique sur la peau. Ici on remarque que la peau doit éprouver la douleur et le nerf la transmettre, qu'ainsi ce n'est point

une douleur nerveuse, mais une douleur cutanée. On répond que l'électricité est un irritant spécifique en rapport avec les nerfs comme le mercure avec les salivaires, que la peau en est simplement traversée et que le nerf est seul affecté; la preuve c'est que l'on y retrouve tous les caractères des névralgies, le genre de sensation, la manière de se propager étant la même. Ensuite les expériences galvaniques donnent des résultats bien plus marqués toutes les fois que l'armature est placée immédiatement sur un nerf. De plus, c'est contre les maladies nerveuses que l'électricité et le galvanisme ont le plus d'efficacité, ce qui tient à ce qu'ils agissent mieux que tout autre moyen sur le siége précis de l'affection.

On peut assimiler à ce mode de cause locale l'impression trop forte de la lumière sur la vue et des sons sur l'ouïe; car dans ces deux sens la sensation est reçue directement par les nerfs; et comme ils ont une texture différente des autres, la douleur, quoique nerveuse, est également dissemblable. L'excitation trop vive de la rétine donne lieu à des maux de tête, des éblouissemens, des vertiges; le bruit d'un couteau passé sur la meule a produit des hémorragies par les gencives (1). L'oreille harmonique de *Rameau* est si désagréablement frappée par les cris d'un chien qu'il le jette par la fenêtre en disant qu'il aboye faux. Ainsi une sensation qui, à un degré, est une source de jouissances, en devient une de peine à un degré de plus. N'y auroit-il donc qu'une nuance entre le plaisir et la douleur, et leurs extrêmes viendroient-ils se confondre?

---

(1) Boyle, *Utilit. de la Phys. expérim.*

Quand on irrite les nerfs sur les animaux vivans, il est plusieurs phénomènes qui doivent être relatés ici : 1° on n'obtient de signes de douleur que lorsqu'on a divisé le névrilème ; 2° si on se contente de séparer les filets qui composent un gros nerf, la souffrance paroît très-légère ; 3° elle semble d'autant plus vive que l'on agit plus loin du cerveau ; 4° si on répète plusieurs fois les moyens d'excitation, et chacune pendant un long temps, l'animal finit par ne rien témoigner, la sensibilité ne peut plus être mise en jeu.

Les causes médiates portent d'abord sur des organes contigus au nerf, qui ensuite est affecté : elles sont bien moins multipliées. En voici quelques exemples : un coup est reçu dans un endroit où un nerf rampe sur un os superficiel, aussitôt douleur vive, fourmillement dans tout le trajet du nerf, mais seulement du côté de ses ramifications. *Valsalva*, MM. *Chaussier* et *Petit* ont vu des callosités, des durillons survenir dans l'épaisseur de la peau ; quelques filets nerveux en étoient comprimés, et la douleur aiguë qui en résultoit n'a pu être détruite que par l'extirpation.

Le froid, certaines attitudes, une compression, une ligature, qui interceptent médiatement les irradiations d'un nerf, donnent lieu à l'engourdissement, à la stupeur qui sont des douleurs réelles ; dans ce cas la sensibilité est évidemment diminuée et cependant on souffre.

J'arrive aux causes sympathiques, à celles dont le mode d'action est inconnu, et on y rallie les suppressions de flux habituels, les passions et plusieurs circonstances particulières. *Pomme* rapporte trois observations d'odontalgie qui dépendoient d'hystérie. M. *Chaussier* a vu ces-

ser une douleur du nerf plantaire, et il en survint une aussitôt dans le trajet du sousorbitaire. Certains bruits produisent cet état désagréable que l'on appelle grincer des dents. En somme nous ignorons les causes de la plupart des névralgies locales, et dès-lors nous devons les regarder comme dépendantes des sympathies.

Des caractères bien tranchés distinguent les douleurs nerveuses de celles des autres parties, et on peut dire qu'il y a autant de différence entre elles et celle d'un rhumatisme, d'un catarrhe, d'un érysipèle, qu'il y en a entre l'organisation de la peau, des membranes muqueuses, des muscles, comparée à celle des nerfs.

Voici ces caractères :

1° Douleur formicante, très-vive, paroissant circuler dans le nerf, quelquefois avec élancemens, sensation de déchirement ou de simple tension.

2° Ne se prolongeant que du côté où le nerf se distribue et point du tout vers le cerveau.

3° N'éprouvant des déplacemens que dans un très-petit nombre de circonstances et sans qu'on en sache la cause.

4° Malgré leur acuité extrême il est rare qu'elles déterminent l'inflammation des parties voisines.

5°. Jamais elles ne sont continues, mais reviennent par accès tantôt réguliers tantôt incohérens, d'où leur division, par le professeur *Chaussier*, en périodiques et en atypiques.

6°. Ces accès se succèdent presque toujours pendant une longue suite d'années, et trop souvent ils n'ont de terme que celui de la vie.

7°. Les nerfs superficiels y sont les plus sujets : au surcilier c'est la fièvre topique, au sousorbitaire c'est le tic

douloureux, aux dentaires c'est l'odontalgie, à la cuisse c'est la sciatique (1) : *Contunni* a vu ces douleurs au cubital, *Chaussier* au plantaire, *Bichat* au médian, etc. Dans ce moment il y a à l'hospice de la Charité un homme qui éprouve une douleur tout le long du nerf radial et seulement dans son trajet ; il dit que dans la partie qui correspond au bras, c'est comme une tension continuelle, et que dans celle qui se distribue a l'avant-bras et au dos de la main, c'est une suite de tiraillemens qui ont des intermittences variables dans leur durée.

Faire souffrir beaucoup, et faire souffrir long-temps, voilà l'effet le plus pernicieux de ces maladies ; car il est rare qu'elles influent sur les fonctions nutritives.

L'électricité, le galvanisme dont nous avons parlé comme causes de douleurs nerveuses, sont utiles dans un grand nombre d'affections, et sur-tout dans celles qui tiennent à la lésion du système qui nous occupe. On voit une sorte d'affinité entre le remède et le mal, puisque tous deux portent leur action sur les mêmes organes.

Un nerf a été coupé, ses deux bouts s'enflamment et par suite causent de la douleur ; le tissu cellulaire développé en bourgeons, les met en contact, et dans peu la consolidation est opérée : voilà donc encore une douleur qui a un but d'utilité.

---

(1) Les dépôts dans l'articulation illio-fémorale, les luxations spontanées du fémur, le rhumatisme des muscles postérieurs de la cuisse, ont été regardés, par *Dehaën*, *Cullen*, *Barthez*, etc. comme des sciatiques particulières ; mais je n'entends parler que de celle qui siége dans les nerfs de ce nom.

L'inspection anatomique n'a rien montré sur la source des douleurs de nerf; laissons *Pomme* les attribuer à leur tension, à leur racornissement, *Mahon* à leur disposition à se rompre, et tenons-nous en à l'observation, qui nous montre d'une part des effets que nous apprécions, de l'autre des causes dont nous ne voyons la manière d'agir qu'autant qu'elles viennent de l'extérieur, et qu'elles sont pour ainsi dire matérielles.

Quant aux nerfs des ganglions, on ne sait rien sur leur mode de douleur; presqu'inaccessibles à nos expériences, ils ne le sont qu'à nos raisonnemens; et quand ceux-ci ne sont point basés sur celles-là, ils égarent bientôt qui s'abandonne à leur conduite.

Ces nerfs jouent-ils un rôle dans l'hypocondrie, l'hystérie, la mélancolie, certaines coliques? on l'ignore: la seule chose qui soit connue c'est, ainsi que l'observe le docteur *Hallé*, que les parties où ils se distribuent ne font pas souffrir de la même manière que celles où se rendent les nerfs cérébraux.

SYSTÈME CUTANÉ.

L'enveloppe extérieure diffère chez tous les animaux; des poils couvrent la peau de la plupart des mammifères; des plumes revêtent celle des oiseaux; des écailles plus ou moins larges et nombreuses parsèment le corps des poissons, de quelques reptiles, des crustacés et des insectes. En même temps que ces diverses substances les protègent contrent les injures des corps extérieurs, elles sont un obstacle aux sensations agréables ou douloureuses qui naîtroient du tact ou du toucher.

Chez l'homme le système cutané est pour ainsi dire une écorce sensitive protégée par l'épiderme, formée par le chorion, animée par les papilles, colorée par un réseau vasculaire.

Ces diverses parties constituantes ne sont point semblables sur tous les points; aux mains et aux pieds l'épiderme est plus épaisse, au crâne le chorion est plus marqué, à la face le tissu réticulaire prédomine, à l'extrémité des doigts abondent les papilles nerveuses, etc.; de-là sans doute les différences qui existent dans chaque région de la peau, sous le rapport de son aptitude à la douleur et de ses maladies.

La peau est le siége du tact et du toucher, et ces deux sensations sont la source de plaisirs ou de douleurs; mais la somme des premiers ne paroît pas équivaloir à celle des secondes; en effet, quand le tact, quand le toucher ne sont pas pénibles, ils sont presque toujours indifférens, à moins que l'imagination n'augmente en quelque sorte leur vitalité, ou plutôt, par son action sur le principe perceptif, elle nous rend agréables des attouchemens qui sans elle ne le seroient point.

Pourquoi les corps durs, anguleux, inégaux affectent-ils le toucher d'une manière presque pénible, et pourquoi les corps sphériques, doux, polis, rénitens, élastiques sont-ils l'occasion d'un sentiment très-analogue au plaisir? Si on met à part ce qui tient à l'imagination ou à certaines réminiscences, on aura de la peine à s'en rendre un compte bien satisfaisant.

Si la main est enflammée, elle ne peut se promener sur un corps sans y trouver la douleur; celui qui est le plus lisse lui paroît couvert d'aspérités, et les éminences les

plus foibles sont comme des pointes qui la pénètrent.

La sensibilité de la peau, le tact, éprouvent des rémittences, mais ne s'interrompent jamais complètement ; la vue, l'ouïe, etc. sont au contraire, pendant le sommeil, dans une intermittence parfaite, et cependant la sensibilité cutanée veille encore, son intensité n'étant que diminuée. Si on pince un membre à un homme endormi il le retire aussitôt, tandis que les sons parviennent inutilement à son oreille.

Les causes des douleurs de la peau sont dans elle ou locales, près d'elle ou contiguës, loin d'elle ou sympathiques.

Les causes locales déterminent la douleur par elles-mêmes, comme les plaies, les coups, les brûlures, l'insolation, les insectes, etc. etc. ; ou bien elles produisent une maladie qui elle-même devient le principe de la douleur : c'est ce qui a lieu dans les affections cutanées qui se communiquent par le contact, comme la gale, les dartres, la lèpre, la petite-vérole, etc. etc.

Ces diverses maladies sont toutes accompagnées de douleur à cause de la sensibilité excessive de la partie où elles siégent, et cette douleur varie dans toutes parce que la texture cutanée est altérée d'une manière et à un degré différens.

Un corps léger, les doigts promenés rapidement sur certaines parties de la peau, produisent une sensation particulière, indéfinissable, nommée *chatouillement ;* foible c'est un plaisir véritable, porté trop loin c'est une douleur qui peut faire périr : nous ne le considérons ici que relativement à sa cause, plus bas nous parlerons de ses effets.

Au moment où l'enfant vient au monde, plusieurs causes de douleurs cutanées le tourmentent par le sentiment pé-

nible qui en est le résultat, lui sont utiles par l'excitation indispensable à l'éveil de sa vie extérieure.

Ces causes sont, 1°. le contact de l'air, 2°. l'abord du sang rouge, 3°. les frottemens exercés pour dépouiller les tégumens de l'enduit butireux qui les revet, 4°. le contact des mains et des vêtemens.

Causes de contiguité. Tout ce qui peut distendre la peau, toutes les tumeurs placées au-dessous d'elle déterminent une douleur plus ou moins vive, ainsi la tumeur lacrymale, des hernies, des exostoses, des phlegmons, des anévrysmes, etc.; mais si la peau n'est pas enflammée, toutes ces causes sont de nul effet ou peu s'en faut.

Bichat voit beaucoup d'analogie entre le système fibreux et le chorion : ne pourroit-on pas y ajouter celle du mode de douleur? 1°. elle n'est très-forte dans le chorion pris isolément que lorsqu'il est distendu, et cela à l'instar du système fibreux; 2°. quand un phlegmon soulève la peau, la sensation est tout à fait différente de la démangeaison de la chaleur érysipélateuse, elle est plus gravative, plus lourde, si l'on peut ainsi dire, abstraction faite de ce qui appartient au tissu cellulaire; 3°. le furoncle se trouve dans les aréoles de la face interne du chorion, la douleur première se marque par l'engourdissement, puis un caractère pongitif, un sentiment de pesanteur, de distension, accompagnés d'une anxiété, d'un mal-être général. Ces phénomènes paroissent tenir au soulèvement du chorion, la marche des accidens devenant plus rapide, dès que le tissu rétiforme s'est affecté

Passons aux causes qui donnent lieu à la douleur sans qu'on sache comment, c'est-à-dire aux sympathiques.

Les affections des membranes muqueuses sont fré-

quemment le principe d'éruptions cutanées qui s'accompagnent de douleur; ainsi une tension pénible, un prurit désagréable existent avec la scarlatine, et celle-ci a été très-ordinairement précédée d'une inflammation gutturale. On observe que ceux qui ont mangé des *crabes* ou des *homards* avec trop peu de modération, voient leur peau se couvrir de taches rouges très-étendues, très-nombreuses, et qui leur font souffrir des élancemens plus ou moins vifs. L'embarras gastrique produit souvent des érysipèles nommés *bilieux*, et c'est même cette cause qui faisoit dire aux anciens, que la bile elle-même portée dans la peau, donnoit lieu à cette sensation brûlante, mordicante, qui est très-remarquable dans ce cas. La présence des vers dans les intestins détermine la démangeaison du nez, et celle-ci est pour ainsi dire le rudiment primitif des douleurs cutanées. Un des symptômes des fièvres adéno-méningées, c'est le picotement de la peau, etc. etc.

Il faut observer à l'égard de ces sympathies exercées activement par les membranes muqueuses, que leur effet est toujours précédé d'engourdissemens, de pesanteurs, de lassitudes, de douleurs vagues dans tout le corps.

Saucerotte (Mélanges de chirurgie, tom. 2.) rapporte l'histoire d'un homme qui, toutes les fois qu'il se fait raser, éprouve des douleurs générales dans la peau, plus un resserrement à la gorge, une éruption boutonneuse dans l'arrière-bouche; pour éviter cela, il est obligé de ne se couper la barbe que par pinceaux, aujourd'hui l'un, demain l'autre, etc. etc.

Quelques auteurs ont prétendu que les envies apportées en naissant tiennent à des douleurs ressenties par l'enfant

dans le sein de sa mère : effets des sympathies, des liens nombreux qui les enchaînent l'un à l'autre. Mais contre plusieurs objections qui leur sont faites, quelles preuves allèguent-ils ces physiologistes si heureux en explications?

La peau est sujette à des sympathies de température, c'est-à-dire que celle-ci change pour le principe qui perçoit en nous la sensation, tout en restant la même pour l'organe où on la rapporte. Ainsi la crainte refroidit, la colère échauffe : voilà pour le moral. La digestion commence par un frisson et finit par une douce chaleur : voilà pour le physique. Un accès de fièvre débute en froid et se termine en chaud : voilà pour les maladies. Dans la plupart de ces cas, touchez la peau, sa température n'aura point varié, et néanmoins nous aurons eu la conscience de son élévation ou de son abaissement.

Je ne pense pas mériter le reproche que ces phénomènes sont hors de mon sujet, car toute sensation pénible est une douleur, et toute douleur doit m'occuper : trop souvent je pécherai par omission ou par ignorance; dans ce moment je ne crois pas le faire par excès.

Rien de plus irrégulier que ces sympathies de chaleur; au contraire, lorsque le calorique est appliqué au corps, les effets sont constans et invariables : la raison en est simple, les propriétés vitales président aux premiers phénomènes; les physiques sont la cause des seconds.

C'est à *Bichat* qu'on doit d'avoir appelé l'attention sur ce point de physiologie. Si pour chaque service qu'il a rendu à cette science je lui payois un tribut mérité, toutes les pages de cette dissertation seroient consacrées à son éloge.

En étudiant les caractères distinctifs des douleurs de la peau, on les voit dépendre des maladies qui l'affecte : jetons donc un coup-d'œil rapide sur ces maladies. Pour abréger le temps et procéder avec quelque méthode, j'essaierai de les classer d'une manière analogue à mon sujet.

J'apperçois deux ordres d'affections cutanées; 1°. celles qui portent sur les propriétés vitales; 2°. celles qui intéressent l'organisation. Trois genres partagent le premier ordre; 1°. lésions des propriétés animales; 2°. lésions des propriétés organiques; 3°. lésions simultanées des unes et des autres. Le second ordre est de même divisé par trois genres; 1°. affections du tissu réticulaire; 2°. affections du chorion; 3°. affections simultanées de l'un et de l'autre.

J'applique ces idées à la douleur :

ORDRE Ier. GENRE PREMIER. *Lésions des propriétés animales.*

La sensibilité seule existe dans la peau :

1°. Elle est émoussée ou éteinte, ce qui est hors de mon sujet.

2°. Elle est exaltée, et elle l'est indépendamment de toute désorganisation, c'est ce que nous allons examiner.

Le *chatouillement*, sensation hermaphrodite appartenant à la douleur et au plaisir, est presque exclusif à la peau; les aisselles, les lombes, la paume des mains et la plante des pieds, sont les parties où l'on y est le plus sensible, sans qu'on en sache précisément la raison. Son influence est pour les organes générateurs, et souvent

il les anime : pour le diaphragme, et il excite le rire; il porte ensuite sur le cœur, et il cause la syncope; sur l'estomac, et il produit le vomissement; sur le cerveau, et il détermine les convulsions; sur tous ces organes à la fois, et on l'a vu donner lieu à la mort. On connoît l'histoire ou le roman de ce jeune homme qui périt ainsi le jour de ses noces.

La démangeaison est le type premier de toute douleur cutanée; à un degré de plus c'est le prurit; elle s'accroît encore, c'est la cuisson; elle augmente autant que possible, c'est le sentiment de brûlure. Ainsi les frictions d'abord douces, ensuite un peu plus fortes, puis énergiques et rapides produisent successivement ces divers degrés d'une même sensation. On est près du feu, on s'en approche davantage, il est presqu'immédiatement appliqué, et on a éprouvé les mêmes effets en passant par les mêmes nuances.

La démangeaison existe dans toutes les maladies de la peau, et presqu'exclusivement dans les maladies de la peau; cela est si vrai qu'une plaie qui pénétroit jusqu'à l'os ne cause cette sensation que lorsque l'affaissement des bords, le développement des bourgeons charnus ont réduit la solution de continuité à l'épaisseur des tégumens; alors la démangeaison arrive toujours, aussi les bonnes femmes disent-elles avec vérité que c'est signe de guérison.

Ces douleurs sont en général plus vives le jour que la nuit, parce que dans ce dernier temps les forces vitales semblent abandonner la peau pour se porter sur les organes intérieurs.

Les femmes, les enfans les éprouvent plus intenses que

l'homme adulte et le vieillard, à raison de la délicatesse, de la ténuité du chorion.

Il est certaines personnes qui craignent le chatouillement au-delà de toute expression, et d'autres qui le bravent impunément.

GENRE DEUXIÈME. *Lésions des propriétés organiques.*

Elles président à l'absorption, à l'exhalation, à la sécrétion, etc. etc., qui pèchent, 1°. par excès, 2° par défaut ; ainsi sueurs activement augmentées dans les fièvres angioténiques, passivement accrues dans les phthisies, etc. etc. etc.

Etrangers à la douleur, ces phénomènes ne m'occuperont point.

GENRE TROISIÈME. *Lésions simultanées des propriétés animales et organiques.*

Charles IX voyoit son sang transsuder par ses pores et en même temps il éprouvoit de vives douleurs. On en trouve d'autres exemples dans *Haller ;* dans un cas cité par *Bichat*, il existoit, outre l'exhalation sanguine, un prurit fort incommode.

ORDRE IIe. GENRE PREMIER. *Affections du tissu réticulaire.*

Ici se rangent la plupart des éruptions cutanées scarlatines, varioleuses, vaccines, dartres farineuses, miliaires, pustuleuses, érysipèles, etc. etc. ; leur caractère géné-

rique c'est, 1° d'avoir une marche aiguë ; 2° d'être toujours accompagnées d'inflammation, ainsi dans la variole : il y a d'abord le bouton, ensuite une aréole érysipélateuse qui l'entoure ; 3° la douleur est d'autant plus vive que cette dernière est plus étendue ; 4° elle varie suivant la région affectée ; les dartres, par exemple, sont plus douloureuses au visage qu'ailleurs. La *mentagra* qui, selon *Pline*, régnoit à Rome et se communiquoit par des baisers, n'existoit qu'au menton, et faisoit beaucoup souffrir. L'espèce d'érysipèle qui se fixe uniquement sur les côtés de l'abdomen, prend le nom de *zona*, il produit des picotemens, une sensation brûlante, des lancinations qui sont bien moindres dans l'érysipèle ordinaire.

Genre deuxième. *Affections du chorion.*

Il est rare que cette base constituante de la peau soit seule le siége de la maladie ; cependant les verrues, les crêtes, les poireaux, les condylômes, etc., nous en offrent des exemples ; le tissu rétiforme n'est alors que soulevé.

Le caractère essentiel de ces affections dispense d'en parler, puisqu'il consiste dans leur marche chronique et indolente ; quelques mouvemens sont gênés sans être empêchés ; on est incommodé, mais on ne souffre pas.

Genre troisième. *Affections simultanées du tissu réticulaire et du chorion.*

Dans le premier genre nous avons vu un caractère aigu et douloureux, dans le second une marche chronique et

indolente ; dans celui-ci tout est réuni, d'abord les parties qui sont intéressées, ensuite la succession des phénomènes qui en résultent.

On y trouve la teigne, les dartres rongeantes qui, ainsi que l'observe fort bien *Lorry*, deviennent ulcères dès qu'elles vont au-delà de la peau ; l'éléphantiasis, la lèpre des Grecs, le mal mort de *Sauvages* et d'*Astruc*, le framboesia ou pian, le *siwin* écossais dont parle *Swédiaur*, etc. etc. etc.

Sur toutes ces affections il est à remarquer, 1° que, d'après ce qu'en disent les auteurs, elles ne sont que des modifications, des degrés plus ou moins avancés les unes des autres ; 2° qu'on les observe le plus souvent dans les pays chauds où les fonctions et la vie de la peau ont la plus grande activité ; 3° que les douleurs qui accompagnent leur début sont toujours et dans toutes la démangeaison, le picotement, la cuisson, la brûlure, sentimens que nous savons tenir au mode de sensibilité de la peau ; 4° que ces douleurs ne changent de caractère que quand la maladie a fait des progrès tels qu'elle ne se borne plus aux tégumens ; 5° qu'alors elles ressemblent beaucoup à celles des cancers, lancinantes, intolérables, rémittentes comme elles ; 6° que ces maladies elles-mêmes semblent se terminer par un cancer de la peau et parties soujacentes, puisqu'elles font périr les malades dans les mêmes tourmens, par les mêmes symptômes, les rongeant, pour ainsi dire, comme les ulcères chancreux.

Il n'est peut-être pas inutile de présenter dans un tableau l'ensemble de la classification dont je viens d'esquisser les détails.

MALADIES DE LA PEAU.

ORDRE PREMIER.

Maladies portant sur les propriétés vitales.

GENRES.	ESPÈCES (d'où on les tire).
I.	
Lésions des propriétés animales.	1. Exaltation 2. Diminution 3. Extinction } du sentiment.
II.	
Lésions des propriétés organiques.	1. Exhalation augmentée 2. Exhalation diminuée 3. Exhalations contre nature. } passivement, activement.
III.	
Lésions simultanées des unes et des autres.	Les animales ou les organiques sont plus lésées ou elles le sont également : de-là trois sources d'espèces.

ORDRE DEUXIÈME.

Maladies altérant l'organisation.

GENRES.	ESPÈCES.
IV.	
Affections du tissu réticulaire.	1. Erysipèle, etc. 2. Scarlatine, etc. 3. Dartre miliaire, etc.
V.	
Affections du chorion.	1. Condylômes, etc. 2. Poireaux, etc. 3. Verrues, etc.
VI.	
Affections simultanées de l'un et l'autre.	1. Dartre rongeante, etc. 2. Eléphantiasis, etc. 3. Lèpre, etc.

L'influence de l'habitude sur les maladies cutanées et les douleurs qui en dépendent vient en appuyer la division. En effet, celles qui ne tiennent qu'à la lésion des propriétés vitales sont complètement sous son empire, celles qui résultent de l'organisation altérée lui sont entièrement soustraites. On passe, sans inconvénient, du Groenland au Mexique, du Sénégal au Spitzberg; des vêtemens de laine nous incommodent aujourd'hui, demain ils nous seront agréables, et bientôt après indifférens; le chatouillement nous causoit des convulsions, ses répétitions fréquentes le rendent désormais de nul effet; mais l'habitude qui détruit ces sensations ne ramènera jamais à l'indifférence, ne rendra jamais nulle la douleur d'une incision, d'une dartre rongeante, d'un érysipèle zone; on s'acclimate aux douleurs qui ne sont telles que par comparaison à une sensation antécédente plus ou moins agréable; mais quand une maladie dévore nos tissus, quand le fer les déchire, quand le feu les consume, il faut souffrir, toujours souffrir; et l'habitude, si elle pouvoit s'exercer, ne seroit que la continuité des tourmens.

J'arrive à considérer la douleur sous un jour plus favorable, elle va nous offrir des ressources nombreuses contre nos maladies.

Fidèle au plan que j'ai suivi, je dirai quels avantages on peut en retirer : 1° quand elle n'agit que sur les propriétés vitales; 2° quand les moyens qui la produisent intéressent l'organisation.

ORDRE Ier. GENRE PREMIER. *Action sur les propriétés animales.*

On peut les exciter ou les diminuer, nous ne devons avoir que le premier but ; on le remplit par le chatouillement et les frictions légères, mais déjà celles-ci commencent à porter sur l'organisation ; bornons-nous donc au chatouillement.

Ce moyen sur lequel *Bichat* appeloit l'attention des médecins, peut être fort utile dans les fièvres adynamiques comme réveillant les forces vitales, dans les ataxiques comme excitant le cerveau ; quoiqu'il produise quelquefois la syncope, il est sans doute des cas où il la feroit cesser.

Je connois peu le *mesmérisme*, mais je suis bien tenté de croire qu'il devoit ses principaux résultats au chatouillement physique, si j'osois, je dirois même au chatouillement moral.

GENRE DEUXIÈME. *Action sur les propriétés organiques.*

Les diaphorétiques excitent la sueur, les diurétiques la diminuent ; mais ceci n'est pas la douleur, contentons-nous donc de l'indiquer.

GENRE TROISIÈME. *Action sur les propriétés animales et organiques.*

Il est certain qu'un chatouillement un peu continu, que de doux frottemens, agiroient en même temps et sur la sensibilité animale pour exciter la douleur, et sur la sensibilité organique pour appeler la transpiration.

Les vésicatoires, si utiles dans un si grand nombre de maladies, portent leur action unique sur ces propriétés :

1°. ils causent de la douleur par une irritation directe des papilles, et sous ce rapport ils sont analogues au chatouillement; 2°. par le fait même de cette irritation, ils font affluer les humeurs, une sérosité coule en abondance, la sensibilité organique, la tonicité sont ainsi mises en jeu, et par là ils agissent pour la même fin que les sudorifiques, avec cette différence que ceux-ci le font sympathiquement, ou par la circulation, et que les vésicatoires le font immédiatement sur la partie elle-même.

Nous ne rappelons pas la multiplicité des cas qui demandent leur emploi, il faudroit voir toute la médecine : j'observerai seulement qu'il est quelques circonstances rares où leur action n'est pas telle que nous venons de l'indiquer; ainsi *Ambroise Paré* les ayant appliqués sur une dartre rongeante, pour en changer, s'il étoit possible, la nature, leur permit d'agir sur l'organisation; il en est de même quand on saupoudre de cantharides une plaie superficielle où l'on veut rappeler la suppuration.

ORDRE IIe. Genre premier. *Action sur le tissu réticulaire.*

Ici se trouve une foule de moyens qui tous remplissent le même but, les frictions, la flagellation, l'urtication, l'insolation, le voisinage du feu, les vésicatoires rubéfians, les sinapismes légers, etc. tous, dis-je, servent à irriter la peau, et presque toujours dans l'intention de diminuer l'influx vital porté sur un organe essentiel.

Peut-être on les néglige trop pour le vésicatoire; toujours lui, rien que lui, et cependant il est beaucoup de cas où les moyens ci-dessus conviendroient mieux, par la double raison de produire au moins aussi-bien que le vésicatoire

tout l'effet desiré, et de ne pas causer une excoriation qui trop souvent dégénère en un ulcère funeste ; ainsi par leur effet rubéfiant des vésicatoires avoient sauvé un malade d'une fièvre adynamique, et ils le font périr dans la convalescence, parce qu'il ne peut résister à la suppuration qui continue encore.

On dit que *Cœlius Aurélianus*, que *Rhazes* et d'autres recommandent la flagellation dans plusieurs maladies ; on sait que *Sénèque* la croyoit merveilleuse pour guérir la fièvre quarte : les curieux pourront tenter ces expériences.

GENRE DEUXIÈME. *Action sur le chorion.*

On ne sauroit agir uniquement sur lui.

GENRE TROISIÈME. *Action simultanée sur le tissu réticulaire et sur le chorion.*

Les moyens employés produisent une douleur extrêmement vive, mais elle procure les plus grands avantages ; c'est ici que se place le fer du chirurgien, le caustique du chimiste, le moxa des Chinois, l'acupuncture du Japonois, etc. etc. et c'est par ces moyens qu'on évacue le pus d'un phlegmon, la sérosité d'une hydropisie, qu'un cautère suspend la marche d'une phthisie qui dans peu fût devenue incurable, qu'un séton guérit une ophtalmie rebelle depuis des années, qu'on redonne le mouvement et le sentiment aux membres paralysés, qu'on fait cesser des douleurs aussi vives qu'opiniâtres.

Il faudroit parcourir tout le champ des infortunes humaines si on vouloit saisir tous les cas où ces secours ou ces douleurs peuvent être utiles, quoique considérés exclusivement dans leur application à la peau.

Je termine par le tableau du mode d'action des médicamens sur le système cutané ; on pourra le comparer avec celui de ses maladies ; le parallèle ne sauroit nuire.

Moyens qui agissent sur la Peau.

ORDRE PREMIER.

Action portée sur les propriétés vitales.

GENRES.		ESPECES.	
I.			
Action sur les propriétés animales.	1. Exaltant 2. Affoiblissant	le sentiment.	Chatouillement. Emolliens.
II.			
Action sur les propriétés organiques.	1. Augmentant 2. Diminuant	l'exhalation	Sudorifiques. En augmentant les autres évacuations.
III.			
Action simultanée sur toutes deux.	On agit plus ou moins sur les animales ou les organiques par vésicatoires, etc.		

ORDRE DEUXIÈME.

Action portée sur l'organisation.

GENRES.		ESPECES.
IV.		
Action sur le tissu réticulaire.	Rubéfians. -- Frictions, urtications, etc.	
V.		
Action sur le chorion.	Rien n'agit sur lui seul.	
VI.		
Action simultanée sur tous deux.	1. Détruisant la continuité. -- Incisions, etc. 2. Détruisant l'organisation. -- Brûlure, etc.	

SYSTÈME SÉREUX.

Les membranes séreuses revêtent nos principaux viscères, leur texture paroît n'être qu'un entrelacement d'exhalans et d'absorbans unis par du tissu cellulaire.

La sensibilité animale n'y existe point dans l'état de santé, mais les maladies y exaltent l'organique à un tel point, que ces tuniques deviennent le siége des douleurs les plus vives.

Exhaler, absorber, se nourrir, c'est à cela que se réduisent leurs fonctions.

On trouve des apparences de ce système jusque dans les dernières classes d'animaux : les hydatides, par exemple, ne sont en quelque sorte qu'une membrane séreuse qui vit par elle-même sans le secours d'autres organes : leur texture celluleuse, le liquide qu'elles contiennent, leur dénuement de vaisseaux et de nerfs, leurs fonctions réduites à l'absorption, l'exhalation et la nutrition, indiquent suffisamment la presque identité.

Du côté de la sensibilité, celle dont jouissent les hydatides doit être bien rapprochée de l'organique; quand on les place dans l'eau tiède on les voit s'agiter, donner des marques évidentes de ce qu'elles éprouvent; il leur faut, comme aux membranes séreuses, un excitant hétérogène pour les mettre dans le cas de ressentir la douleur, si toutefois elles la ressentent.

Aucun nerf ne se rend visiblement dans les enveloppes séreuses, comment, demandera-t-on, la douleur peut-elle être transmise au cerveau? Pour résoudre la question, on répond que lorsque les propriétés vitales sont très-

exaltées, *le consensus unus* qui lie, qui enchaîne tous les organes, toutes les opérations de la vie, fait connoître au cerveau ce dont auparavant il n'avoit pas la conscience; certes, on ne rendra pas raison de ce fait si l'on admet que la sensation n'est pas reçue, ne pouvant l'être que par les nerfs.

Les causes locales des douleurs qui portent sur ce système se trouvent dans toute action directe : ainsi une plaie, l'exposition à l'air, une esquille, une hernie étranglée avec inflammation, la maladie d'un viscère revêtu par ces membranes, comme la péripneumonie, l'hépatite, etc.; dans ces derniers cas deux espèces de douleurs existent, l'une est cause, l'autre est effet, elles se confondent, et il y a beaucoup de difficulté pour les reconnoître.

Les causes de contiguité n'agissent ici que médiatement à d'autres organes; ainsi dans les hernies étranglées par engouement, dans certaines dysenteries, quelques rétentions d'urine, l'abus des purgatifs ou des émétiques, un poison corrosif parvenu dans l'estomac, la membrane muqueuse est d'abord affectée, la musculeuse l'est consécutivement, et c'est par sa médiation que la séreuse devient un des siéges de la douleur; il en est de même d'un catarrhe aigu du poumon pour la plèvre, d'un coup à la tête pour l'arachnoïde.

Enfin les douleurs qui nous occupent ont des causes sympathiques : une boisson froide prise quand on a chaud, l'impression d'un air frais lorsque le corps est en sueur, les déplacemens de la goutte, tout ce qui peu produire la phrénésie, etc. etc., peuvent être rangés dans ce genre.

Donner les caractères de ces douleurs, c'est donner ceux

des phlegmasies de ce système; mais pour nous restreindre dans notre sujet, nous tâcherons de rapporter beaucoup à la sensation et peu à la maladie.

Il faut observer qu'une grande partie des symptômes se tire de la lésion de l'organe subjacent à la séreuse enflammée; mais ceux-là ne portent pas sur la douleur, qui reste toujours la même, tandis qu'ils changent à l'arachnoïde à cause du cerveau, à la plèvre à cause du poumon, etc. etc.

Symptômes de la séreuse elle-même. 1°. Douleur vive, poignante, ardente, analogue au sentiment qu'on produiroit en pinçant la partie d'une manière continue, de-là l'épithète *de point de côté* donnée pour la pleurésie.

2°. Sensibilité toujours plus vive sur un point, quoique toute la membrane soit affectée.

3°. Pas de communication de la douleur d'une membrane à l'autre, comme on le voit dans beaucoup de systèmes.

4°. Elle augmente par le toucher, le contact, la pression, quoique à travers des tégumens; c'est au point que dans la pleurésie le malade ne se couche que du côté sain, et que dans la péritonite il est constamment sur le dos.

5°. Le moindre mouvement des organes subjacens accroît encore la souffrance; c'est ce qu'on voit dans la pleurésie pour la respiration, dans la péritonite lorsque le malade mange, et qu'ainsi l'estomac se glisse entre les feuillets de l'épiploon.

6°. Ces douleurs ont un cours très-rapide, mais quelquefois elles se prolongent long-temps en changeant de caractère devenant sourdes et obtuses; cela peut tenir à deux causes, l'une c'est que l'inflammation prend une

marche chronique, l'autre c'est qu'il s'est formé des adhérences qui, dans le principe, ne laissent pas que d'être douloureuses.

7°. Quand une fois une membrane séreuse a été enflammée et souffrante, elle est beaucoup plus exposée au retour qu'elle ne l'avoit été à une première affection.

8°. La douleur produit le gonflement du tissu cellulaire adjacent, et il est visible quand une parois osseuse ne protège pas la membrane; ainsi il a lieu pour le péritoine et la vaginale, il manque pour la plèvre et l'arachnoïde.

Les auteurs ont long-temps confondu la pleurésie et la péripneumonie; parmi leurs signes distinctifs, le mode de douleur est un des plus caractéristiques : ainsi aiguë, brûlante, concentrée, accrue pendant l'inspiration, plus forte aussi si l'on presse la partie, si l'on se couche du côté malade : voilà pour la pleurésie. Pour la péripneumonie la douleur est gravative, profonde, existe dans tout un côté de la poitrine, est excitée par les mouvemens respiratoires, mais pas davantage par l'inspiration que par l'expiration; on peut palper, le malade peut se coucher dans tous les sens, et pour cela elle n'augmente pas.

Symptômes dépendans de l'organe contigu. Ceux-ci varient comme les fonctions exercées par ces organes; ainsi la phrénésie est signalée par les lésions de l'entendement, la pleurésie s'accompagne de celles de la respiration; la péritonite porte le trouble dans les fonctions digestives, et toutes trois offrent le même genre de douleur, présentent la même maladie. Si on sait élaguer pour un instant ces phénomènes qui ne sont réelle-

ment qu'accessoires ; ils servent à désigner l'espèce, tandis que les premiers caractérisent le genre.

Pour le péritoine : les auteurs ont eu tant d'égards à ces symptômes de contiguité, qu'ils ont fait autant d'inflammations particulières de cette membrane qu'il y a d'organes dans l'abdomen ; ainsi gastritis, enteritis, cistitis, etc. etc. C'est comme si l'on donnoit des noms différens à l'érysipèle, suivant qu'il attaque la peau qui recouvre le deltoïde, le couturier, le grand pectoral, etc.

Symptômes portant sur toute l'économie. C'est sans doute par la vivacité extrême de la douleur qui accompagne ces phlegmasies, qu'elles troublent si éminemment toutes les fonctions ; n'ayant égard qu'à la fièvre qui en résulte, on l'observe si véhémente, que quelques médecins la considèrent comme formant un ordre particulier. Ainsi l'inflammation du péritoine, suite de l'accouchement, est pour eux une fièvre *sui generis*, qui est nommée *puerpérale ;* cependant cette fièvre n'est qu'un symptôme moins essentiel que la douleur abdominale, et on ne doit y avoir égard dans le traitement que lorsqu'elle prend le caractère bilieux, putride ou malin.

Cette douleur extrême qui accompagne les phlegmasies qui nous occupent n'est pas exempte d'avantages, puisque sa vivacité nous donne l'espoir de la résolution ; au contraire, si elle devient moins aiguë, plus sourde, on doit craindre la dégénérescence chronique, la suppuration particulière à ce système, les hydropisies et probablement la mort.

Lorsqu'on opère l'hydrocèle par les méthodes de l'incision, du caustique, du séton, et sur-tout de l'injection, la cure est fondée sur la force de l'inflammation, et con-

séquemment de la douleur; car sans elles point d'adhérence entre les deux feuillets de la tunique vaginale. On recommande même de laisser séjourner l'injection, d'augmenter la chaleur ou la force du liquide, jusque à ce que le malade ressente une vive douleur; sans cette précaution, dit le professeur *Boyer*, la guérison est incertaine, et on attribue à un vice de la méthode ce qui n'est qu'un défaut dans son exécution.

SYSTÈME SYNOVIAL.

Entre ce système et le précédent, on trouve ressemblance à-peu-près parfaite sous les rapports de forme, d'organisation, de propriétés vitales, de fonctions et de maladies.

Il convient de distinguer ici les affections douloureuses, suivant qu'elles siégent dans les synoviales articulaires, ou dans celles qui tapissent les coulisses tendineuses.

Les causes locales des premières sont les plaies, les dépôts dans l'articulation, certains cartilages qui s'y sont formés, et qui flottent dans leur intérieur; ceux-ci produisent une douleur vive, mais instantanée, disparoissant tout-à-coup, revenant de même, suivant la situation que prend à chaque moment cette substance pour ainsi dire étrangère.

Pour cause de contiguïté on voit le rhumatisme qui siége dans les muscles et leurs tendons attaquer consécutivement la synoviale. Après les entorses, qui portent sur les organes fibreux, il survient souvent des tumeurs blanches fort douloureuses qui entreprennent toute

l'articulation, et confondant les diverses douleurs des parties qui la composent en déterminent une qui leur est particulière.

La principale cause des douleurs que nous traitons est la goutte qui me paroît siéger dans les membranes synoviales; l'exclusion, l'analogie, les phénomènes en offrent une triple preuve.

1°. *L'exclusion.* Tout le monde convient que le rhumatisme cause une douleur toute différente de la goutte, que des caractères tranchés l'en distinguent; et on est d'accord pour dire qu'il attaque les muscles y comprenant leurs parties aponévrotique, tendineuse et charnue. Les entorses sont la maladie des ligamens, et il seroit ridicule d'établir un point de comparaison entr'elles et la goutte. Les tumeurs appelées *blanches* commencent par une partie quelconque de l'articulation, mais finissent par l'envahir entièrement. La goutte n'est aucune de ces maladies; chacune a son siége déterminé, qui n'est pas la membrane synoviale, c'est donc le seul qui reste à la goutte.

Remarquez en outre que l'incohérence de ce que les auteurs ont écrit sur cette matière en démontre manifestement l'erreur. Les uns l'attribuent à un sel tartareux et urinaire, les autres à un âcre alkalin, *Boerhaave* au fluide nerveux dépravé, *Cullen* à une irritation nerveuse qui détermine l'inflammation, *Barthez* à sa force de situation fixe trop active. Que penser, où se retrouver au milieu de ce labyrinthe d'opinions?

2°. *L'analogie.* Les membranes synoviales sont les mêmes que les séreuses, et les douleurs arthritiques sont presque semblables à celles des phlegmasies séreuses: un

frisson les précède, et bientôt elles se font ressentir aiguës, pulsatives, dilacérantes. *Sydenham* dit que dans quelques cas il semble qu'on verse de l'eau froide sur la partie. L'accès dure d'autant moins qu'il a plus de force; il s'accompagne d'un gonflement léger, d'une rougeur locale, qui ne se dissipent que quelques jours après : le toucher augmente la douleur.

D'après cette description succincte, ne trouve-t-on pas l'analogie la plus grande avec les phlegmasies séreuses, ainsi que nous l'avons annoncé? Or, la conclusion est naturelle pour le siége de la goutte.

3°. *Les phénomènes.* Lorsque l'on fait exécuter des mouvemens aux articulations d'un goutteux, elles crépitent, font un bruit qui indique la moindre quantité de synovie, et par conséquent l'affection de l'organe qui la prépare. C'est encore parce qu'il est affecté, que les substances que le sang y apportoit ne peuvent plus y être élaborées, et qu'elles vont se déposer en tophus dans le tissu cellulaire voisin. Enfin, quand la goutte éprouve des déplacemens, c'est toujours sur une membrane séreuse qu'elle se porte; ainsi sur l'arachnoïde, la plèvre, le péritoine; et les symptômes qui en naissent sont ceux de la phrénésie, de la pleurésie, de la péritonite.

Telles sont les inductions qui m'ont conduit à placer le siége de la goutte dans le système synovial : seules les ouvertures cadavériques détruiront ou confirmeront cette idée.

On ne désapprouvera pas cette digression, en observant que la goutte est une maladie dont la douleur forme le principal symptôme.

L'inflammation des synoviales peut dépendre d'autres

causes plus ou moins connues ; les douleurs qui en résultent sont extrêmement vives, l'articulation est gonflée, le malade ne peut supporter le poids de ses couvertures. *Bichat* a ouvert les cadavres de deux hommes morts avec des maladies semblables : et l'aspect de la membrane lui parut le même que celui des séreuses enflammées.

Si la suppuration termine, les douleurs changent de caractère, d'abord elles diminuent ; mais bientôt on éprouve une pesanteur insupportable, des élancemens profonds se font sentir, il y a une anxiété générale, et sans l'ouverture de l'abcès, le malade succombe moins à la maladie qu'à la force et à la persévérance de la douleur. *Paré* ouvrit deux fois l'articulation dans des cas semblables, et il guérit comme par enchantement.

Il existe une affection particulière aux synoviales des tendons fléchisseurs des doigts, c'est le panaris de la troisième espèce, celui de la première n'est qu'un érysipèle, puisqu'il siége dans la peau ; celui de la seconde un phlegmon, puisqu'il est dans le tissu cellulaire.

Celui qui nous occupe est un amas purulent dans la gaîne synoviale, il cause les douleurs les plus intolérables, 1°. par la maladie de la synoviale ; 2°. par la distension du ligament annulaire qui est au-dessus d'elle, et nous dirons ailleurs que rien n'est plus douloureux que l'allongement forcé du système fibreux (1).

La douleur des synoviales n'est pas sans utilité, malgré les effets terribles que nous lui avons vu produire ; ainsi, après une luxation où ces membranes ont été rompues, il

(1) Ces idées sur le panaris appartiennent à *Bichat*.

est fort heureux qu'elles s'enflamment et qu'elles souffrent ; sans quoi elles ne se réuniroient pas. Quand la goutte s'est portée sur le péritoine ou l'arachnoïde, etc. toutes les vues du médecin doivent tendre à rappeler la douleur sur l'articulation qui en étoit d'abord le siége. Enfin, *Barthez* s'exprime ainsi dans son Traité des Maladies goutteuses : « Les attaques régulières de goutte sont utiles pour détruire les semences de grandes maladies par les effets » du régime forcé qu'on observe pendant ces attaques et » par les évacuations critiques qui les terminent : sous ces » rapports on est fondé, en général, à dire que la goutte » prolonge la vie ».

SYSTÈME MUQUEUX.

Les membranes muqueuses sont à l'intérieur du corps ce que la peau est à l'extérieur, et on remarque entr'elles analogie d'organisation et de propriétés vitales.

Ce système concourt à presque toutes nos fonctions, il sent par la pituitaire, il goutte sur la langue, il respire dans les poumons, il digère dans l'estomac, etc. et à chacune de ces parties il diffère plus ou moins de texture et de vie. Aux endroits où communiquant avec la peau il semble que celle-ci lui donne naissance, il jouit de la sensibilité la plus exquise. Cette propriété s'émousse quand on arrive à la profondeur des organes, et là, les surfaces muqueuses nous donnent à peine les sensations de présence et des attributs généraux des corps : ceci coïncide très-bien avec la distribution des nerfs cérébraux dans les points où elles se confondent avec la peau, et de ceux des ganglions dans l'intérieur des cavités splanchniques.

Quelques zoophites sont très-semblables à ces membranes par leur apparence muqueuse, et parce que le sac charnu qui les compose entièrement respire comme la muqueuse des poumons, digère comme celle de l'estomac, sécrète comme tout ce système; de plus ils paroissent s'en rapprocher encore par leur manière de sentir; le froncement qui les resserre lorsqu'un corps est en contact avec eux, lorsqu'une lumière trop vive les frappe, semble indiquer qu'ils reconnoissent les attributs généraux de présence, de froid et de chaleur, de sec et d'humide, de même que les membranes muqueuses. Cependant, il est possible que l'animal n'ait point la conscience de ces phénomènes, et qu'ils soient purement organiques.

Les causes locales de la douleur dans les membranes dont nous nous occupons sont communes à toutes ou propres à une seule; parmi les premières on trouve tout ce qui peut léser leur organisation, exalter leurs propriétés vitales; parmi les secondes on voit la lumière trop intense ne faire souffrir que la conjonctive, les sternutatoires irriter spécialement la pituitaire, quelques sialagogues borner leur action à la buccale, les émétiques ne porter une excitation véhémente que sur la gastrique, les purgatifs n'*endolorir* que l'intestinale. C'est sur celle qui tapisse les voies digestives que les mauvais alimens, que les poisons agissent uniquement, mais parce qu'ils ne sont en contact qu'avec elle. Quand on respire du gaz acide muriatique oxigéné, la douleur n'est que pour la bronchique, parce que seule elle a reçu la vapeur.

On a vu des douleurs de tête très-opiniâtres siéger dans les sinus frontaux et les cellules ethmoïdales, et dépendre de petits vers qui tourmentoient la membrane qui revêt

ces parties (1). On sait quels sont les symptômes de ceux des instestins; des ascarides dans le rectum ont produit des accès d'hystérie et d'épilepsie (2).

A la naissance les membranes muqueuses sont irritées, toutes par le sang rouge qui y aborde, chacune par leur excitant naturel qui les fait souffrir, et par le défaut de proportion, et par le manque d'habitude; ainsi la lumière frappe la conjonctive, les odeurs parviennent à la pituitaire, l'air arrive à la pulmonaire, les alimens et les excrémens parcourent la digestive : c'est l'irritation de cette dernière qui fait contracter la tunique musculeuse des intestins pour évacuer le méconium dont le séjour causeroit des douleurs si vives, que sans cette espèce de purgation naturelle, elles arrêteroient les premiers pas que nous essayons pour le voyage de la vie.

La contiguité des organes voisins détermine assez rarement la douleur des membranes muqueuses; le phlegmon qui pourroit les distendre, ne se forme presque jamais dans le tissu cellulaire qui leur est superposé, à cause de sa densité extrême et de sa petite quantité; mais il arrive quelquefois que certaines maladies des paupières ou du globe de l'œil enflamment la conjonctive, que des coups sur le nez produisent le coryza, que l'inflammation douloureuse de la membrane buccale tienne à celle des parotides, que la pleurésie cause un catarrhe pulmonaire, que la péritonite chronique donne lieu à la dysenterie, etc. etc.; tout ceci n'est pas fort ordinaire, et encore, si la cause première de la douleur est dans un organe voisin,

(1) Journal de Chirurgie de Desault.

(2) Journal de Médecine de MM. Corvisart et Leroux.

sa cause réelle est dans l'organe lui-même, puisqu'elle est l'effet de son inflammation.

Le troisième ordre de causes, celui qui existe dans des organes éloignés, ne mérite pas constamment le nom de *sympathique*. Ce mot, en effet, ne s'emploie que pour désigner des phénomènes dont l'enchaînement avec leur cause nous est inconnu; or, quand nous voyons la circulation produire manifestement ce qui nous frappe, nous ne pouvons plus dire voilà des sympathies.

Par la circulation les cantharides vont exciter un catarrhe aigu, des douleurs vives à la vessie; les purgatifs, les émétiques, donnés en friction, sollicitent l'action de l'estomac, des intestins, comme quand ils agissent localement; le mercure porte son effet sur les salivaires, il enflamme, excorie la muqueuse de la bouche, son excès est souvent la cause de ces ulcères douloureux sur la même membrane, que tant de praticiens regardent comme la suite de la maladie, tandis qu'ils ne dépendent que des remèdes employés pour la combattre.

Les sensations pénibles qui annoncent les hémorragies actives doivent naturellement se placer ici; on sait que toutes sont précédées d'embarras, pesanteur, démangeaison, fourmillement, chaleur dans la muqueuse qui doit les fournir; de plus, par quelques symptômes particuliers relatifs à chacune d'elles.

Si l'on dit ou que l'on convienne que toute fièvre est une lésion spéciale de la circulation, il faudra ranger parmi les effets des causes que nous traitons : 1° la sécheresse pénible de la pituitaire dans les fièvres angioténiques; 2° les diverses espèces d'embarras gastrique, qui ont lieu dans celles de même nom; 3° les aphtes dou-

loureux de la bouche et des intestins, symptômes presqu'exclusifs aux adéno-méningées ; 4° l'excoriation de la langue qui arrive quelquefois lorsque cet organe se dépouille des croûtes fuligineuses qui le revêtent dans les adynamiques. Si l'on aime mieux on rapportera tout cela aux sympathies, dont je vais m'occuper maintenant.

Ainsi l'ophtalmie la plus cruelle, un coryza opiniâtre et très-douloureux dépendent d'une blennorrhagie supprimée ; une ophtalmie moins terrible survient fréquemment lors de la première dentition ; des dysenteries avec ténesme et épreintes se propagent épidémiquement ; des angines promptement gangréneuses tiennent à des causes ignorées ; des catarrhes suffocans sont la suite d'une répercussion de dartre, etc. etc.

Ces divers cas rentrent encore dans ceux où l'inflammation est la cause immédiate de la douleur ; mais, ou nous devons renoncer à inspirer quelqu'intérêt, ou remonter jusqu'aux sources de cette inflammation ; et d'ailleurs qui sait si la douleur n'existe point avant elle, si ce n'est point cette douleur qui la produit par l'afflux des humeurs, son premier et son constant effet ?

Dans beaucoup de cas cette sensation de fer chaud, nommée *pyrosis*, *soda*, que l'on ressent à l'estomac, est purement sympathique, et on doit la regarder comme analogue aux sympathies de chaleur dont nous avons parlé dans le système cutané. On en trouve d'autres exemples pour le muqueux dans l'ardeur extrême de la bouche, dans la soif excessive qui nous tourmente lors de certaines maladies.

Il est, avons-nous dit, des causes de douleur particu-

lières à chaque muqueuse, et nous allons nous convaincre que la sensation varie de même dans toutes.

La conjonctive enflammée donne lieu aux douleurs les plus vives, elles augmentent encore si la cause est vénérienne ; il semble au malade qu'on lui déchire, qu'on lui arrache le globe de l'œil : la lumière est tellement insupportable qu'elle produit quelquefois la syncope ou des mouvemens convulsifs (1). L'action de la fumée, la vapeur des oignons causent un sentiment si pénible, qu'il nous oblige malgré nous à fermer les paupières, et l'effet porté jusque sur la glande lacrymale en augmente aussitôt la sécrétion (2).

Le coryza ne détermine à la pituitaire qu'une gêne, une sécheresse, une sorte d'obstacle, de picotement. S'il

---

(1) Janin, *Traité des Maladies des yeux.*

(2) A l'égard de l'acuité extrême de la douleur, on peut faire un rapprochement entre la conjonctive et les membranes séreuses, car elle semble former l'intermédiaire de celles-ci et des muqueuses, 1° en anatomie, parce qu'elle est transparente en partie, et que lorsque l'œil est fermé elle représente un sac sans ouverture, aux points lacrymaux près; 2° en physiologie, parce qu'elle exhale un fluide limpide et qu'elle sert à faciliter les mouvemens de l'œil; 3° en pathologie, parce que lors de son inflammation extrême elle se couvre quelquefois d'une fausse membrane d'un blanc jaunâtre, et que les douleurs sont poignantes; 4° en matière médicale, parce que contre l'ophtalmie, ainsi que dans beaucoup d'inflammations séreuses, on emploie les vésicatoires avec succès. Voilà les caractères des membranes séreuses; on me dispensera de rapporter ceux qui l'ont fait ranger parmi les muqueuses.

y a ozène la douleur est plus forte, et dans le cas de polype elle est aiguë lorsque ces tumeurs sont dures et sarcomoteuses, obtuse au contraire quand elles sont molles ou vésiculaires.

Les aphtes de la bouche, ceux qui se remarquent chez les enfans et qu'on nomme vulgairement *muguet* ou *gramuzelle*, donnent lieu à une cuisson très-vive.

Les douleurs de la muqueuse auriculaire sont gravatives, et produisent un bruissement très-désagréable; il semble au malade que son cerveau est trop volumineux pour la capacité du crâne : on a vu un corps étranger déterminer des attaques d'épilepsie (1).

Les angines gutturales et pharyngées se caractérisent par la douleur dans la déglutition, la chaleur de la partie, le sentiment pénible propagé dans l'oreille.

Les enfans attaqués du croup éprouvent une constriction au larynx; ils y portent la main comme pour en arracher un corps qui les suffoque.

Dans le catarrhe pulmonaire il y a chaleur, pesanteur, tiraillement dans les bronches, et picotement au gosier : en toussant la douleur s'accroît dans toute la poitrine, au lieu que dans la pleurésie et la péripneumonie elle n'augmente que sur un point. Le catarrhe devient suffocant si l'engorgement augmente; alors si le malade périt, c'est par une véritable asphyxie : remarquons que dans ce cas une maladie peu grave par sa nature devient mortelle par son siége.

On sait combien il est pénible le contact instantané d'un corps étranger dans les voies aériennes; prolongé,

(1) Fabrice de Hilden, cent. 1, obs. 4.

on l'a vu déterminer la fièvre hectique, le marasme et la mort (1).

Les douleurs dépendantes de la muqueuse de l'estomac varient suivant leur cause. L'embarras gastrique, qui n'est que le catarrhe de cette membrane, s'accompagne d'un sentiment gravatif local, et de céphalalgie susorbitaire par sympathie. Le toucher dans la région épigastrique, augmente la douleur; et M. *Récamier* a observé qu'elle devient très-forte si l'on presse de bas en haut, tandis qu'elle reste à-peu-près la même si on agit de haut en bas, ou contre la colonne vertébrale.

La bile trop abondante dans l'estomac l'*endolorit* davantage à mesure que son séjour s'y prolonge, elle y cause le *soda* ou sensation de chaleur brûlante, qui dans ce cas est idiopathique.

L'embarras intestinal, la diarrhée, sont communément sans douleur; la dysenterie, au contraire, est marquée par des coliques, le ténesme, des épreintes.

Les empoisonnemens par des acides minéraux portent sur tout le tube alimentaire : par-tout où a passé le caustique existe une douleur déchirante, une ardeur cruelle. La gorge est le siége d'un sentiment de strangulation; il est quelquefois impossible et toujours très-pénible de déglutter; des nausées ou des vomissemens fréquens semblent dilacérer l'estomac; les intestins sont tourmentés par des coliques et le ténesme, par des douleurs aiguës et lancinantes.

---

(1) Louis, *Mémoires de l'Académie.* Broussais, *Dissertation sur la Fièvre hectique.*

Ici j'observe que ce n'est point la douleur simple des membranes muqueuses, mais celle réunie des tissus muqueux, musculaire et séreux. La cuisson, l'ardeur brûlante, appartiennent au premier; les vomissemens, les coliques, le ténesme, dépendent du second; et c'est à cause du troisième que le ventre est météorisé, très-sensible au toucher, que le malade y éprouve des élancemens.

Le cit. *Tartra* dans sa très-bonne dissertation sur l'empoisonnement par l'acide nitrique, remarque que si on a pris beaucoup d'acide, la douleur est moins vive que si l'on n'en a avalé qu'une petite quantité; la raison en est simple : dans le premier cas, la désorganisation est portée jusqu'à la mort au racornissement de la partie, et dans le second il y a exaltation de la vie, inflammation très-forte.

C'est ici le cas de parler de la soif, qui, lorsqu'elle est portée à l'excès, devient un sentiment très-penible; et après avoir dit qu'elle siége dans la muqueuse de la bouche, de l'œsophage, et de l'estomac; après avoir ajouté que comme sensation c'est une ardeur dévorante, une sécheresse de ces parties, une constriction du pharynx, nous avons énoncé tout ce qui en elle est relatif à la douleur.

J'arrive à la muqueuse inférieure, et d'abord pour celle de la vessie, les catarrhes qui l'enflamment, les tumeurs qui en naissent, les calculs qui s'y forment, donnent lieu à des symptômes analogues sous le rapport de la douleur : sentiment gravatif ou de picotement dans l'organe, pesanteur au périné, ardeurs momentanées, titillation pé-

nible au bout du gland, sensation plus forte, plus aiguë, quand on achève d'uriner, et si elle dépend d'une pierre murale.

Le catarrhe aigu de l'urètre causé ou non par l'infection vénérienne, prend aujourd'hui le nom de *blennorrhagie;* il est remarquable par un sentiment d'ardeur, de brûlure, de déchirement lorsque l'urine passe, diminuant à mesure qu'elle continue de couler, puis devenant plus gravatif, se réduisant à une sorte de tension pénible.

Le catarrhe chronique est sans douleur; il se nomme blennorrhée, et il est à la blennorrhagie ce que la diarrhée est à la dysenterie.

Après ces détails, qu'on peut appeler locaux, exquissons quelques traits sur les caractères généraux de la douleur, considérée dans l'ensemble du système.

1°. La douleur semble ici tenir le milieu entre celle de la peau et celle des membranes séreuses, mais dans un degré inférieur : c'est la demangeaison, la cuisson brûlante de l'une, c'est le caractère aigu, pongitif concentré des autres. Je remarque que le premier mode a sur-tout lieu quand la lésion ne porte que sur les propriétés vitales; et que l'on ne rencontre guère le second, que lorsque l'organisation est intéressée.

2°. Le premier effet de la douleur sur ces membranes est d'augmenter leur sécrétion naturelle, d'en changer aussi la qualité; portée plus loin, elle supprime ce mucus qu'elle avoit rendu très-abondant.

3°. La seule accumulation du fluide muqueux devient une cause de douleur; aussi la nature a-t-elle part-tout

un moyen pour s'en débarrasser ; à la pituitaire c'est l'éternuement, aux poumons c'est la toux, etc.

4°. La durée de la douleur est en raison inverse de son intensité, et la fièvre, qui ne l'accompagne que quelquefois, suit la même graduation.

5°. Le virus vénérien porte communément sa première action sur ces membranes ; et alors leur inflammation est plus douloureuse que par toute autre cause.

6°. Les douleurs varient dans ce système, d'abord suivant la membrane qui en est le siége, puis suivant les fonctions auxquelles celle-ci concourt, enfin suivant la maladie qui l'affecte. Néanmoins, considérée comme locale, elle a par-tout assez d'analogie, c'est un sentiment plus ou moins obtus, gravatif, quelquefois de demangeaison, de cuisson et de picotement. Les symptômes résultans de la contiguité avec d'autres organes varient au contraire à l'infini, et sont la source des grandes différences ; enfin, ceux qui se développent dans toute l'économie tiennent à l'intensité, à la nature des précédens.

7°. L'habitude influe sur la douleur de ce système, mais seulement quand sa texture n'est pas altérée : jamais on ne s'accoutumera aux poisons brûlans et corrosifs ; et c'est en vain qu'on cite l'exemple de *Mithridate*, puisqu'il paroît que ce grand rival des Romains ne connoissoit et ne pouvoit employer que les poisons stupéfians (1). Mais si les forces vitales sont seules exal-

(1) Quelques personnes sont parvenues à prendre impunément d'assez fortes doses d'arsenic, de muriate oxigéné de mercure, etc. ; chez elles la membrane muqueuse s'est durcie et résiste à l'impression du corrosif de la même manière que

tées, alors la répétition du même acte rend nulle l'irritation qui d'abord en résultoit. La sonde qui parcourt l'urètre, le pessaire qui séjourne dans le vagin, etc. etc. ne sont causes de douleur que les premiers jours de leur usage. Le tabac excite d'abord un sentiment pénible; c'est ensuite un plaisir réel que l'habitude ramène enfin à l'indifférence; alors on a recours à celui d'Espagne pour stimuler plus énergiquement. Mais que de jouissances on a perdues pour obtenir celle-là! L'art du parfumeur nous offre en vain les odeurs les plus suaves, et pour notre odorat flétri, la nature n'a plus de roses ni d'œillets (1).

La chirurgie et la médecine retirent des avantages nombreux de la douleur des membranes muqueuses; ainsi il est très-important de rappeler une blennorrhagie dans les engorgemens du testicule, dans les tumeurs du genou, dans la surdité, dans l'ophtalmie, dans la psorophtalmie,

---

les mains du forgeron tiennent un instant le fer rouge sans en être brûlées. Mais ce n'est pas là s'accoutumer à la désorganisation; c'est au contraire s'habituer à ne pas être désorganisé.

(1) Une remarque qui paroît d'une application presque générale, c'est que quand l'inflammation passe d'une muqueuse à l'autre par un mode sympathique ou inconnu, c'est toujours d'une qui est inférieure à une autre qui est supérieure, comme on le voit pour la blennorrhagie, qui cause souvent l'ophtalmie et le corysa par sa suppression instantanée, et qui n'est jamais produite par eux. Au contraire, quand la communication se fait par continuité, c'est ordinairement de haut en bas et presque jamais de bas en haut. Ainsi le catarrhe de vessie produit la blennorrhée, et celle-ci ne donne pas lieu au catarrhe de vessie, etc. etc.

qui reconnoissent pour cause la suppression de cette maladie.

Les plus puissans moyens de la médecine agissent par la douleur qu'ils causent sur les membranes muqueuses, je veux parler des émétiques et des purgatifs : leur premier effet est l'irritation de ce système, le second d'augmenter la sécrétion de son fluide, le troisième de faire contracter par contiguité la tunique musculeuse de l'estomac et des intestins ; or, n'est-ce pas la douleur qui est ici le principe? Il en est de même des lavemens irritans employés avec avantage dans beaucoup de circonstances. Ce n'est que par la douleur qu'elles occasionnent sur l'urètre, que certaines injections parviennent à supprimer les blennorrhées les plus opiniâtres. Le tabac est utile dans quelques maladies, d'abord par l'irritation qu'il procure, ensuite par le mucus qu'il fait sécréter plus abondamment.

Bichat avoit pensé que dans les fièvres adynamiques et ataxiques, il seroit au moins aussi avantageux d'irriter les membranes muqueuses en introduisant une sonde dans le nez, dans l'urètre, en faisant respirer de l'ammoniaque, en insufflant des sternutatoires dans les narines, etc. etc., que d'appliquer des vésicatoires.

Enfin je demande si dans le croup, maladie si funeste et contre laquelle nous avons si peu de moyens, il ne seroit pas possible d'obtenir quelques effets salutaires par la respiration de l'acide muriatique oxigéné, soit à raison de la toux qu'il cause, soit par l'irritation et l'afflux d'humeur qui en résultent, et qui pourroient détacher les lambeaux membraneux qui menacent de suffoquer le malade ?

SYSTÈME MUSCULAIRE

DE LA VIE ANIMALE.

Les muscles sont les agens du cerveau et la nature plaça en eux la force pour exécuter, comme elle mit en lui l'intelligence pour vouloir; ils avoient plus besoin de se mouvoir que de sentir, et ils sont le siége spécial de la contractilité, tandis que peu de sensibilité les anime.

Diverses circonstances. Les maladies viennent exalter, affoiblir ou annihiler ces propriétés, et portant sur la première, elles font naître les convulsions ou la paralysie; agissant sur la seconde, elles éteignent le sentiment ou produisent la douleur.

Les opérations chirurgicales dans lesquelles on divise les muscles, les accidens qui les mettent à découvert, les substances avec lesquelles ils sont alors en contact, leur rupture observée par le professeur *Boyer* au muscle droit de l'abdomen, par *Bichat* au quarré des lombes, etc. etc. voilà des causes locales qui doivent y exciter la douleur; et en effet, mais ce n'est qu'un sentiment pénible sans énergie, sans acuité, et que beaucoup de malades ont dit être très-supportable.

Une douleur particulière à ce système, c'est la lassitude qu'éprouve un muscle qui s'est trop long-temps ou trop vivement exercé : sensation *sui generis* que tout le monde connoît, et que l'on chercheroit en vain à définir. A-t-on marché sur un plan ascendant, le sentiment pénible est pour les fléchisseurs de l'articulation illio-fémorale; l'espace parcouru le fut-il en descendant, c'est la masse

charnue des gouttières vertébrales qui l'éprouve ; les membres thorachiques ont-ils agi outre mesure, c'est dans leurs muscles que siége la douleur.

Il est à noter que par cet état pénible la nature semble vouloir nous indiquer le terme que nous ne pouvons franchir sans inconvéniens : ainsi on la voit par-tout placer l'avertissement entre l'usage et l'abus, la précaution entre l'acte et le danger.

Des muscles respiratoires, les uns sont plus actifs pendant le sommeil, les autres le sont davantage durant la veille ; de plus ils sont toujours dans une alternative de contraction et de relâchement qui fatigue beaucoup moins que la permanence de la première : c'est par ce double moyen que la nature a prévenu leur lassitude qui, empêchant leur exercice, causeroit aussitôt la mort. Néanmoins elle arrive quelquefois, et le lièvre, le cerf, que l'on force à la course, périssent souvent ainsi. Le Grec qui courut de Marathon à Athènes pour annoncer le premier la victoire qu'on venoit de remporter, mourut sans doute par cette cause. L'exercice outré des intercostaux et du diaphragme en a causé l'excessive lassitude, cette lassitude ne permet plus un nouvel exercice, et cette inaction détermine la mort par une véritable asphyxie.

Les muscles qui agissent rarement ou qui le font sans force et sans énergie, ne souffrent jamais la douleur dont nous parlons : ceux du crâne, de la face en fournissent la preuve.

Ces organes sont affectés douloureusement par le fait de la contiguité, ce qui les distend, ce qui les comprime, les engourdit et les peine, quoique l'action soit médiate ; une pression plus ou moins forte et continue est exercée sur

le trajet d'un vaisseau et d'un nerf, aussitôt les muscles auxquels ils alloient se distribuer éprouvent un sentiment de torpeur, de formication, de picotement qui augmente beaucoup dès qu'on cherche à se mouvoir et qui quelquefois le permet à peine : mais la compression cesse, l'influx nerveux est rétabli, la circulation reprend son cours et la douleur a existé : c'est la crampe que j'ai tâché de peindre (1).

L'humidité et le froid agissant sur les muscles par l'intermède de la peau y déterminent très-souvent ces douleurs propres encore à ce système, et que l'on nomme *rhumatisme*. La plupart des auteurs disent que c'est une inflammation musculaire ; *Selle* (2) s'exprime ainsi : « C'est une in-» flammation qui diffère de l'érysipèle et du phlegmon » par sa situation profonde dans les parties musculeuses ». *Cullen* (3) prétend qu'il y a rigidité et inflammation des fibres musculaires, et que si la douleur est plus vive dans les extrémités que dans le corps du muscle, c'est que les oscillations ne peuvent pas se propager au-delà. *Barthez* affirme que ces fibres sont douloureuses (4), 1°. à cause de la force de situation fixe plus permanente que dans l'état naturel, 2°. par rapport à leur inflammation.

Morgagni, Baillou, Storck, etc. ont trouvé les muscles et les tendons gorgés d'humeurs gélatineuses chez des sujets affectés de rhumatisme pendant leur vie. *Bichat,* dans

---

(1) Les caractères de la crampe nous indiquent qu'il y a à la fois douleur nerveuse et musculaire.

(2) *Pyrétolog.*

(3) *Élém. de Méd. prat.*

(4) *Traité des Malad. goutt.*

son cours d'anatomie pathologique, nous a montré deux muscles macérés par une matière grisâtre, et ils avoient été le siége constant de la maladie qui nous occupe.

Or, en voilà, je pense, suffisamment pour autoriser à placer ici les douleurs de rhumatisme, plus loin nous verrons leurs caractères; je termine par les noms qu'on leur donne suivant la partie qu'elles affectent. Au col c'est le torticolis (1), à la poitrine la pleurodynie, au diaphragme la paraphrénésie (2), au dos les courbatures, aux lombes le lombago, aux articulations, se compliquant fréquemment avec l'affection de la synoviale, c'est alors le rhumatisme goutteux. Il est évident que les fonctions particulières à ces diverses parties déterminent des variations dans les symptômes.

Les douleurs musculaires reconnoissent des causes sympathiques très-nombreuses; les vers, chez les enfans, en déterminent quelquefois de très-fortes dans tout ce système, et chez les adultes il est remarquable que ce n'est guère qu'au mollet, encore le fait est-il rare. Les ouvriers qui travaillent sur le plomb sont sujets à des engourdissemens, à un sentiment de torsion dans la plupart de ces organes.

---

(1) Nous n'entendons pas parler du torticolis par spasme, par paralysie, par affection organique, mais seulement de celui par inflammation musculaire.

(2) Si dans ce cas les symptômes sont très-différens des autres rhumatismes, il faut l'attribuer, 1° à l'inflammation de la membrane séreuse qui est la cause ou l'effet de celle du muscle; 2° à l'immensité des relations sympathiques du diaphragme; 3° à l'importance des organes contigus; mais au fond la maladie est la même.

Les maladies vénériennes, incomplètement guéries ou *traitées* par une vicieuse administration du mercure, y laissent souvent des douleurs vagues et ambulantes. Il y a, dit-on, dans les Indes orientales une affection nommée *beriberi* caractérisée par des lassitudes, un engourdissement général et la nécessité d'être toujours courbé. L'invasion de plusieurs fièvres est marquée par un sentiment de contusion dans divers muscles; dans le choléra-morbus la crampe se joint souvent aux souffrances qui tourmentent le malade, etc. etc. etc.

Les douleurs des muscles varient plus ou moins suivant leur cause et suivant ceux qui sont affectés, mais il y a toujours un mode de souffrance propre et distinct de celui qui a lieu dans les autres systèmes.

1° L'exercice outré des muscles leur fait éprouver un sentiment douloureux qui leur est exclusif: c'est celui de lassitude.

2° La crampe, les douleurs contusives dont nous avons parlé, n'appartiennent également qu'à ce système.

3° Celles qu'on nomme vulgairement *crues* sont dans le même cas, et paroissent intermédiaires entre la crampe et le sentiment de contusion.

4° Il est à-peu-près prouvé que l'inflammation constitue ici le rhumatisme qui, du côté du sentiment, donne lieu par accès plus ou moins réguliers, rapprochés ou éloignés à la série des phénomènes suivans: douleur forte et tensive, chaleur acrimonieuse, pesanteur, lassitude dans la partie, alternatives brusques et violentes de chaud et de froid, de temps à autres élancemens très-aigus; le mouvement, le toucher augmentent la douleur; elle siége sur-tout aux articulations, elle se complique

souvent avec la goutte : voilà pour le rhumatisme aigu. Lorsqu'il est chronique il porte sur la longueur du muscle, la douleur est moins vive, il n'y a point d'élancemens, elle se rapproche davantage de la lassitude, le toucher ne l'accroît point, on se meut presqu'impunément ; il est encore d'autres différences, mais je ne cite que ce qui est relatif à la sensation.

5° La fièvre suit, mais ne précède point les douleurs musculaires ; aussi quand elles ont lieu dans les fièvres essentielles, elles en marquent toujours le début et rarement le déclin.

6° Dans ces mêmes fièvres primitives la douleur peut se rapporter à un type général qui est le sentiment de lassitude plus ou moins violent, mais il offre des différences dans chacune. Dans l'inflammatoire c'est une sorte de fatigue, d'engourdissement, ressentis sur-tout dans les muscles du dos. Dans la fièvre gastrique et quelques tierces ce sont des douleurs très-bien définies par le nom de *contusives*, et les muscles de la partie antérieure de la cuisse en sont spécialement le siége ; dans la muqueuse et quelques intermittentes de type quarte ou quotidien, c'est une espèce de tiraillement, de dilacération remarquable plus qu'ailleurs aux muscles de la partie postérieure de la jambe.

J'observe que la vivacité de ces douleurs est en raison directe de la durée qu'aura la fièvre, et qu'elles semblent descendre à mesure que la fièvre elle-même porte sur des parties plus inférieures (1).

---

(1) On sait en effet que la synoque dure moins que la gastrique, et celle-ci que la muqueuse ; que la première lèse sur-

7° Les douleurs musculaires attaquent sur-tout les adultes de constitution athlétique en raison de la prédominance de ce système.

8° Elles influent peu sur l'ensemble des fonctions, et ce qu'elles ont de plus fâcheux c'est elles-mêmes.

Est-il des cas où les douleurs musculaires soient un bien? Peu, sans doute; toutefois en voici quelques-uns:

Le rhumatisme peut être utile en cela qu'il devient la crise d'une maladie fâcheuse chez des personnes qui précédemment en avoient eu des attaques.

Lorsque la pleurésie donne lieu à l'inflammation des muscles intercostaux, elle-même semble diminuer d'autant; et sous ce rapport cette nouvelle irritation est réellement salutaire. La nature fait ici sur les muscles ce que l'art exécute en plaçant un vésicatoire sur la peau.

Quand les chirurgiens fatiguent par de grands mouvemens les muscles d'un os luxé, leur douleur devient médiatement avantageuse, car c'est elle qui empêche alors ces vives et puissantes contractions, seuls obstacles opposés à l'adresse et à la force du praticien; aussi voit-on fréquemment réussir le second chirurgien qui cherche à réduire une luxation, par cela seul que le premier avoit lassé les muscles: un effort de plus, et celui-ci eût obtenu le succès qu'il n'a fait que préparer à celui-là.

---

tout le système circulatoire; que les symptômes essentiels de la seconde sont dans l'appareil *gastro-hépatique*, et que la troisième porte spécialement sur la muqueuse intestinale.

SYSTÈME FIBREUX.

Membranes, capsules et gaînes fibreuses ; ligamens, tendons et aponévroses, voilà les parties qui composent ce système : ses propriétés vitales sont à peine prononcées, son rôle est purement passif.

Insensible à tous les moyens d'excitation ordinaires, les caustiques, les instrumens tranchans le désorganisent et l'irritent en vain ; mais si on le distend outre mesure et brusquement, la douleur la plus vive s'y fait alors ressentir.

Bichat le premier a fait cette observation : je rappelle l'expérience par laquelle il en démontre la vérité. On dépouille une des articulations d'un chien de toutes les parties molles qui l'entourent, on ne laisse que les ligamens et on la tord avec force ; aussitôt l'animal s'agite et pousse les cris les plus plaintifs ; on coupe les ligamens, la synoviale reste seule ; on tord de nouveau et on n'arrache plus aucun signe de douleur, preuve qu'elle ne dépendoit que des organes fibreux.

Les phénomènes maladifs sont parfaitement d'accord avec cette expérience, et toutes les causes locales de la douleur dans ce système agissent en le distendant ; ainsi les entorses, le diastasis, l'effort qui produit une luxation, ceux qu'on fait pour la réduire, les mouvemens forcés, etc.

C'est par rapport à ce système que le sentiment pénible éprouvé lorsqu'on s'est livré avec trop d'ardeur au plaisir de la danse, est différent de celui qui résulte d'une longue marche ; dans ce cas, il n'y a que la lassitude que ressentent seuls des muscles qui se sont trop exercés ; dans le premier

il y a d'abord cette même lassitude, puis la douleur effet de la distension des ligamens, ceux-ci ayant été tourmentés par les mouvemens extrêmes auxquels le danseur soumet à chaque instant ses articulations.

Les causes de contiguité sont analogues aux précédentes; le panaris n'est si douloureux que parce qu'il soulève la gaîne fibreuse qui recouvre la synoviale du tendon. Dans les engorgemens des membres qui surviennent promptement, l'aponévrose ne peut céder aussi vîte, et l'effort exercé sur elle augmente beaucoup la douleur. C'est par la même raison que les dépôts profonds dans la paume des mains et sous la plante des pieds, sont plus douloureux que par-tout ailleurs; les aponévroses palmaires et plantaires étant les plus serrées et les plus résistantes.

Pour avoir dit que les douleurs de rhumatisme siégeoient dans les muscles, leurs aponévroses et leurs tendons, peut-être on demandera si c'est la partie charnue, ou les tendons et les aponévroses qui sont primitivement affectés? On l'ignore, et il suffit que les ouvertures cadavériques aient prouvé qu'ils le sont tout deux pour autoriser cette classification; au reste, si le tissu fibreux avoit été le premier malade, je dirois que le musculeux l'est devenu consécutivement, supposant le contraire, je dois ranger le rhumatisme parmi les causes des douleurs fibreuses.

La goutte que nous avons vu siéger dans les membranes synoviales, entreprend aussi quelquefois, et par contiguité, les ligamens et les tendons, alors c'est une goutte rhumamatismale, comme c'est un rhumatisme goutteux, lorsque la synoviale s'affecte par le fait de son voisinage avec les tendons et les ligamens.

Voyons si dans ce système il est des causes sympathiques de douleurs : oui, si on admet les faits suivans :

Chacun, et moi le premier, ignore quel est positivement le système affecté dans les douleurs de tête ; cependant il y a bien des probabilités pour croire que c'est le fibreux, soit par le péricrâne, soit par la dure-mère.

On a dit que celles qui ont lieu dans certaines fièvres, siégeoient dans la muqueuse des sinus frontaux et des cellules ethmoïdales ; mais chez les enfans où ces cavités ne sont pas encore développées, ces douleurs n'en existent pas moins.

Quant à la migraine, *Tissot* (1) prétend qu'elle est dans le nerf surcilier ; *Whit* (2) la croit dans le péricrâne ; *Schobelt* (3) la regarde comme un rhumatisme, etc. etc. Mais d'après les caractères que nous avons donnés des *névralgies*, l'avis de *Tissot* paroît bien infirmé. Le professeur *Chaussier* ne la classe pas parmi les douleurs nerveuses : les os ne semblent pas non plus être affectés.

Il est donc probable, mais il n'est que probable, que le système fibreux de la tête est le siége du plus grand nombre des céphalalgies, soit idyopathiquement, soit sympathiquement.

La douleur de ce système varie dans son caractère et dans ses effets, d'abord suivant les parties qu'elle en affecte, ensuite selon les causes qui y donnent lieu.

1°. La céphalalgie des fièvres angioténiques est étendue sur tout le front, elle est vive, s'accompagne de chaleur

---

(1) *Malad. nerv.*

(2) *Malad. nerv.*

(3) *Tract. de Hemicr.*

et d'élancemens ; celle des gastriques est susorbitaire, à la fois pongitive et gravative, la chaleur qui s'y joint est plus âcre, le sentiment beaucoup plus pénible. Dans les adéno-méningées on la ressent à l'occipital dans le plus grand nombre de cas ; elle est constamment obtuse et très-supportable.

2°. La migraine a des retours périodiques, elle n'occupe qu'un côté du front, elle est si douloureuse qu'elle produit une foule de symptômes accessoires ; dès le moment où elle commence on n'est plus apte à rien, il semble qu'on ne puisse que souffrir. *Tissot* épuise son érudition pour prouver qu'elle a fait écarter les sutures du crâne. *Wepffer* assure avoir vu les cheveux se dresser ; les vomissemens sont très-ordinaires, des syncopes survienent, etc. etc.

3° L'opération de la cataracte par abaissement n'est presque pas douloureuse, quoique l'on perce la sclérotique, et néanmoins on la voit donner lieu à des nausées, aux vomissemens.

4° On éprouve une douleur forte dans le moment même où l'on se rompt un tendon ; les malades la comparent à un coup de fouet, et disent ressentir quelque chose qui semble se détendre par un effort.

5° L'extension forcée des ligamens dans les entorses et les luxations des articulations ginglimoïdales produit une douleur si violente, que souvent des mouvemens convulsifs, le tétanos en résultent, etc. etc. ; c'est à cela qu'il faut rapporter une grande partie des souffrances horribles du supplice où quatre chevaux arrachoient les membres d'un malheureux.

6° L'inflammation du périoste est souvent très-doulou-

reuse, et au point de déterminer un engorgement de tout le membre ; mais la sensation est différente de celle qui a lieu dans tous les cas précédens.

La douleur de ce système peut-elle avoir un but utile ? *Bichat* nous l'a indiqué : elle sert à borner nos mouvemens articulaires, parce que, se développant dès que les ligamens ou les capsules fibreuses sont trop tendus, elle nous prévient en quelque sorte qu'un mouvement plus grand seroit suivi d'entorse ou de luxation. Sous ce rapport elle est donc avantageuse puisqu'elle veille à l'intégrité de nos fonctions.

SYSTÈME MUSCULAIRE

DE LA VIE ORGANIQUE.

C'est ce système qui constitue ce que l'on nomme des muscles creux ; au cœur on le trouve placé entre le péricarde et la membrane interne du système vasculaire : dans l'estomac, les intestins, la vessie et la matrice une séreuse le revêt, et lui-même recouvre une muqueuse.

Il possède au plus haut degré la contractilité organique sensible ; celle dont le cœur est animé semble commencer les rudimens de la vie, celle qui appartient à la matrice nous amène à l'existence, et nous sommes nourris par celle dont furent doués les canaux alimentaires.

Dans le petit nombre d'expériences que l'on peut faire sur lui, on n'y a développé aucun indice frappant de sensibilité animale : les maladies y parviennent-elles mieux ?

L'inflammation survenant elle seroit une cause locale

de douleur, mais aucun signe ne nous en donne la certitude, nulle ouverture de cadavre n'a confirmé les présomptions qu'on pouvoit avoir.

Lorsque par une cause quelconque la contractilité organique sensible qui est l'appanage de ce système s'est exercée outre mesure, n'est-il pas possible que le muscle de la vie organique souffre de lassitude comme celui de la vie animale? L'analogie l'indique, de plus, quelques phénomènes le confirment. Ainsi après des vomissemens trop répétés on ressent une anxiété, un état d'affaissement que l'on rapporte à l'estomac, et l'on dit que cet organe est fatigué. La même sensation a lieu pour la vessie, lorsqu'on y laisse une sonde à demeure, parce qu'elle est toujours contractée, l'urine s'écoulant à mesure qu'elle y arrive.

Cette cause de douleur auroit lieu par contiguité dans l'emploi abusif des purgatifs et des émétiques qui agissent sur la muqueuse avant de faire contracter la musculaire.

D'autres fois ces contractions fatigantes naîtroient par sympathie, comme il arrive après certaines plaies de tête, après l'opération de la cataracte qui déterminent des vomissemens plus ou moins répétés.

Etudions la douleur dans chaque partie de ce système, puisque son caractère y est différent.

Le *cœur*. *Harvey* l'a vu à découvert par une carie du sternum, et il pouvoit l'irriter sans que le malade s'en apperçût.

Les nosologistes donnent les signes de son inflammation, la douleur y entre pour beaucoup. *Galien* assure que les gladiateurs y étoient très-sujets; nous ne savons rien de positif à cet égard.

Ce sont des symptômes insignifians que ceux tirés de la douleur dans les anévrysmes de cet organe : c'est un sentiment obtus, de pesanteur, d'embarras, rapporté sous le sternum et l'appendice xyphoïde. Ce qui devient très-essentiel à noter c'est l'anxiété, l'étouffement augmentés ou déterminés par la position horizontale.

L'*estomac*. Je crois que plusieurs douleurs de ce viscère ont leur siége dans sa tunique musculeuse ; j'en dirai les raisons en parlant des intestins, parce qu'elles sont les mêmes que celles qui me font ranger dans la musculeuse de ces derniers quelques espèces de coliques.

Ici la faim doit m'occupper ; elle entre naturellement dans mon sujet et me semble, sous le rapport de la douleur, porter ses phénomènes locaux sur la musculeuse gastrique.

La plupart des physiologistes la considèrent : 1° comme sensation, 2° comme maladie ; mais sous le premier point de vue elle n'est que l'appétit, et ce n'est que sous le second qu'elle mérite le nom de faim. C'est à tort qu'on confond ces deux manières d'être, leur différence me paroît très-grande ; je sais qu'on dira qu'elles ne peuvent être isolées, que le terme de l'une est le commencement de l'autre, et qu'entr'elles il n'y a pas de ligne de démarcation ; mais parce qu'on ne peut établir le point où finit la santé et où débute la maladie, faut-il prétendre qu'elles ne sont que des degrés d'un même état ? Non, sans doute, et cependant c'est ce que l'on fait pour l'appétit et la faim. Nous allons en offrir les oppositions sous le triple rapport des phénomènes qu'ils présentent, des moyens qui les excitent ou les appaisent, et des altérations dont ils sont

susceptibles, ce qui me portera à conclure qu'il existe une quatrième différence relative à leur siége.

1°. L'appétit est le desir des alimens fomenté par le plaisir; la faim en est le besoin commandé par la douleur : celle-ci veut la quantité, et s'inquiète peu de la qualité; celui-là choisit la qualité, et refuse la quantité. L'habitude a la plus grande influence sur les retours et la direction du premier, elle est de toute impuissance sur la seconde.

2°. Les épices, les aromates, excitent l'appétit, au contraire ils appaisent la fureur de la faim. La vue d'un mets que nous n'aimons pas diminue l'un et néanmoins augmente l'autre.

3°. La perte ou la dépravation de l'appétit constituent l'*anorexie* et le *pica* : la faim par privation d'alimens est une maladie *sui generis;* dans d'autres cas une cause morbifique donne lieu à la *boulimie*, ou faim canine.

En sorte que l'un ne pèche que par défaut, et l'autre par excès. L'existence de celle-ci est un mal, l'existence de celui-là est un bien : la nullité de la première est toujours à desirer, la nullité du second est constamment à craindre. Or, réunir deux choses aussi opposées, c'est confondre le froment qui entretient la vie avec l'aconit qui donne la mort.

4°. Sous le rapport du siége, la correspondance intime qui unit le goût avec l'appétit, son excitation par les substances qui stimulent les membranes muqueuses, son altération par leur moindre maladie, font penser qu'il réside dans ces membranes.

Pour la faim, chaque physiologiste à émis une opinion différente : l'un l'attribue au frottement des parois de l'es-

tomac par le fait de sa vacuité, l'autre au tiraillement du diaphragme par le foie qui n'est plus soutenu, celui-ci à une compression des nerfs entre les plicatures que forme l'estomac resserré, celui-là à l'âcreté corrosive du suc gastrique, quelques-uns au transport du sang à la rate et à l'épiploon, qui ne doit revenir que pour faciliter la digestion; enfin on l'a fait dépendre de la lassitude des fibres musculaires qui ont resté trop long-temps contractées.

Sans chercher la cause immédiate des douleurs locales qui accompagnent la faim, j'ose essayer d'en préciser le siége, et voici les raisons qui m'engagent à le placer dans la musculeuse de l'estomac.

1°. Ce sentiment local (car nous ne parlons pas des symptômes qui se développent dans toute l'économie) est celui d'un vide pénible, d'un resserrement douloureux, et bientôt d'une constriction, de tiraillemens, de dilacérations, d'un état d'anxiété insupportable, ce qui se rapporte sur-tout vers le cardia. La tunique musculaire produit sans doute ces effets, puisque jamais on ne les observe dans aucune affection séreuse ni muqueuse, et que d'ailleurs ils sont en rapport avec la contractilité dont elle jouit.

2°. Les toniques, les spiritueux, font cesser un instant ou amendent ces douleurs si fortes, avant même qu'ils aient pu être introduits dans la circulation et élaborés pour la nutrition. Pour cela ils agissent sur la musculeuse par contiguité; car ne portant que sur la muqueuse, on sait qu'ils la stimulent, et dès-lors ils accroîtroient la faim comme ils augmentent l'appétit, si celle-là siégeoit dans cette membrane.

3°. L'estomac reçoit toute la terminaison du nerf pneumo-gastrique, ce qui le rapproche des muscles de la vie animale ; aussi ces douleurs sont-elles analogues à celles de lassitudes et à la crampe : il y a donc à-la-fois rapprochement dans le mode de douleur éprouvée et dans le tissu qui l'éprouve.

4°. Au moment même où quelque substance alimentaire parvient dans l'estomac, et bien avant qu'elle ait pu être digérée, la débilité qui frappoit tous les muscles est singulièrement diminuée, ladouleur locale est appaisée. N'est-ce pas encore un indice analogique que l'affection existe dans le système musculeux ?

5°. On éloigne le sentiment de la faim en se serrant fortement le ventre : nouvelle analogie, puisque les voyageurs préviennent en partie la fatigue en se plaçant une ceinture autour des reins.

Ces opinions paroîtront hasardées, mais je ne les émets que comme réflexions de jeune homme, auxquelles on ne doit ajouter que le degré de confiance qu'inspire son âge.

Les intestins. Les douleurs intestinales prennent généralement le nom de *coliques*, maladies qui présentent plusieurs espèces, dont quelques-unes sont mal classées ; quant à leurs causes il en est d'idiopathiques et de symptomatiques ; quant à leur siége, il est dans une des trois membranes qui composent le tube intestinal. La tunique péritonéale est affectée dans celles nommées inflammatoires : les bilieuses, les vermineuses, les dysenteriques portent sur les membranes muqueuses; celles des peintres, celles appelées nerveuses, celles qui surviennent sans causes connues, et ne durent que peu de temps, celles-là,

dis-je, me paroissent établies dans le plan musculeux. Il en est de même de certaines douleurs épigastriques auxquelles les femmes sont plus sujettes que les hommes, qui reviennent presque par accès, et que l'on appelle communément coliques d'estomac.

Voici les symptômes de celle des peintres : constipation, nausées, tranchées, sentiment gravatif, constriction, applatissement du ventre, rétraction du fondement et de l'ombilic, douleur comme si l'on tordoit les intestins, angoisses générales; tout se modère par la compression ou en se couchant sur le ventre.

Si le malade meurt, on trouve pour changement organique le canal intestinal resserré, rétréci à l'excès. Il y a loin sans doute de ces phénomènes à ceux des affections muqueuses et séreuses, et nous sommes évidemment conduis à penser que la membrane musculeuse est seule ou spécialement affectée.

Les coliques décrites par *Barthez* sous le nom de *nerveuses* (1), offrent à-peu-près la même série de symptômes, plus, des vomissemens fréquens. Pour les reconnoître l'auteur dit qu'il faut absolument procéder par exclusion, et il conclut à leur existence quand nulle autre maladie n'est la cause de ce qu'il observe. Or, son opinion vient ici confirmer la nôtre, il ne dit pas telle partie est le siége de la maladie, mais il dit ce dont elle ne dépend pas, et il ne reste encore à cette affection d'autre siége que la tunique musculeuse.

Il en sera de même de ces coliques éphémères auxquelles tout le monde est sujet : chaque intestin semble être étran-

(1) *Mém. de la Soc. méd.*

glé en divers points de sa longueur, la douleur est très-forte, la compression soulage un peu, il y a un état d'angoisse qui ne peut se rendre, le malade l'exprime foiblement en disant *qu'on lui tord le ventre*. Les douleurs séreuses sont aiguës, lancinantes, accrues par le toucher; les muqueuses sont gravatives, accompagnées de chaleur intérieure et de déjections glaireuses. Dans ces deux dernières il y a fièvre plus ou moins forte; dans les premières on ne l'observe jamais. Combien grande n'est donc pas la différence!

Si toutes ces affections portoient sur les membranes séreuses ou muqueuses, pourquoi ne surviendroient-elles que dans une seule partie d'un même système? On auroit lieu de s'étonner qu'il n'y eût pas des coliques de la plèvre ou de la muqueuse des poumons.

Les muscles de la vie animale et de la vie organique sont pourvus de propriétés vitales analogues; les maladies y exaltent leur contractilité respectives ou elles la débilitent, de-là les paralysies et les convulsions. Pourquoi ne porteroient-elles pas sur la sensibilité des uns comme sur celle des autres, et ne l'augmenteroient-elles pas au point d'en faire percevoir la douleur?

La contraction du rectum pour expulser des excrémens qu'ils ne contient pas, constitue le ténesme qui s'accompagne d'épreintes, de douleurs plus ou moins fortes: celles-ci tiennent d'une part à la contraction des fibres musculaires, de l'autre à la compression de la membrane muqueuse qui, plus ample et moins contractile, sort par l'ouverture béante de l'intestin.

Les nausées ou efforts infructueux pour vomir sont un véritable ténesme de l'un ou des deux orifices de l'estomac;

les renversemens d'intestin dans les anus contre nature ; ceux de la matrice par le seul fait des douleurs de l'accouchement, les valvules ou invaginations intestinales, sont encore le produit d'un ténesme qui ne diffère que par son siége.

La matrice. Le cit. *Roux* a donné un très-bon mémoire sur les polypes d'apparence fibreuse qui prennent naissance dans le tissu musculeux de la matrice : ils déterminent une pesanteur, un engourdissement local, de la douleur, du tiraillement dans les lombes et les aines.

Les douleurs de l'accouchement dépendent sans aucun doute des contractions violentes de ce tissu musculeux, comme pour l'estomac et les intestins, phénomènes, exclusion, analogie, en offrent une triple série de preuves. Il est digne de remarque que la ressemblance est si grande avec les douleur intestinales, qu'on leur donne souvent le nom de *coliques* comme à celles-ci, et que plusieurs femmes éprouvant ces dernières, les ont prises pour celles de l'enfantement (1).

Dans le début du travail ce n'est qu'une sensation intérieure assez analogue au ténesme ; mais ensuite les douleurs deviennent si fortes, que beaucoup de femmes prétendent qu'on ne peut leur en comparer aucune autre. Celles qui montent vers les reins sont infructueuses et laissent après elles un état de malaise et d'abattement ; celles qui portent vers l'orifice et le périné sont vraiment expulsives, et un calme presque complet en marque les intervalles. Les femmes qui accouchent étant forte-

(1) Le professeur Baudelocque l'assure dans son inappréciable ouvrage sur les accouchemens.

ment prises de vin ne souffrent presque pas, d'abord parce que la matrice débilitée comme tout le système musculaire, se dilate plus facilement, ensuite parce que le cerveau est moins apte à la perception.

Quelques motifs donnent à présumer que les douleurs expulsives siégent sur-tout dans le col de la matrice, les voici : 1°. peu dilaté à l'époque de l'accouchement il est obligé de s'ouvrir dans un temps très-court, au moment où les contractions du corps de la matrice expulsent l'enfant, et ce corps avoit déjà subi une grande ampliation. 2°. Le col reçoit ses nerfs du plexus sacré, division du système nerveux cérébral, tandis que le corps de l'utérus puise les siens dans le plexus hypogastrique appartenant au système des ganglions; or, celui-ci n'a pas la propriété de transmettre l'impression au cerveau. 3°. Les douleurs sont d'autant plus fortes que l'expulsion du fœtus est plus prochaine, et cependant les contractions de la matrice ne sont pas plus apparentes que lorsque le col n'est pas encore dilaté. 4°. Tout l'organe se contracte pour effectuer l'accouchement, et néanmoins beaucoup de femmes ne rapportent la douleur qu'à l'orifice.

Je dois la plupart de ces faits à l'amitié du cit. *Hay* : on peut ne rien en conclure, mais leur certitude n'en reste pas moins démontrée.

La douleur est utile dans tout le système où nous venons de l'étudier : et d'abord elle l'est dans l'estomac ; la faim y fut placée pour veiller à la conservation de l'individu : si l'appétit nous engage à prendre l'aliment qui nous est nécessaire par l'attrait du plaisir, la faim nous y oblige par la force irrésistible de la douleur.

La douleur est utile dans les intestins, puisque la colique

des peintres forcé à suspendre des travaux qui, continués plus long-temps, auroient produit des maux incurables : c'est presqu'un bien que chez les ouvriers qui s'exercent sur le plomb, cette colique se déclare de bonne heure, alors ils guérissent aisément et sont en garde contre l'avenir.

La douleur est utile dans la matrice, puisque c'est elle qui en expulse l'enfant, puisque sans elle les femmes sont très-exposées aux pertes utérines, puisque par elle on les fait cesser, c'est-à-dire en forçant l'utérus à se contracter sur la main de l'accoucheur.

La nature n'eût-elle pas mieux fait d'éviter ici la douleur, le plaisir ne pourroit-il pas guider nos pas vers l'existence comme il marque l'instant indivisible de notre formation? Ces questions qui souvent se sont présentées sont au moins oiseuses, pour ne pas dire ridicules. Autant vaudroit demander s'il ne conviendroit pas mieux que tout fût printemps et automne sans qu'il y eût jamais ni canicule ni frimats.

SYSTÈME CELLULAIRE.

Le tissu cellulaire, composé de lames très-minces et de filamens plus condensés, se place autour de nos organes pour les séparer, s'étend de l'un à l'autre pour les réunir, se glisse dans leur intérieur pour en isoler les diverses parties, s'identifie avec eux pour concourir à leur texture.

L'animal sur lequel on le tiraille on le distend, on l'irrite, ne témoigne souffrir que lorsqu'on rencontre quelques-uns des nombreux filets nerveux qui le traver-

sent ; mais que l'inflammation s'en empare, qu'il se boursouffle d'une manière qui lui est propre, aussitôt la douleur s'y développe très-aiguë.

Si dans nos expériences nous injectons un fluide irritant sous la peau, si, en opérant l'hydrocèle par la méthode de l'injection, on dévie la seringue et que le tissu pénètre dans le dartos, si une crevasse au canal de l'urètre permet à l'urine de s'infiltrer aux environs, dans peu le tissu cellulaire s'enflamme, éprouve les douleurs les plus fortes et devient le siége d'un abcès proportionné à la quantité du liquide. Lorsqu'après l'ouverture d'un dépôt un chirurgien peu instruit y introduit son doigt pour *rompre des brides et nettoyer le foyer*, le contact sur le tissu cellulaire enflammé, la dilacération qu'il subit, causent une douleur presque égale à celle de l'incision. Le phlegmon est à ce système ce que l'érysipèle est à la peau. Il peut être idiopathique, et comme dans les cas précédens, il devient une cause locale des douleurs qui nous occupent.

Contigu à tous nos organes, le tissu cellulaire s'affecte souvent parce qu'eux mêmes sont affectés ; enveloppant une glande enflammée, il participe à son inflammation ; voisin d'une tumeur cancéreuse, il devient bientôt cancéreux, et dans ces circonstances la douleur qu'il éprouve s'ajoute à celle de la maladie dont elle dépend.

Les fractures compliquées, certaines plaies étroites produisent un gonflement du membre, et ce tissu y joue le principal rôle ; non qu'il soit enflammé, car il n'y a pas de rougeur ; non qu'il soit œdémateux, car nul liquide n'y est infiltré ; non qu'il y ait emphysème,

car on ne sent pas la crépitation résultante du déplacement de l'air : il semble que ce soit une sorte d'érection par excès de forces vitales qui le dilate, le boursouffle, et paroît contribuer pour beaucoup à la douleur dont toute la partie est le siége.

L'inflammation de ce système survient par une cause sympathique lorsque, par exemple, les dépôts phlegmoneux deviennent la crise ou le symptôme d'une maladie.

Le caractère de la douleur est très-difficile à déterminer, parce qu'elle est constamment réunie à celle des organes voisins, soit que ceux-ci deviennent malades les premiers ou qu'ils s'affectent consécutivement à lui, soit qu'ils n'éprouvent qu'une simple distension.

Son inflammation varie dans ses effets comme dans ses causes, et c'est elle sur-tout qui le rend apte à la douleur, qui la lui fait éprouver.

1° Le phlegmon produit un sentiment gravatif et pulsatif accompagné de chaleur forte, mais qui n'a pas le caractère mordicant qu'on observe dans l'érysipèle.

2° Immédiatement soucutané, le furoncle joint à une douleur semblable celle que nous avons dit résulter de l'action exercée sur le chorion.

3° Dans l'anthrax il y a une ardeur, une âcreté particulière ; on diroit que la partie brûle par l'application directe du calorique, et qu'elle s'est réellement charbonée au moment où la gangrène s'en empare.

4° La seconde période d'une plaie se marque par le développement de ce que l'on nomme les bourgeons charnus, et qui ne sont autres que des vésicules cellulaires enflammées, remplies d'une substance dont la nature est

inconnue. Nos appareils appliqués sur ces petits phlegmons y produisent une douleur d'autant plus forte qu'ils sont chargés de substances plus actives ; le sentiment s'affoiblit encore à mesure que le contact se répète ; toute la plaie, par-là même qu'elle est soumise à l'action des agens extérieurs, devient, pour ainsi dire, portion de tégumens sur lesquels l'habitude a une influence manifeste.

La cuisson, l'espèce de constriction qu'éprouvent les malades lorsqu'on les panse, pourroient donner le type des douleurs cellulaires, si elles ne varioient pas à l'infini et si nous pouvions les bien analyser.

5° Le boursoufflement dont nous avons dit un mot, et qui n'est point inflammatoire, cause une douleur tensive différente de celles qui viennent de nous occupper ; c'est lui qui donne lieu à ce que l'on appelle le *météorisme* du bas-ventre, et l'on sait combien la sensation est éloignée de celle des tumeurs phlegmoneuses. Cet état du tissu cellulaire demande encore beaucoup de recherches ; on le voit causé par les péritonites, les accès de goutte, ceux de rhumatisme aigu, les fractures compliquées, les plaies, par piqûre, peut-être par l'effet de quelques poisons.

6° Les hypersarcoses, les chairs mollasses, fongueuses, etc., sont des végétations cellulaires, la terminaison chronique de son inflammation aiguë : par cette raison on les coupe, on les brûle sans causer presqu'aucune douleur.

En faisant souffrir artificiellement quelques portions de ce système, la médecine remplit de nombreuses indications. Les kystes qui renferment certains liquides, qui

enveloppent quelques tumeurs, sont de nature celluleuse, et on n'en obtient la destruction ou le recollement que par l'irritation, la douleur, l'inflammation qu'on y fait naître. Les bourgeons charnus nécessaires à la cicatrice d'une plaie sont purement cellulaires, ils n'ont une marche convenable que lorsque leur sensibilité est suffisamment exaltée, et l'art de cicatriser une plaie n'est que celui d'y entretenir un juste degré d'inflammation; on y réussit en les irritant ou en les calmant par des moyens appropriés. Les sétons et les cautères agissent sur le tissu cellulaire, ils sont à lui ce que les vésicatoires sont à la peau, et on sait combien d'avantages on peut en retirer.

SYSTÈME GLANDULEUX.

Les glandes sont employées par la vie à préparer les matières des sécrétions; ce sont des laboratoires si bien disposés qu'ils tirent d'un seul et même fluide plusieurs fluides essentiellement différens. Pour parvenir à ce but chacune fut tissue d'un parenchyme particulier, toutes furent douées de propriétés vitales variées.

Ces dissemblances de structure et de vitalité en entraînent dans les affections, aussi doit-on étudier la douleur dans chaque glande, et ne point la considérer dans l'ensemble du système qu'elles constituent, si ce n'est par quelques données générales.

Les causes qui la déterminent sont locales; lorsqu'on divise la prostate en opérant la taille, quand un calcul rénal la fait naître, quand l'inflammation glanduleuse est idiopathique, etc.

Elles tiennent à la contiguité lorsque l'affection d'un

organe voisin en est la source, quand un coup agit sur une glande, la peau étant d'abord frappée, lorsque l'hépatitis est l'effet d'un cancer au pylore, etc.

Quelquefois c'est la circulation qui semble y porter la douleur, les cantharides absorbées, roulant dans le torrent circulatoire, arrivent aux reins, les irritent et les font souffrir.

Enfin, les glandes s'affectent par sympathie : l'hépatite succède à une fracture du crâne, l'engorgement du testicule disparoît, et bientôt les parotides sont gonflées et douloureuses, etc. Regardera-t-on comme sympathique ou comme phénomène dépendant de la circulation, ces abcès glanduleux, crise ou symptôme de quelques fièvres adynamiques, ataxiques, pestilentielles?

Isolons maintenant ce système par les mêmes séparations que la nature y a tracées, et voyons quelles modifications la douleur éprouve dans ces diverses parties. Je me tairai sur celle qui résulte du cancer, parce qu'étant la même dans tous les organes envahis par cette maladie, j'ai dû m'en occuper ailleurs.

La glande lacrymale. Très-rarement affectée, elle ne nous laisse rien connoître des douleurs qu'elle peut éprouver. Le citoyen *Guérin de Bordeaux* dit en avoir fait l'extirpation pour cause de squirre; alors indolente, peut-être seroit-elle devenue cancéreuse. Il est assez probable que la fumée, que la vapeur de certaines substances qui ont une action si vive sur la conjonctive, font participer la lacrymale à ce sentiment pénible; l'abondante excrétion des larmes semble en fournir la preuve.

Les parotides. Les oreillons qui les affectent, les métastases blennorrhagiques qui se font sur elles, les dépôts

critiques dont elles sont le siége, y causent une douleur sourde, gravative et pulsative, avec une tension, une gêne très-fatigante dans les moindres mouvemens de la tête. L'étendue de l'engorgement jointe au sentiment pulsatif indiquent l'affection concomitante du tissu cellulaire.

Les mamelles. C'est sur-tout chez les femmes que la douleur s'y fait ressentir à cause de leur sympathie avec la matrice. A l'époque des retours de la menstruation elles se tuméfient légèrement et on ne sauroit les palper sans y exciter un sentiment pénible. Le lait dont elles s'emplissent après l'accouchement y cause des picotemens douloureux, une tension désagréable que la succion de l'enfant doit dissiper. Qui croiroit que, pour beaucoup de mères, cette douleur qui les tourmente et ce remède qu'elles connoissent, sont les seuls motifs qui les portent à présenter le sein à leur enfant?

Souvent il devient le siége de dépôts inflammatoires, ils existent et dans la glande et dans le tissu cellulaire, aussi c'est tout à la fois le sentiment obtus de l'une et pulsaltif de l'autre : cette réunion est extrêmement douloureuse.

Le cit. *Vitet* dit avoir vu des femmes dont les mamelles étoient si gênantes par leur énormité, qu'elles ont été obligées de se les faire extirper quoique l'organe fût très-sain (1).

Le foie. Une foule de maladies organiques l'attaquent, stéatomes, hydatides, engorgemens, etc. toutes y produi-

---

(1) Quand un jeune homme rapporte des faits semblables, il est important pour lui de citer les sources où il les a puisés. (*Médecine expectante*, classe des *maladies douloureuses.*)

sent une douleur obtuse, mais qui n'offre de caractères particuliers que lorsque ce viscère est enflammé.

Les anciens distinguoient cette inflammation en érysipélateuse et en phlegmoneuse, *Hoffmann* en fausse et en vraie, le savant professeur *Pinel* en superficielle et en profonde; mais la première de toutes ces dénominations désigne toujours une phlegmasie péritonéale, la seconde seule appartient à celle de l'organe hépatique; celle-ci diffère de celle-là par son siége et ses phénomènes, comme la peripneumonie diffère de la pleurésie.

En effet, dans l'hépatitis érysipélateux, faux, superficiel des auteurs, il y a douleur aiguë et poignante à l'hypocondre droit augmentée par le toucher, le décubitus sur le côté et par l'inspiration. Ces symptômes qui mentent une pleurésie appartiennent évidemment à une phlegmasie de la portion du péritoine qui recouvre le foie. La marche de la maladie, l'ouverture des cadavres, en donnent encore d'autres preuves.

Dans l'hépatitis phlegmoneux, vrai, profond des auteurs, il y a douleur obtuse, intérieure, étendue dans l'épigastre et jusqu'à l'hypocondre gauche; l'épaule et le devant de la clavicule droite sont fréquemment douloureux. A l'inverse du cas précédent le toucher n'accroît point la souffrance, et le coucher sur le côté gauche est beaucoup plus pénible que sur le droit. C'est ici la seule espèce d'hépatite qu'on doive admettre, ne pouvant non plus en faire une seconde de sa terminaison chronique, de laquelle, comme l'observe *Cullen*, on n'a aucun signe certain (1).

---

(1) Je prie de remarquer que je n'ai relaté que les signes qui appartiennent au sentiment.

Les reins. Je ne sais rien d'assez positif sur ce que l'on nomme colique néphrétique pour pouvoir assurer qu'elle siége dans ces glandes ; leur inflammation prend le nom de néphritis, et les symptômes douloureux qui en naissent sont caractéristiques : douleur ardente, continue, pongitive, s'étendant quelquefois le long de l'uretère, engourdissement de l'aine et de la cuisse, rétraction du testicule qui lui-même est sensible.

Un calcul situé dans l'organe urinaire n'y cause pas toujours de l'inflammation, quoiqu'il y ait douleur vive. Elle est alors remarquable parce qu'elle cesse un instant, revient celui d'après, augmente la longueur de ses accès, prolonge la durée de ses intervalles, redouble son énergie, modère son acuité, varie enfin suivant la position, le volume, la forme du calcul et l'activité sécrétoire du viscère.

La prostate. La section de cette glande dans la taille par l'appareil latéral, son incision, plus sa dilatation dans celle par le grand appareil, occasionnent des douleurs très-fortes. Lorsque dans les maladies vénériennes ou par une autre cause elle est prise d'un engorgement inflammatoire, voici ce qu'on observe : chaleur, pesanteur vers le périné et l'anus, douleur continuelle très-forte, pulsative, rapportée au col de la vessie, augmentée quand on va à la selle, ténesmes, envies fréquentes d'uriner satisfaites péniblement, sensation d'une masse excrémentitielle qui fait effort pour sortir du rectum, douleur très-vive quand le chirurgien introduit le doigt dans l'anus pour reconnoître l'état des parties, état général d'anxiété et d'inquiétude.

Ici la membrane muqueuse joue sans doute un rôle,

mais il paroît très-accessoire, puisque dans le plus grand nombre des cas il n'y a pas d'écoulement par l'urètre, ce qui auroit lieu sans doute s'il existoit une affection muqueuse bien caractérisée.

Les testicules. La compression qu'on y exerce, l'inflammation qui s'en empare y causent des douleurs intolérables, non par leur vivacité, mais par un caractère particulier qu'on ne sauroit définir : elles sont bien plus violentes si cette dernière tient à une répercussion blennorrhagique. D'abord tension, pesanteur sur le trajet du cordon, sentiment obtus dans l'aine, puis augmentation de ces symptômes, toucher très-pénible, testicule souffrant aussi, tiraillement propagé jusque aux lombes, ensemble de douleurs atroces, état d'angoisse qui ne peut se rendre.

A ce haut période de l'inflammation il est bon d'observer qu'il y a tout à-la-fois douleur du testicule spécialement malade, du cordon spermatique distendu, et de la tunique vaginale enflammée.

Si maintenant nous essayons de présenter quelques corollaires sur les douleurs glanduleuses, voici ceux qu'on obtient des cas particuliers qui ont été cités.

1°. En général, et si on n'a égard qu'à l'affection de la glande, l'inflammation n'y cause qu'une douleur sourde et obtuse.

2°. Celle-ci produit des effets d'autant plus funestes, que la glande préside à une sécrétion plus importante.

3°. Quand la suppuration la termine le sentiment devient plus sourd, s'il est permis d'ainsi dire ; la glande est comme engourdie, on y éprouve des élancemens, de petits frissons errent dans tout le corps.

4°. Plusieurs glandes sympathisent entre elles, et la douleur, l'inflammation passent de l'une à l'autre; ainsi les parotides et les testicules chez l'homme, les premières et les mamelles chez la femme.

5°. La douleur n'a un caractère bien tranché que pour celles où très-peu de tissu cellulaire se rencontre, comme le foie, les reins, les testicules, et elle diffère dans chacune de celles-ci, parce que la texture n'est pas la même. Au contraire, dans celles dont les granulations sont séparées par beaucoup de tissu cellulaire, telles que les parotides et les mamelles, il s'unit à la douleur sourde et obtuse de la glande l'inflammation glanduleuse, celle très-forte et pulsative du phlegmon.

6°. Pour l'énergie de la douleur considérée dans tout ce système, voici, d'après ce qui a été dit, l'échelle décroissante qu'on peut offrir: 1°. le testicule, 2°. la prostate, 3°. les reins, 4°. le foie, 5°. les mamelles (toujours indépendamment des cancers), 6°. les parotides, 7°. la lacrymale. Il est remarquable que la douleur diminue à mesure qu'on remonte.

L'art excite la douleur dans les parotides critiques afin de parfaire la terminaison de la maladie. Il la fait naître dans la même glande pour forcer ses grains à se réunir, son tissu à se condenser dans la vue de tarir la source de certaines fistules salivaires, et pour cela il emploie la compression. Enfin il tâche encore de l'irriter pour y ramener l'inflammation qui s'étoit portée sur le testicule. C'est à-peu-près à cela que se réduisent les avantages que la douleur peut ici procurer.

SYSTÈME OSSEUX.

Par leur ensemble, les os forment la charpente solide qui sert de base à l'édifice animal, et par leur contiguité ils constituent une suite de leviers dont les muscles sont la puissance motrice.

Le sel calcaire qui leur donne la force, les prive de la sensibilité ; aussi ne souffrent-ils que lorsqu'une maladie altère leur organisation.

Ils renferment une membrane, qui dans les os plats et dans les os courts est impunément déchirée par nos moyens d'expériences ; si au contraire on agit sur le milieu d'un os long, l'animal donne les signes des souffrances les plus cruelles. De même le malade à qui l'on fait une amputation se plaint vivement quand la scie parvient au canal médullaire, tandis qu'il paroît à peine ressentir l'impression d'une couronne de trépan appliquée sur les os du crâne.

La douleur des os tient à une cause locale lorsqu'ils sont cariés, enflammés, etc. ; elle paroît être sympathique lorsque des douleurs ostéocopes forment un symptôme des maladies vénériennes.

Peu de systèmes offrent moins d'intérêt que celui-ci, sous le rapport qui nous occupe, il n'offre à recueillir que quelques traits à la fois incohérens et connus. Mais pour être désagréable, une tâche ne doit pas moins être remplie, et d'avance j'assure mes lecteurs qu'ils ne seront ennuyés qu'après moi.

Les diverses parties constituantes de l'os jouent un rôle plus ou moins important dans ses maladies ; de-là de

grandes différences pour la douleur, qui, règle générale, est en raison directe du degré d'affection de la membrane médullaire.

1°. La substance compacte en excès produit quelques espèces d'exostoses, une sensation obscure en est à peine le résultat, et la douleur ne survient que quand la maladie finit, c'est-à-dire que lorsque sa dégénérescence en détermine une nouvelle.

2°. La carie appartient sur-tout au tissu spongieux, j'ajouterois même exclusivement; car celle que les auteurs disent bornée à la superficie de l'os paroît être une suite de points nécrosés; quoi qu'il en soit, la douleur encore obtuse ici tant que le mal n'est pas profond, devient au contraire fort aiguë lorsque une grande partie de l'épaisseur est intéressée : de petits bourgeons végétans sur l'ulcère osseux y avivent encore la sensation.

3°. L'inflammation de la membrane médullaire fait naître des douleurs atroces, d'une part à cause de son organisation, de l'autre, parce qu'entourée de parois solides, le gonflement qu'elle subit ne peut trouver où s'étendre, et une compression très-forte en résulte. J. L. *Petit* dit l'avoir vu se terminer par suppuration : un trépan appliqué sur l'os donna issue à la matière

C'est cette membrane qui est le siége des douleurs ostéocopes de causes vénériennes : profondes et lancinantes, leur caractère est de sévir plus cruellement pendant la nuit; elles n'attaquent que le milieu des os longs, où, comme nous l'avons vu, le feuillet médullaire est très-sensible; l'os lui-même est tout-à-fait intact, quelquefois cependant il se gonfle, dans d'autres cas il se nécrose.

4°. Le spina ventosa paroît commencer par cette

membrane ; les lames osseuses se séparent des vaisseaux, se développent, elle-même, se boursouffle ; tout l'organe est gonflé, et la maladie existe dans sa force ; des douleurs vives en annonçent le début, elles redoublent pendant ses progrès, et sont bientôt des plus cruelles. Il est probable que le périoste et les organes voisins distendus ne laissent pas que d'y jouer un grand rôle.

5°. Suivant le professeur *Boyer*, l'ostéo-sarcome n'est qu'une variété de la maladie précédente ; la douleur est à-peu-près la même, mais les élancemens sont si forts, que le malade les compare à des coups de lancette : c'est un des motifs qui font regarder cette affection à quelques praticiens comme le cancer des os.

Dans le cas où l'os avoit été réduit presque en entier à une masse gélatineuse, voici comment le cit. *Richerand* rend compte de la douleur qu'éprouvoit le malade. « Lorsque l'atmosphère étoit surchargée d'électricité et le » temps orageux, la douleur sembloit se réveiller et » prenoit le caractère de traits déchirans qui sembloient » au malade traverser sa tumeur avec la rapidité de » l'éclair et se croiser en divers sens ».

Une certaine force dans la douleur osseuse est quelquefois un bien ; ainsi un os est fracturé, l'inflammation s'en empare, la douleur y naît, elles sont proportionnées l'une à l'autre, et la promptitude, la consolidation est en raison directe de leur intensité.

La douleur qui dans les fractures résulte du moindre mouvement a encore ceci d'avantageux qu'elle fait craindre au malade d'en exécuter ; ce qu'elle recommande est bien mieux suivi que tous les conseils du chirurgien, et on n'a pas besoin de dire combien l'immobilité est ici nécessaire.

Il est heureux quelquefois qu'une exostose devienne douloureuse et s'enflamme ; c'est un moyen employé par la nature ou l'art afin d'en obtenir la résolution, ou pour la faire suppurer et également disparoître.

SYSTEMES VASCULAIRES, ABSORBANT, CARTILAGINEUX ET PILEUX.

Le peu de connoissances que l'on a sur les maladies de ces systèmes, le caractère obscur de leur sensibilité y attachent un intérêt trop foible sous le rapport de la douleur pour que nous y mettions une importance qu'ils sont loin de mériter : un simple énoncé de quelques faits particuliers, c'est à quoi se réduira ce qui les concerne.

Système artériel. La douleur y existe dans l'intérieur du vaisseau, à son extérieur, dans sa totalité.

1°. La membrane interne offre des phénomènes relatifs à ses maladies et au contact des corps extérieurs.

Morgagni rapporte plusieurs cas d'ouvertures de cadavres où il trouva l'aorte ulcérée, parsemée dans une certaine étendue de sillons et de taches blanchâtres ; quelques-uns des sujets avoient éprouvé pendant leur vie des accidens nerveux et des douleurs dans le voisinage. Un de mes amis m'a communiqué l'observation d'un homme qui ressentoit une douleur à l'épigastre toutes les fois que le temps devenoit froid ; de plus il y avoit à la région latérale droite et inférieure de la poitrine un sentiment pénible, constant, quelquefois très-aigu et se propageant entre les deux épaules ; les autres symptômes étoient aussi insignifians que ceux-ci. Il mourut au moment où l'on s'y attendoit le moins, et l'autopsie cadavérique ne

montra qu'un état de phlogose et une ulcération de la membrane interne de l'aorte pectorale. Evidemment on ne peut rien conclure de ces faits dont il seroit facile de grossir la masse sans qu'il fût plus aisé d'augmenter l'importance.

Dans l'opération de l'anévrysme on glisse une sonde dans le canal artériel (1); la douleur qui en résulte n'est pas très-vive, mais il faut l'attribuer à l'intensité de celles que le malade vient d'éprouver. Dans les expériences où l'on injecte des liquides irritans dans les artères, les animaux s'agitent, se débattent, et paroissent beaucoup souffrir.

2°. Si nos moyens d'irritation portent sur l'extérieur de l'artère, si on la lie dans une opération, si on la coupe, si on la désorganise dans une expérience, il arrive le plus souvent que le malade ne s'apperçoit pas de ce temps du procédé opératoire, et que le chien ne témoigne rien par ses cris ni ses mouvemens.

3° La totalité du tube artériel étant dilatée par un anévrysme, quelquefois nulle douleur ne s'y fait ressentir, d'autres fois elle est très-réelle, a des intermittences, puis des augmentations suivant l'état de l'atmosphère. Mais ces effets dépendent-ils de la seule distension artérielle? les organes voisins soulevés par la tumeur ne s'y trouvent-ils pour rien? La chose n'est pas probable; dans tous les cas la douleur n'éclaire nullement le diagnostic, et ce n'est pas sur elle que se fonde le chirurgien pour caractériser la maladie.

---

(1) Procédé très-utile dont on est redevable au professeur *Boyer*.

Système veineux. Même manière d'y considérer la douleur, c'est-à-dire, au dedans, au dehors, dans la totalité de la veine.

1° Les irritations intérieures par des liquides injectés sont de nul effet ou à-peu-près relativement à la douleur. *Bichat* glissoit une petite sonde par la jugulaire droite jusque dans le cœur à sang noir ; l'animal s'agitoit à peine, son pouls battoit plus vite, rien de plus ne frappoit l'observateur. Il demanda pourquoi on n'auroit pas recours à ce moyen dans certaines asphyxies, dans quelques syncopes qui auroient résisté à tout autre ? par là on ranimeroit sans doute l'action du cœur. Au premier coup-d'œil cette idée effraie, au second elle étonne, au troisième on l'admire. *Hunter* cité par *Bell* prétend que les accidens qui suivent quelquefois les saignées, et que l'on attribue à la lésion imparfaite d'un nerf, dépendent d'une inflammation de la membrane intérieure de la veine. Il ajoute que si la suppuration la termine, celle-ci, portée jusqu'au cœur, devient la cause de la mort. Cette opinion seroit facilement réfutée sous le double rapport du principe et des conséquences ; mais à quoi bon attaquer une erreur que personne n'admet ?

2° L'extérieur des veines ne fait naître aucune douleur.

3° Dans les dilatations variqueuses de celles du rectum et de la marge de l'anus, le vaisseau s'enflamme, l'extensibilité se détruit, la rupture se fait, le sang s'infiltre, le tissu cellulaire se forme en petites kystes, il s'enflamme également, et c'est là ce qui constitue des tumeurs hémorroïdales. Elles s'accompagnent de douleurs très-vives, simulant des piqûres d'épingles, avec chaleur, pulsations, épreintes, ténesme, momens de rémittences,

de bien-être même, puis retours brusques et violens, toujours augmentation très-forte chaque fois que le malade va à la selle, et sur-tout après. Ici les veines, la muqueuse du rectum, le tissu cellulaire, confondus dans une même inflammation, sont une triple cause de la véhémence des douleurs.

Système absorbant. 1° On se fait une légère blessure au doigt avec un instrument imprégné d'un liquide délétère, bientôt quelques vaisseaux lymphatiques s'enflamment, et leur trajet se dessine par une ligne rosée étendue du poignet à l'aisselle.

2°. Les bubons vénériens, les pestilentiels attaquent les glandes lymphatiques, et dans ce cas comme dans le précédent, c'est une douleur analogue à celle du tissu cellulaire, sous le rapport de la chaleur et des pulsations, mais moins forte et plus lente sous celui de l'intensité et de la durée.

Système cartilagineux. 1°. Le gonflement des cartilages articulaires est la cause de ces déplacemens du fémur qu'on appelle luxations spontanées ; des douleurs profondes devenant peu à peu très-fortes, marquent les diverses périodes de la maladie. Dans le début elles se font plutôt ressentir au genou qu'à la hanche. Vers la fin, il faut attribuer leur énergie à la distension de la capsule fibreuse, qui souffre cependant moins que dans l'entorse, parce qu'elle n'est tiraillée que graduellement.

2°. Les cartilages formant parois des cavités sont susceptibles de se carier. Au larynx c'est ce qui constitue la phthisie laryngée, dont la douleur sourde paroît tenir surtout à l'affection du cartilage, et le sentiment de démangeaison dépendre de la membrane muqueuse.

Système pileux. La plique polonaise, maladie des cheveux, les rend-elle douloureux au toucher ou par la section, quel est le mode de cette douleur? Je l'ignore : or, là où nos connoissances finissent notre silence doit commencer.

Je me plais à croire qu'on a reconnu un élève de l'Ecole de Médecine de Paris et un disciple de *Bichat* au plan de l'essai que je termine ici, si son exécution me fait juger digne de ce double titre, mon but et mes souhaits seront remplis.

Il sera facile d'exercer une critique sévère sur quelques opinions hasardées et sur un style incorrect ; ma réponse est prête : il n'y a que vingt-trois ans que j'apprends à penser et je n'ai qu'un jour dans l'art d'écrire.

FIN.

de son nouveau maître, est pour ce pays un époque bien douloureuse à tous égards, par manière violente dont furent rompus, en cet circonstance, les nœuds qui avaient, jusqu'à tems, uni cette région à la France, et dont, outre, l'on crut devoir cimenter le gouvernemen étranger qui y fut dès-lors établi, sans la part cipation et contre le vœu formel des Colons; vio lence assez caractérisée, soit par l'assassinat juri dique, l'enlèvement, et la longue détention dan les fers de plusieurs des principaux d'entr'eux soit par l'expulsion tyrannique de beaucou d'autres, les confiscations de biens, les recher ches inquisitoriales et les voies de rigueur mises e œuvre, à tout propos, par le nouveau gouverne ment, et enfin par la terreur générale qui accompa gna cette prise de possession. Je n'exagère en rien l'impression de douleur et d'effroi répandue, en ces tems malheureux, dans toute la Colonie impression si forte en elle-même, que j'ai vu et vois journellement d'anciens Colons, témoins de ces scènes tragiques, en être tellement frappés, qu'après un espace de trente années et plus, ils n'en font le récit qu'avec des témoignages sensibles de la tristesse, de l'épouvante, et de l'horreur, dont ils furent tous pénétrés, à cette ère vraiment affreuse pour eux, et gravée dans leur mémoire en caractères ineffaçables.

Cette Colonie, à la prendre dans son étendue en-